

LE DERNIER des HOMMES

Hervé Thro

1. Des couleurs dans la nuit.

Le petit garçon relâcha d'un coup une des pales qu'il tenait fermement serrée entre ses petits doigts. L'eau frappa le fin morceau de bambou et les pales se mirent à tourner de plus en plus vite, entraînées par la force du courant. Il battit des mains, heureux de sa réalisation.

Il avait au préalable patiemment creusé un canal en parallèle au petit ruisseau. A la pente, à peine plus marquée, s'ajoutait le rétrécissement du cours d'eau, donnant plus de vitesse à l'eau. Puis il avait installé cette roue à cinq pales sur laquelle il travaillait depuis le début de la semaine, une demi-heure chaque soir, après avoir rédigé ses devoirs l'esprit ailleurs.

Le garçonnet resta immobile pendant quelques minutes. La force du courant faisait tourner avec une belle régularité l'ersatz de moulin dans un clapotis délicieux. Des éclaboussures parvenaient jusque sur ses mocassins usés jusqu'à la corde. Le gamin portait des culottes courtes été comme hiver, il ne craignait pas le froid. Sa peau était idéalement hâlée par des journées passées au soleil. L'école du village lâchait ses pensionnaires en fin d'après midi mais il restait bien une heure ou deux pour gambader au dehors pendant l'été. L'hiver, c'était autre chose. Le vent ébouriffait une tête blonde.

Ce moulin était toute sa fierté. Pour la première fois de sa vie, il avait réalisé quelque chose de ses propres mains, ne s'était pas contenté de grimper en vainqueur aux arbres qui tendaient leurs branches noueuses comme une invitation. Un sentiment de satisfaction que la cueillette de baies n'avait jusque-là jamais provoqué. Il se sentait

déjà un homme puisqu'il avait réussi à dompter la nature, du moins un filet d'eau. Il avait détourné une force gâchée en la transformant en une force motrice et rien ne l'empêcherait maintenant d'y fixer un ruban de cuivre pour produire de l'électricité.

Il avait souvent entendu les grands parler d'énergie propre, de réchauffement climatique, d'extinction massive d'espèces, de disparition de la biodiversité, de ressources qui s'épuisent. Cela le passionnait même s'il ne comprenait pas tout. Les mots étaient démesurément longs et ardues à prononcer, les concepts dépassaient largement l'entendement d'un garçonnet de sept ans. Cette projection dans l'avenir ne résonnait pas à ses oreilles. Il est paradoxal de constater que, plus l'on vieillit, plus on se sent concerné par l'avenir alors que notre nombre d'années à passer sur la Terre s'amenuise de plus en plus.

Allongé dans l'herbe tendre de la rive droite du ruisseau chantant, le petit garçon contemplait les pales de son moulin tourner avec la régularité d'un métronome, envoyant gicler des gouttelettes d'eau dans la lumière déclinante du soir. Les ombres s'étaient allongées, les chants des oiseaux s'étaient atténués comme la rumeur d'une foule qui se disperse, l'air devenait plus mordant. Il tressaillit mais n'avait aucune envie de rentrer à la maison. Il savait pourtant que le dîner allait être servi d'une minute à l'autre et que, s'il était en retard, ça pourrait chauffer pour ses oreilles. Il se sentait étrangement bien, là, à admirer son mécanisme qui tournait inlassablement sans la moindre anicroche. Il bascula sur le dos et examina le ciel dont le bleu s'intensifiait lentement pour finir par devenir noir d'encre. Une première étoile fit son apparition sans qu'il

puisse déterminer le moment exact où elle était apparue. Un instant plus tôt, le ciel était vide, le moment d'après elle scintillait faiblement. Le petit garçon savait parfaitement que les étoiles sont dans le ciel même en plein jour mais qu'on ne peut pas les voir comme on ne peut rien observer lorsqu'on se tient du mauvais côté d'un miroir sans teint. Il savait aussi que le soleil disparaissait à la nuit tombante parce que la Terre tournait sur elle-même et que la course de l'astre du matin au soir n'était qu'un effet d'optique comme dans ces dessins que leur avait montré leur instituteur lors d'un cours de dessin particulièrement passionnant. Vus sous un certain angle, ils prenaient l'aspect d'un objet en trois dimensions, une automobile par exemple ou bien un chalet en rondins, mais si on disposait les dessins différemment, ils s'aplatissaient tel un ballon qui se dégonfle. Il ne se souvenait plus du terme exact. Anaque quelque chose.

Le petit garçon savait toutes ces choses mais était toujours contrarié de ne pas pouvoir observer l'instant où une étoile s'illuminait. Il en avait parlé à son instituteur et celui-ci lui avait répondu qu'il était impossible de déterminer lorsqu'une étoile était visible à l'œil nu. Il lui avait donné en exemple l'arc-en-ciel : on ne pouvait jamais le traverser. L'enfant n'était pas convaincu et cherchait toujours à essayer de découvrir cet instant magique où la première étoile s'allumait dans le ciel s'obscurcissant. Après tout, il lui était arrivé d'apercevoir des étoiles filantes au cœur de l'été mais, là encore, il savait que ces illuminations n'étaient pas des étoiles mais des objets bien plus petits qui s'enflammaient en traversant l'atmosphère terrestre comme deux morceaux de silex produisent des étincelles lorsqu'ils sont frappés

entre eux. Tout frottement engendre une chaleur.

Les yeux fixés sur l'immensité du ciel, le petit garçon imaginait les galaxies lointaines qui s'allumaient les unes après les autres sous ses yeux ébahis. Il s'inventait des systèmes solaires à deux soleils (les plus répandus dans l'univers avait-il lu) et des planètes tournant autour de ces systèmes ambivalents dans des courbes sinusoïdales d'une beauté sans égale. Un ballet se déroulait sous ses yeux et dans sa tête, les étoiles elles-mêmes se mettant à onduler dans des trajectoires régies par des équations mathématiques tellement complexes que même les plus grands chercheurs ne sauraient les résoudre.

Alors il la vit.

Une lueur orangée, mâtinée de reflets verdâtres, courut depuis l'horizon jusqu'au milieu du firmament. Des filaments se tordaient en changeant de teinte comme les longs cheveux de Natacha lorsqu'une brise délicate les faisait onduler. Le petit garçon n'en croyait pas ses yeux. Il pensait rêver comme il lui arrivait parfois lorsqu'il découvrait des formes bizarres dans les nuages rebondis de Juillet : un bestiaire de créatures monstrueuses peuplait le ciel. Pourtant tout était bien réel en cette soirée si peu commune. Les illuminations apparaissaient on ne savait d'où, un peu à la façon qu'on les étoiles de s'allumer sans qu'on s'en rende compte. Les longs filaments traversaient le ciel, se gonflant telle une baudruche ou se désagrégeant en milliers de fils comme lorsqu'une fusée de feu d'artifice vient à exploser, répandant des milliers de couleurs dans la noirceur du ciel. Parfois ces dessins s'évanouissaient comme si quelqu'un avait mouché la flamme d'une bougie. Le petit garçon n'avait jamais assisté à un tel spectacle. S'il avait eu l'esprit ténébreux, il aurait sans doute pensé assister à

la fin du monde mais le garçonnet était la candeur incarnée et il se réjouissait d'un tel tableau qu'il pensait être le seul à contempler. Et peut-être était-ce le cas.

2. Nous ne sommes peut-être pas seuls.

Arizona. Le désert à perte de vue. Les journées d'été la température flirte avec les quarante degrés, la nuit elle tombe souvent au-dessous de zéro. Le ciel est d'une pureté irréaliste. La route, rectiligne, puisque aucune rivière, aucune colline, pas la moindre butte ne l'oblige à effectuer des contournements, semble ne s'arrêter qu'à l'horizon. De hautes grilles bordent son côté ouest sur quelques kilomètres. Un haut portail à digicode en empêche l'accès au simple des mortels. De toute manière, personne n'aurait l'idée de venir se perdre dans cette zone inhospitalière à moins d'être un crotale ou un scorpion. La berline noire stoppe devant la grille. Personne n'en descend. Aucune vitre teintée ne s'abaisse. A l'intérieur, un homme en costume sombre de la meilleure coupe pianote sur son smartphone d'un index agile. Le voyant rouge du digicode passe au vert une demi seconde puis, sans un bruit, le portail glisse lentement, laissant passer l'imposante Audi.

Le véhicule emprunte une allée tracée au milieu de nulle part et recouverte de plaques de béton. Le système de suspensions ultra sophistiqué efface les secousses à chaque jointure. Les occupants ne ressentent pas la moindre secousse. Le chauffeur arbore une tenue militaire, à ses côtés un homme au visage carré semble aux aguets. Il a tout du garde du corps et c'est effectivement sa fonction. Il doit veiller à la sécurité de l'homme au costume impeccable assis sur la banquette arrière, se sacrifier pour lui si besoin est. Ce n'est pas sa première mission. Cet agent surentrainé, rompu à tous les exercices de défense, a été choisi pour son sang froid et

son expérience des situations dangereuses. Pourtant, depuis qu'il est au service de cet homme, il n'a jamais eu à intervenir.

A l'arrière, l'homme au complet parfait s'impatiente sans le montrer plus qu'en tapotant de l'index et du majeur un épais dossier relié de cuir qu'il tient en équilibre sur ses genoux.

Une série de bâtiments semblés sortis de terre apparaissent soudain à peine camouflés derrière une haie de buis. Il n'y a pas d'étage. Cinq structures aux façades de verre et d'acier et aux toits plats se composent en étoile. L'imposante berline allemande vient s'arrêter juste devant la seconde bâtisse. Aussitôt le bodyguard bondit de son siège et vient se poster devant la porte arrière gauche dont le chauffeur vient de commander l'ouverture par une simple pression sur l'écran tactile de l'ordinateur de bord et qui s'ouvre automatiquement. L'homme au dossier en cuir pose ses deux chaussures faites sur mesure sur le sol et aussitôt une bouffée d'air brûlant le frappe au visage.

- Saloperie de désert à la con, soupire-t-il.

Il suit l'agent de protection qui jette des coups d'œil rapides tout autour de lui à la façon des rapaces en quête de nourriture. Il n'y a cependant pas âme qui vive à cinquante kilomètres à la ronde. Parvenus devant un mur de verre strié de cinq tringles diagonales en acier, l'homme d'une élégance rare actionne à nouveau son smartphone. Le pan de mur reflétant leurs silhouettes sombres émet un faible déclic et bascule sur des gonds inexistantes comme si un colosse avait soudainement enfoncé le panneau en verre qui se met à coulisser toujours sans le moindre bruit. Les deux hommes pénétrèrent dans le sanctuaire. Aussitôt la climatisation

leur offre à nouveau la température constante de vingt et un degrés centigrades. Une lumière bleutée semble s'échapper du sol et laisse le sentiment de pénétrer dans une église futuriste.

L'agent de protection, sa fonction pour le moment suspendue, s'installe sur l'une des banquettes qui font face à quatre portes dont le dispositif d'ouverture est le même que le portail d'entrée et le sas de verre. L'homme actionne à nouveau son smartphone, la porte la plus à gauche bascule et il disparaît dans une pièce ovale.

Une vingtaine de personnes sont assises devant des écrans, quasiment seule source d'éclairage de la pièce, davantage plongée dans la pénombre que le hall d'accueil. Personne ne se soucie de l'irruption de l'homme. Au mur en face, une gigantesque planisphère laisse clignoter quelques signaux de couleurs différentes. Il n'y a aucun bruit distinct, juste un ronronnement dont il est difficile de déterminer la source, peut-être le système de ventilation des ordinateurs. L'homme s'avance vers le milieu de la pièce, laissant trainer un regard ça et là, par-dessus les épaules de scientifiques penchés sur des notes, pianotant de temps en temps sur des claviers futuristes en forme de cercles ou simplement en utilisant leurs écrans comme tablettes tactiles. Un bataillon d'imprimantes crépitent faiblement, vomissant une suite ininterrompue de diagrammes et colonnes de chiffres à la manière des antiques fax des années 80.

Un jeune homme arborant un t-shirt vantant les mérites d'une prestigieuse université à demi caché par une chemise de bûcheron canadien et un jean qui aurait traversé en force un fourré de ronces et d'églantiers s'approche, une portion de pizza dans la main et la bouche pleine de plusieurs parts de quatre fromages aux

relents caractéristiques qui parfument son haleine lorsqu'il prend la parole.

- 'é ou a ré pa yui au ouin inqueur épa ini.

Devant la mine interloquée du visiteur, il déglutit péniblement, puis répète sa phrase en faisant un effort d'articulation.

- C'est fou! Ca n'arrête pas depuis au moins cinq heures et c'est pas fini.

L'homme au costume plisse un coin de lèvres en signe de dégoût. Ces génies de la science et de la physique l'ont toujours écoeuré avec leurs tenues de collégiens attardés, leur langage d'analphabètes lorsqu'il ne s'agit pas de données techniques, leur façon de se nourrir comme si leur estomac n'était qu'un tube qu'il fallait, de temps en temps, alimenter d'un hamburger, un hot dog, une pizza ou, au mieux, des chinoiseries commandées par le biais de leur téléphone cellulaire. Mais, en matière d'informatique et de physique moléculaire, d'astronomie appliquée et tout ces concepts qui échappent à l'entendement du citoyen lambda, ils étaient les meilleurs.

- A-t-on des précisions sur l'endroit d'émission? Peut-on décrypter un éventuel message? Où en sont les Chinois, les Russes, les Européens?

Un second spécialiste s'était avancé. Lui, au moins, avait fait l'effort d'enfiler une chemise digne de ce nom et avait la décence d'avoir terminé son repas quand il assura :

- On vient d'avoir Shanghai en visio. Leurs appareils ont enregistré la même chose que nous, évidemment. Francfort nous a appelé dès le début de l'événement et Moscou fait la sourde oreille, comme d'habitude.

Le premier post-adolescent à la chemise à carreaux

rouges, reprit :

- Nous nous activons pour trouver un éventuel code dans tout ce fatras. En fait, il semble qu'il n'y ait pas de message bien précis. Juste quelque chose qui voudrait dire : nous sommes là. Peut-être que c'est simplement une sorte de bonjour, une façon de klaxonner dans la rue pour indiquer sa présence, qu'on attend...

L'homme au costume n'avait jamais de sa vie klaxonné pour indiquer à un ami de venir le rejoindre.

- C'est un peu vague, je l'avoue. Quant à savoir d'où viennent ces signaux... C'est le flou total. Ça provient de partout, en fait.

- Comment ça, de partout? Il y a bien un endroit d'émission, même si c'est un relais.

- Ouais. En fait, on a plutôt l'impression qu'on serait au milieu du signal, comme si on baignait dedans.

- Alors, c'est peut-être simplement une tentative des russes pour faire diversion, non? Ils auraient pu envoyer eux-mêmes le signal.

- C'est ce que nous avons pensé au début reprit le technicien à la chemise blanche. Le silence de Moscou paraissait troublant. Et puis, comme le signal perdurait...

- Ce qui veut dire?

- Il nous est impossible à nous, terriens, de prolonger un tel signal, émettant un champ magnétique aussi puissant sur un tel laps de temps. Ça fait, il donne un rapide coup d'œil à une horloge plaquée au mur égrenant des chiffres digitaux rouges fluo, cinq heures et douze minutes que cela dure. Et ça ne faiblit pas.

- Que faut-il en conclure?

- Pour l'instant, on effectue des mesures, on cherche. Tout porte à croire que ce message, si message il y a, ressemble plus à un enregistrement (il fit le geste de

parenthèses avec ses deux index et majeurs collés ensemble) qu'une onde radio qui se propagerait dans l'univers.

- Comment ça, un enregistrement?

- Hé bien, c'est un peu comme si on traversait une zone électromagnétique d'une ampleur inouïe, reprit celui qui avait dorénavant englouti le reste de sa pizza, effectivement aux quatre fromages d'après l'état de ses doigts.

- Une éruption solaire, en quelque sorte?

- Oui, sauf que là, les experts sont formels : le soleil est dans une phase de grand calme. Donc, ça ne vient pas de ce côté.

L'homme en costume se gratta un menton pourtant rasé de frais. S'il y avait bien une chose qu'il détestait par-dessus tout c'était ces approximations, ces incertitudes, ces ambivalences qui naissaient à chaque nouvelle découverte. Il fallait être patient afin d'y voir plus clair. Mais le temps perdu en recherches, vérifications était autant de retard sur les concurrents. Car il ne fallait pas se voiler la face : le programme SETI (Search for Extra Terrestrial Intelligence) avait ses doubles un peu partout sur la planète, même si les autres gouvernements n'accordaient pas autant de budget à cette recherche d'un quelconque signe d'une intelligence venue d'ailleurs. Les américains étaient, une fois de plus, à la pointe de leur spécialité et il fallait que ça continue dans ces domaines si sensibles. Que l'industrie automobile fut supplantée par les Japonais puis, dorénavant, par les Coréens en attendant les Chinois dans l'avenir, cela ne portait pas à conséquence. C'était un recul, une perte de pouvoir certes, mais qui n'engageait pas un processus vital, mondial. En revanche, la découverte d'une forme de vie

intelligente dépassait la simple fierté d'avoir posé les premiers un pied sur le sol lunaire. Cela garantissait d'être les interlocuteurs privilégiés avec... Avec on ne savait pas vraiment quoi, en réalité. Tout ce flou agaçait l'homme au costume sombre. Il avait des comptes rendus à faire au plus haut lieu et on ne se contenterait pas de simples hypothèses ou de vagues suppositions.

- En fait, on ne sait rien, c'est ça.

Les chercheurs ressemblèrent plus que jamais à une bande d'ados pris sur le fait. Un troisième technicien aux lunettes à monture en plastique et arborant un pull over à l'effigie de Bart Simpson s'avança. Il avait une voix plus posée, une autorité naturelle que son look désamorçait instantanément.

- Pour l'heure, on navigue dans le vague c'est vrai. Mais d'ici vingt quatre heures, on aura davantage de données à analyser, on pourra effectuer des recoupements. Peut-être qu'un message est glissé dans ce champ électromagnétique pour qu'il ne se corrompe pas en traversant d'autres lieux magnétiques ou à forte gravitation qui pourrait l'endommager. Mais pour l'instant, ça ressemble effectivement à un vent solaire extrêmement puissant. Ça affole d'ailleurs les processeurs, ce qui retarde d'autant le traitement des informations.

- Des ennuis au niveau électrique, électronique?

- Possible. Probable même. Nous n'avons pas encore atteint le pic, comme si la Terre traversait un banc de brouillard qui s'intensifiait au fur et à mesure de son déplacement. Car, à la différence des vents solaires et autres champs électromagnétiques qui viennent bombarder notre atmosphère, cette fois c'est nous qui traversons un désordre magnétique. Nous connaissons

parfaitement le principe des rayons cosmiques issus de l'explosion d'étoiles géantes, les supernovae. Ces flux de plasma constitués d'ions et d'électrons se répandent dans l'univers, traversant les planètes tout comme les vents solaires, les orages magnétiques. Ce qui nous préoccupe ici, c'est l'intensité du phénomène.

- N'y a-t-il pas une possibilité d'y échapper, un bouclier...

- Ces particules sont si fines qu'elles traversent absolument toute consistance moléculaire. Elles passent au travers des abris anti atomique si c'est ce que vous voulez me faire dire.

- Y a-t-il un danger pour la population?

- Absolument pas. Vous savez, ces particules bombardent la planète depuis l'aube des temps et tout le monde se porte bien. Elles ne causent qu'un dommage sur les êtres vivants en provoquant des lésions sur les chromosomes. Lors de la duplication cellulaire, elles affectent les brins d'ADN.

- C'est grave ça, non?

- Primordial, je dirais. En modifiant certains caractères génétiques lors de la duplication, comme si on commettait des erreurs en recopiant un texte, cela permet d'apporter de nouvelles aptitudes, de se différencier des autres. La plupart du temps, cela ne porte pas à conséquence, mais il arrive qu'un détail change tout. Comme par exemple avoir davantage de poils si le climat se refroidit. Sans ces mutations génétiques, le monde vivant n'aurait jamais pu évoluer selon les découvertes de Darwin.

- Ah? Nous serions en train de bondir d'arbre en arbre, c'est ça?

- Même pas. Nous serions tous des bactéries se

multipliant à l'infini mais sans espoir d'évoluer un jour
ou l'autre.

3. Noir total.

Melanie embrassa tendrement le bébé qui vagissait dans son berceau.

- Maman revient immédiatement, sois sage.

Elle ne pouvait déplacer ce rendez-vous crucial pour la suite de sa carrière et qui tombait vraiment mal. Pénélope, la baby-sitter officielle avait pris sa journée de repos et sa mère était en voyage d'agrément au large des Caraïbes. Quant à confier sa fille à un de ses voisins qu'elle ne croisait que d'un « bonjour-comment ça va? » devant la cage d'ascenseur... Elle aurait pu l'emmener avec elle, mais dans le monde de la banque, un mouflet donnait une piètre image de mère au foyer plutôt que celle d'executive woman, même si la plupart des banques communiquaient en mettant en avant l'avenir sous les traits de bébés joufflus.

Elle allait juste faire l'aller-retour à la City en prenant le bus. Londres, comme toutes les grandes cités, disposait d'un dispositif de transports en commun que nulle voiture personnelle ne pouvait concurrencer, à moins d'être agoraphobe. Ce n'était pas son cas.

En vingt minutes, elle était au pied du haut immeuble qui abritait les services administratifs de l'une des plus importantes banques anglaises. Melanie croisa les doigts pour que l'entretien se passe le mieux possible, tout en ayant une pensée pour son bébé, laissé seul dans son petit appartement. Le rendez-vous ne s'éterniserait pas. Elle en avait pour à peine deux heures. Cindy s'était endormie sans pleurs et d'ordinaire elle dormait trois heures avant que la faim ne la réveille.

Elle venait d'appuyer sur le bouton d'appel de

l'ascenseur. Un tintement discret lui indiqua que la cabine la plus à droite s'ouvrait à l'instant. Un homme élégant s'en échappa, suivi d'une femme au tailleur impeccable, dans les tons de bleu nuit. Ils l'ignorèrent superbement. Elle pénétra dans la cabine et avant que les portes ne se referment, elle se toisa dans le large miroir. Accoutré pareillement, elle n'avait aucune chance. D'abord le noir ne seyait pas pour un emploi dans le milieu de la banque. Elle aurait dû choisir une tenue bleue foncée ou même oser un ton dans les bordeaux. Elle se déprécia. Une mèche de cheveux s'échappait de son chignon. Elle donna un coup d'œil à sa montre bracelet. Elle avait encore le temps. Il devait y avoir des toilettes au rez-de-chaussée. Elle amorça le geste de vouloir sortir lorsque les portes se refermèrent. Soudain, un mocassin anthracite déverrouilla les portes juste avant qu'elles ne se ferment. Puis tout fut plongé dans le noir.

Place de la Concorde, Thibault marchait d'un bon pas, humant l'air vicié de la capitale en se disant qu'il n'était pas fait pour vivre en ville. Il était venu passer un long weekend dans son pays natal mais se sentait citoyen du monde avant tout. L'arbitraire des frontières lui semblait d'une puérité sans fond, d'autant plus que, bien souvent, elles ne respectaient pas l'homme, sa culture, ses besoins, ses envies.

Il venait de donner une conférence ce soir même et devait participer à un colloque le lendemain. Un emploi du temps chargé puisqu'il avait profité de sa venue à Paris pour fixer quelques rendez-vous professionnels. Il rencontrerait le directeur de la fondation « Civilisations Oubliées » qui coordonnait les diverses actions d'une demi douzaine de chercheurs auxquels Thibault

appartenait. Était également prévu un entretien avec un secrétaire d'état dont il n'avait pas retenu exactement le nom et mal compris sa véritable fonction au sein du gouvernement. Ensuite cette conférence était l'occasion de recruter de nouveaux mécènes, les campagnes de recherche sur les civilisations perdues coûtaient cher même si Thibault ne savait pas vraiment où passait l'argent : il vivait souvent à la dure, dans les conditions mêmes des peuples qu'il étudiait. Enfin, le dessert à ses yeux : un colloque sur la place des tribus primitives dans le monde d'aujourd'hui - ce que notre civilisation leur a pris, ce qu'elles ont à nous apprendre. Des sommités étaient censées participer à ce symposium dont il attendait beaucoup. Il était toujours enrichissant de partager des points de vue divergents, spécialement avec des spécialistes aux noms prestigieux. Il se sentirait sûrement comme un gosse propulsé dans la cour des grands sans imaginer une seule seconde que, quinze ans d'expérience sur le terrain l'avaient fait entrer sans honte dans ce cercle réduit des ethnologues de renom. Ses travaux sur les peuplades isolées des îles du Pacifique étaient dorénavant une référence.

Thibault lorgna sur sa montre bracelet. Minuit quarante. En pressant le pas, il pourrait attraper le dernier métro. Il devait retrouver l'hôtel où il logeait ces quelques jours, pas loin de Vincennes. Il aurait pu y aller à pied. Une petite heure de marche ne lui faisait pas peur, mais il était fatigué et les deux jours à venir s'annonçaient chargés. Il dévala les escaliers qui menaient au souterrain. Enclencha un ticket que la machine avala avant de libérer ses portes. Il enfila quelques couloirs et se trouva sur le quai alors qu'une rame surgissait du tunnel. Il monta et s'affala sur la banquette de cuir noir. Le son de corne de

brume qui attestait de la fermeture imminente des portes retentissait quand, soudain, tout fut plongé dans le noir.

Xin Tao terminait son tour d'inspection accompagné de deux infirmières diplômées d'état. Il avait en charge tout un étage de l'immense maternité qui faisait la fierté de Shanghai. A trente cinq ans à peine, il était parvenu à un niveau de responsabilités inconcevable dans les pays occidentaux. C'était ça la force de l'Empire Levant. Faire confiance aux jeunes, leur accorder des opportunités. La société chinoise moderne n'était plus sclérosée par une hiérarchie étouffante. Xin Tao passait en revue les quinze jeunes femmes qui avaient accouché depuis la veille et on attendait encore quatre naissances d'ici ce soir. Il avait toujours un sourire et un mot empreint d'humour pour soulager ses patientes du stress de leur premier accouchement qui, neuf fois sur dix, allait être leur seul et unique enfantement. Il avait tout sacrifié à sa carrière mais n'était cependant pas un de ces médecins avides et prêts à tout pour réussir. Il avait de l'ambition certes, mais celle-ci était orientée vers ses patients, pas vers un compte en banque ni le désir de rouler dans une voiture de sport. Il venait certes d'acquérir un superbe appartement au sommet d'une tour en plein centre ville, à deux pas de la clinique, qui venait de l'endetter pour les quinze années à venir. Mais qu'importe! Du travail, il savait qu'il n'en manquerait pas. Il connaissait aussi son talent, ne faisait pas preuve de fausse modestie là-dessus ni d'une trop grande confiance en soi. Le travail ferait le reste.

Il n'était toujours pas marié, collectionnait les aventures sans lendemain sans pour autant se sentir dans la peau d'un Casanova d'hôpital.

Son tour d'étage terminé, il se changea dans le petit réduit qui faisait office de bureau mais qu'il n'utilisait que comme vestiaire. Il donna quelques poignées de main, salua le personnel, eut quelques mots de politesse plus marqués envers ceux et celles qu'il appréciait plus particulièrement ou qu'il croisait plus souvent. Il sortit dans la rue grouillante. Il n'était pas encore midi. Le ciel était une fois de plus voilé par un nuage de particules en stagnation. C'était le prix à payer pour ces quelques jours de grand beau temps. Il enfila trois rues et une avenue, tourna le coin d'immeubles récents et parvint devant sa tour. L'entrée électronique fut débloquée grâce à une carte magnétique qu'il exhiba par habitude devant un lecteur à code-barres. Il appela l'un des trois ascenseurs. Celui du centre s'ouvrit sans un bruit. Il pointa l'étage 27 et, trente secondes plus tard, les portes se séparèrent. Huit appartements donnaient sur ce pallier. Tous devaient être occupés mais Xin Tao ne croisait que rarement leurs occupants. Il fut étonné de rencontrer une jeune femme en peignoir de bain qui sonnait à la porte de ses voisins immédiats, un couple sans enfant. Elle fit demi tour et s'avança vers le célèbre gynécologue. Gênée, elle lui demanda s'il connaissait l'emplacement des fusibles : tout son appartement était privé d'électricité. Un plomb avait dû sauter. Xin Tao la suivit. L'appartement était agencé de la même façon que le sien. L'armoire commandant le réseau électrique devait donc se trouver à gauche en entrant, dissimulé dans un recoin servant de placard. La demoiselle l'avait utilisé comme dressing. Il remarqua le nombre étonnant de robes de grande qualité. Il put atteindre le compteur. Effectivement, deux fusibles étaient en position « off ». Il enclencha les commutateurs d'un même geste. Aussitôt l'appartement s'illumina, un

robot mixeur se mit à ronronner, l'écran plat de la télévision débita des infos à la chaîne et la porte d'entrée se verrouilla automatiquement. Puis tout fut plongé dans le noir.

Francine quittait le laboratoire entre 17 heures et 21 heures. Cela dépendait des expériences en cours. Ce travail, elle l'avait voulu, elle l'avait rêvé. Participer à la grande aventure d'aujourd'hui : la recherche génétique. C'était, à ses yeux, avec la neurologie, le dernier domaine encore inconnu à l'homme. Les étoiles? On savait déjà presque tout, sans besoin d'y aller voir. Le Big Bang, les origines, même constat. Et ce qu'il y avait *avant* ou plus *loin* ne concernait pas directement l'homme en réalité. Tandis que la recherche sur le cerveau ou la génétique était au cœur de ses préoccupations.

Elle avait bossé dur pour y arriver. Des études brillantes, menées dans les plus prestigieuses universités de la côte Est en ce qui concerne les sciences appliquées. Elle avait su décrocher les bons stages, faire partie des équipes à la pointe de la recherche sur le génome humain. Elle y avait sacrifié sa jeunesse et maintenant sa vie de femme. Célibataire sans enfants à trente huit ans. Cela ne lui posait aucun problème. Elle n'avait, de toute manière, pas ce rapport attaché aux liens du sang qu'ont la majeure partie des parents. Un enfant était le produit d'un milieu, d'une éducation, d'influences extérieures et ne pouvait se résumer à un patrimoine génétique. Les vrais parents étaient ceux qui les élevaient. In fine, les enfants n'appartenaient à personne et finissaient par voler de leurs propres ailes un jour ou l'autre, le contraire était jugé suspect. Cela pouvait paraître paradoxal de la part

d'une spécialiste des chromosomes qui avait à plusieurs reprises travaillé sur la fécondation in vitro. Ceci expliquait tout bonnement cela. A force de manipuler les gènes, ceux-ci s'étaient désacralisés. Le patrimoine génétique n'était, ni plus ni moins, qu'un schéma sur lequel se construirait la charpente de l'être humain physique, le plan qui allait conditionner toute la machinerie. Sur le plan cérébral et spirituel, il en allait tout autrement. Francine était convaincue que l'inné portait sur des spécificités physiques et corporelles, tout au plus certains réflexes mais que le psychisme ne relevait que de l'acquis.

Elle poussa le double battant de la porte qui donnait sur un petit parking ombragé. Les feuilles récemment tombées se collaient à la tôle et au pare-brise de sa petite citadine, lui donnant des faux airs d'arlequin. Elle se laissa tomber sur le siège, mis le contact. Il était 20h15. Encore une journée épuisante passée à coder certains acides aminés au sein des télomères situés à l'extrémité des chromosomes. C'était d'une fragilité absolue. Autant essayer de faire galoper un troupeau d'éléphants sur des verres en cristal. Les protéines étaient instables et interagissaient sans cesse avec leur milieu. Francine avait passé neuf heures l'œil rivé à des microscopes et le nez plongé dans des programmes informatiques dernière génération, ultra perfectionnés.

Elle s'arrêterait chez l'indien à deux pas de chez elle, commanderait un léger diner qu'elle dégusterait dans la solitude et le calme de son appartement.

Elle avait déménagé il y a juste quatre mois mais des cartons pas encore ouverts traînaient dans un peu toutes les pièces. Pas le temps. L'urgence était dans son boulot. Chez elle, elle prenait le temps. Elle se plongerait dans

un vieux bouquin du XIXème. Ses préférences allaient vers les auteurs français ou anglais. Balzac, Hugo, Dickens, Zola, Stevenson, Austen. Elle choisirait un concerto de Gabriel Fauré, une symphonie de Grieg ou de Sir Elgar. Se calerait bien confortablement dans son fauteuil préféré, déniché un Dimanche de pluie dans une brocante à Boston et qui avait fait tout le trajet jusqu'à Philadelphie sur le toit de sa petite Smart.

Elle enclencha une vitesse, débraya et sortit du parking l'esprit ailleurs. Elle possédait cette aptitude à pouvoir aisément se déconnecter rapidement. Elle se figurait un sas qui séparait bien hermétiquement sa vie professionnelle de sa vie tout court. Comme ces acteurs qui redeviennent eux-mêmes à la seconde où l'on crie « coupez! ». C'était sa soupape, la seule possibilité pour ne pas perdre la raison. Quiconque travaille de ses muscles peut se reposer physiquement, sa journée terminée. Pour celui ou celle dont le cerveau fonctionne dans la plus grande concentration, il n'est pas aisé d'arriver à désactiver les neurones une fois son labeur terminé. L'est-il jamais, terminé?

Elle enchaina les rues et les avenues dans une conduite souple et sans à-coups. Elle s'arrêtait prudemment aux feux-rouges. Avait toujours un œil sur le rétroviseur : les deux roues déboulaient souvent sans qu'on les remarque et croyant que le bitume leur appartenait. Elle guettait les abords des trottoirs, les passages pour piétons : un enfant pouvait à tout moment traverser sans regarder, un pochtron faire une embardée.

Elle parvint au dernier carrefour lorsque, comme dans un claquement de doigts, tout s'éteint d'un seul coup. L'éclairage des rues, les feux multicolores, rendant la circulation quasi impossible. Car les voitures

continuaient d'avancer en roue libre.

Dans la jungle luxuriante, le petit groupe de chasseurs avançait sans bruit, se fondant parmi l'exubérante végétation, glissant dans la forêt comme une brume. Ils n'étaient vêtus que d'un simple cache sexe afin de protéger leur plus grande richesse : leur mantou. Le mot valait aussi bien pour les hommes que les femmes et désignait l'ensemble de leurs organes reproducteurs. D'instinct, ils savaient que c'était une partie primordiale de leur anatomie, de leur existence, le but suprême de leur vie, ce qui donnait la vie précisément, qui prolongeait leur passage sur terre, permettait l'immortalité de leur taho. Si leur enveloppe corporelle mourrait un jour, leurs organes pourrissant et retournant nourrir la terre pour que le cycle de la vie puisse se perpétuer indéfiniment, le taho était éternel. Il traversait l'espace et le temps en se réincarnant dans le corps de leurs enfants qui, à leur tour, le transmettraient aux générations futures. Le taho donnait une raison à leur existence. Bien sûr, la bouche était importante puisqu'elle permettait de se nourrir et, de fait, poursuivre la destinée de ce que l'on pourrait traduire maladroitement par leur « âme ». Mais ce n'était qu'un outil au service du taho, comme les lances ne sont que le prolongement de leurs bras pour chasser le gibier. Juste un moyen. Il convenait de nourrir, d'entretenir, d'apaiser son corps afin que le taho puisse se développer au cœur d'un organisme le plus sain possible. Ils avaient parfaitement conscience qu'ils n'étaient que le réceptacle de cet esprit de la terre qui s'incarnait en eux, ils en étaient les locataires mais jamais les propriétaires. Tout comme ils étaient les locataires de mère nature, goïa, qui

nourrissait à la fois leurs estomacs et leurs esprits. Ils connaissaient la beauté des choses naturelles. La splendeur des couchers de soleil, la musique du vent dans les feuilles ou sur le sable, la mélodie du chant des oiseaux, cette alchimie de couleurs qui s'offrait à leurs yeux, une harmonie de choses qu'il n'était pas permis de troubler. Ils ne se prenaient pas pour des Dieux.

Soudain, l'homme de tête stoppa net. D'un geste, il fit s'accroupir tout le groupe. A quinze mètres à peine devant eux, se balançait les hanches d'une panthère. Elle avançait dans une grâce toute féline. Ses flancs se gonflaient de la puissance des muscles, puis se creusaient harmonieusement. Elle ondulait à la manière d'un reptile, une démarche que les mannequins de mode cherchent en vain à reproduire sur les podiums les plus prestigieux d'un autre monde. Son pelage était luisant comme le macassar qui servait à fabriquer les calumets. Sa queue était le balancier, le gouvernail de toute cette beauté en marche.

Le groupe restait muet, tapi parmi la végétation. Ils s'étaient enduits de cette poix gluante que l'homme des herbes, le vago, puisait dans une certaine variété de palmier et qu'il préparait en faisant macérer un mélange de sa composition. Cette substance masquait leur odeur humaine, repérable à des lieues à la ronde par n'importe quel animal doté d'un appendice nasal. Un homme, le plus petit de toute la bande, fit glisser une flèche et banda son arc. Le guide l'arrêta d'un geste. Pas encore.

La panthère s'était immobilisée entre deux arbres aux troncs massifs. Elle humait l'air, tous ses sens en alerte. Elle aussi chassait. Mais eux avaient l'avantage du nombre, d'une certaine forme d'intelligence (ils n'avaient pas cette arrogance de se proclamer supérieurs

aux autres créatures terrestres) et, surtout, le privilège d'avoir un coup d'avance, puisqu'ils avaient vu la bête avant même qu'elle ne les repère.

Le félin reprit sa marche ondulante. Il venait droit vers eux maintenant. Les hommes retenaient leur souffle, les battements de leurs cœurs s'accéléraient. Un mince filet de sueur perla sur le front de l'homme à l'arc. Il se tenait prêt. Il n'attendait qu'un signe. L'animal était à moins de cinq mètres d'eux. Ils pouvaient distinguer les moustaches de part et d'autre de son museau. Ses babines entrouvertes laissaient deviner des crocs qui auraient broyé sans mal les jambes les plus musclées. L'homme de tête baissa sa main sur sa cuisse. Le petit homme tendit la corde de son arc. La panthère s'immobilisa à nouveau. Elle venait de repérer le seul prédateur qui la dominait sur toute cette île, mais ses gènes n'avaient pas encore inclus la peur de l'humain et elle ne déguerpit point.

Il n'y eut aucun bruit. La flèche partit dans un souffle de vent, imperceptible. Seul un serpent aurait pu percevoir le déplacement infime des molécules d'air, les turbulences provoquées par l'empennage de plumes de mainate. Le projectile fendit l'air, traversa en ligne directe les cinq ou six mètres qui le séparait du corps de l'animal et vint se ficher profondément dans l'encolure du félin, juste au-dessus de l'épaule, à l'endroit parfait qui délivrerait la proie sans la faire souffrir, lui conserverait tout son sang.

La bête s'effondra sans même un gémissement. Elle crut tout d'abord avoir été piquée dans son cou par un insecte de fer. Son regard faiblit lorsque le groupe s'étira et apparut autour d'elle.

Alors, l'homme le plus âgé se mit à genoux devant le

pelage soyeux dont les ultimes battements de cœur irriguaient encore des muscles devenus inutiles. Il émit une longue plainte dans laquelle il implorait Goïa de lui accorder son pardon pour avoir ôté la vie à l'une de ses créatures, vantant les mérites de l'animal, prononçant en quelque sorte son oraison funèbre. Il remerciait les éléments d'avoir été si conciliants : le vent qui ne porta pas leur odeurs masquées vers les narines de l'animal, la forêt qui les cacha si bien. Il bénissait chaque jour, chaque heure vécue par le fauve, lui accordant la souplesse du serpent et la force féline et lui ayant permis de vivre une vie épanouie, l'écartant de la maladie et des dangers de la forêt pour qu'elle puisse s'offrir à la flèche des humains.

Puis, armé d'un long couteau en os de seiche, il ouvrit le ventre de la panthère, y arracha le foie et chacun des chasseurs mordit dans l'organe encore chaud et arborant une couleur de vieux Bordeaux. Tous étaient encore empreint d'une solennité digne des plus importantes commémorations lorsque le vieil homme se figea, ses mains flottant dans l'air et son regard fixé au ciel. Ses compagnons de chasse le dévisagèrent avec effroi. Ils redoutaient d'avoir offensé Goïa par un quelconque manque de tact dans le déroulement de leur chasse. Ils questionnèrent l'ancêtre qui était la conscience de la tribu, celui qui savait. Qui savait les plantes qui guérissent. Qui savait les vents qui annoncent la pluie, les brumes ou la canicule. Qui savait l'histoire de la tribu, d'où ils venaient et pourquoi ils étaient ici sur terre. Qui savait les pensées qui rendaient parfois les hommes tristes ou indolents. Qui savait lire le ciel plein d'étoiles et pouvait s'orienter sans peine dans la jungle la plus touffue.

Lentement, il reprit ses esprits qui semblaient l'avoir abandonné pour écouter la Terre.

Il leur parla alors d'une voix douce, presque chuchotée, de peur de troubler un équilibre précaire, comme si le monde était fait du cristal le plus fragile et qu'un rien, serait-ce une pensée, put le faire s'effondrer dans un chaos de fin du monde.

Il venait de ressentir des ondes si puissantes que tous ses sens, si subtils d'habitude, avaient été paralysés, tétanisés, comme saturés.

Quelque chose se produisait dont il ne savait ni l'origine, ni le but. Il était impuissant face à ce déferlement d'énergie comme on ne peut rien face à l'ouragan. Les autres le regardaient avec incrédulité. Ils n'avaient rien remarqué, le ciel semblait dépourvu du moindre nuage, le vent n'agitait que faiblement les feuilles et la moiteur de la forêt était parfaitement naturelle. Mais le chaman savait que quelque chose d'irrévocable venait de se produire. Il savait que le monde ne serait plus jamais comme avant.

On racontait tout et n'importe quoi sur Dimitri Tchenkyo. Personne n'avait jamais vu son visage et pourtant il faisait régulièrement la une des journaux. Son nom s'affichait en lettres grasses et les articles les plus loufoques se laissaient écrire.

Ce magnat de l'énergie venait d'une famille de russes blancs, disséminés et déportés par la Révolution Rouge. Ces aristocrates qui tutoyaient les tsars au XIXème siècle avaient traversé le siècle suivant dans la misère la plus totale, errant de camp en goulag, s'étaient vu dépouiller de toutes leurs richesses. C'est du moins ce que racontait la légende. Dimitri n'avait plus aucune famille. En

réalité, il n'en avait jamais eu et pas le moindre passé. Mais tout cela était parfaitement invérifiable.

A la fin des années 80, à la faveur d'une perestroïka qui changeait la donne dans l'ex-URSS, il avait su prendre le train tout neuf du libéralisme made in Russia. Il avait commencé par la récupération des métaux, puis s'était engagé dans le démantèlement de la flotte militaire soviétique qui gisait à l'abandon dans les ports de la Baltique, navires et sous-marins devenus inutiles suite à la conclusion de la guerre froide. Il amassa en quelques années une fortune considérable et continua sur cette lancée aux arguments écologiques. Rebirth Industries, sa société dont le logo était une planète qui se régénérait, portait bien son nom. Il redonnait une seconde vie aux débris, quels qu'ils soient. Il avait fait de l'écologie son cheval de bataille, du moins ne communiquait-il que là-dessus. Il arrosait toutes les ONG de ses dons, se mettant dans la poche ceux qui auraient pu, qui auraient sans doute dû, se lever contre des pratiques peu en rapport avec l'image qu'il donnait, bénéficiant au passage de réductions massives d'impôts. Il investit dans les start-up afin de gagner encore plus, puis, sentant avant tout le monde le vent tourner, il poursuivit dans sa marotte : l'écologie. Il désirait repeindre en vert toute la planète. Ses interviews sont devenues légendaires. Ne communiquant qu'en ombre chinoise, que ce soit avec ses collaborateurs ou les journalistes toujours avides de propos définitifs.

- Le secret de ma fortune? Ne pas hésiter à faire les poubelles et revendre ce que les gens ne veulent plus.

A la tête d'un empire industriel sans égal au monde, on ne l'imaginait plus vraiment les mains dans les déchets. La vérité (mais qui s'en souciait réellement?) était qu'il

n'avait pas d'état d'âme envers la pollution engendrée par le traitement de tous ces déchets. On racontait qu'il vivait dans une capsule en orbite autour de la terre, qu'il avait cent vingt ans, que l'apesanteur et le fait de tourner à l'envers de la rotation terrestre lui permettait de ne pas vieillir. Certains affirmaient qu'il était mort et son corps conservé par cryogénie quelque part au nord de la Finlande dans un bunker ultra moderne. Un programme informatique, imaginé par lui-même, avait prit sa place et commandait à une armée de collaborateurs ses directives en fonction de l'évolution des marchés, des consciences et des mouvements politiques majeurs. D'autres pensaient qu'il vivait isolé dans un immense manoir écossais. Vêtu d'un pull informe et d'un vieux jean, il se passionnait pour ses massifs de roses et des variétés anciennes de légumes oubliés. Comment savoir la vérité? Ce qui en revanche était certain, c'est qu'il maîtrisait l'art de la communication jusqu'à la manipulation. Tous ses employés devaient signer à leur embauche un contrat qui stipulait de réduire drastiquement leur empreinte écologique. Tout ça n'était que de la poudre aux yeux, permettant de fédérer les dizaines de milliers d'employés vers un objectif commun : que Dimitri Tchenkyo soit encore plus riche, plus puissant.

Détenteur de dizaines de brevets liés à la récupération, au conditionnement et à la transformation des déchets, il se servait de la moindre catastrophe écologique pour communiquer sur un monde plus vert. Il était le chantre de l'économie verte, le précurseur du monde de l'après pétrole, de la raréfaction des matières premières et du manque d'eau potable. Il possédait les blancs : il avait toujours un coup d'avance sur ses concurrents.

Confortablement installé dans son jet privé, il se

détendait aux harmonies parfaites du concerto pour violon de Bach. Yvri Gitlis maniait l'archet comme un Dieu, l'ensemble lui répondait par un système de haut-parleurs qui laissait facilement imaginer que l'orchestre était présent dans la carlingue de l'appareil.

Une jeune hôtesse revêtue des mêmes couleurs que chaque employé de son empire, trois nuances de verts qui s'harmonisaient sur un tailleur de la meilleure coupe, légèrement sexy et d'une taille en-dessous, lui annonça d'une voix douce et claire :

- Monsieur Tchenkyo, nous avons un léger problème, veuillez me suivre s'il vous plait.

Dimitri suivit la jeune femme en pensant qu'à l'époque où il échangeait encore ses fluides avec le sexe opposé, elle l'aurait très certainement satisfait de toutes les manières possibles. Dans le cockpit d'habitude allumé de dizaines de diodes vertes et rouges, régnait une obscurité étrange. Le pilote se retourna vers son patron :

- Monsieur Tchenkyo, avez-vous prévu une tentative de chute libre aujourd'hui?

- Allez-vous m'annoncer que nous sommes en panne sèche?

- Pas exactement. En réalité, nous n'avons pas la moindre idée de ce qui est en train de se passer. Depuis bientôt cinq minutes aucun voyant ne fonctionne comme vous pouvez le constater, soupira-t-il en montrant le noir absolu de la cabine de pilotage d'un vague geste de la main. Ce qui est surprenant, c'est que nous continuons à voler comme si de rien n'était. On a l'impression que seuls les indicateurs sont en panne. Les moteurs, eux, fonctionnent parfaitement et, autant que l'on puisse s'en rendre compte, nous ne perdons ni de vitesse ni de l'altitude.

- Où est le problème, alors?

- Le problème, Monsieur Tchenkyo, c'est qu'il nous est impossible d'atterrir dans ces conditions. Autant tenter de poser un avion les yeux bandés. De plus, toutes les communications ont été coupées, comme s'il n'y avait plus ni électricité ni ondes radio.

L'hôtesse revint les bras chargés de gros sacs au poids plume.

- Vous savez comment vous équiper? demanda-t-elle en connaissant déjà la réponse. Dimitri était un adepte des sensations fortes. Jet-ski, dragsters, plongée sous-marine et bien-entendu toutes les formes de chutes libre imaginables.

- Ce n'était pas noté dans mon agenda, mais la vie n'est-elle pas faite d'imprévus?

La grande force de Dimitri était de ne jamais s'étonner de rien, du moins en présence d'autrui. Cette façon qu'il avait de tout maîtriser désarçonnait inmanquablement ses interlocuteurs.

Dimitri Tchenkyo s'équipa comme un pro tandis que le pilote, son copilote, l'hôtesse et deux autres collaborateurs allaient effectuer leur baptême de l'air façon chute libre puis accroché à un joli champignon aux triples teintes de vert de Rebirth Industries. On avait pris soin de fixer une puissante torche sur les casques qui coiffaient chaque tête. La nuit était d'un noir infini.

Au jugé, le pilote fit perdre de l'altitude au jet. On débloqua la porte latérale de secours, la seule qui ne soit commandé électriquement. Dimitri plongea dans les ténèbres en premier. Chaque parapente s'ouvrit parfaitement dans un bruit de soie qu'on froisse. La demi-douzaine de candidats au vol non prévu se balançaient nonchalamment dans l'air glacial quelque

part au-dessus des plaines allemandes. Sous leurs pieds, aucune lumière n'apparaissait. Ils auraient atterri dans le désert ou sur l'océan que la nuit n'aurait été plus opaque. Nulle lumière n'éclairait plus le monde des hommes.

4. Chaos.

Trente six heures.

Un jour et demi.

Une broutille dans une vie. Un flash au niveau de l'existence des civilisations. Au regard du temps géologique, cela n'existait pas.

Mais pour les milliards de citadins emprisonnés dans les geôles qu'était devenues ces mégapoles privées d'électricité, c'était l'éternité.

Les premiers journaux à être imprimés n'étaient qu'éditions spéciales relatant le chaos inimaginable dans lequel des millions de citoyens tentaient de survivre. On donnait des conseils, des recommandations. Toutes les chaînes de télévision, pas seulement les chaînes infos, avaient dépêché un bataillon de reporters sur le terrain. Chaque gouvernement utilisait ce moyen de communication pour communiquer les exhortations au calme. Aucune liaison téléphonique n'avait été possible pendant ces 36 heures et, dès que les ondes purent à nouveau circuler, ce fut la saturation immédiate. Les centres de régulation explosèrent. On ne put utiliser raisonnablement son portable que quatre jours après.

Au fil des jours le monde entier allait compter ses dommages et ses morts.

Des émeutes suite à la panique de ces millions de personnes bloquées dans les rames ou les couloirs de tous les métros du monde avaient fait des milliers de victimes. On comptait les blessés par centaines de milliers. Les hôpitaux avaient été rapidement saturés et il en arrivait encore. Ceux qui n'avaient pu atteindre le centre de soin le plus proche, car aucun moyen de transport ne

subsistait pendant ces 36 heures, furent soignés sur place par un personnel médical à peine formé. On s'improvisait infirmier. Ceux qui possédaient quelques notions de secours donnaient les premiers soins. On tentait de soulager les blessures, la plupart du temps davantage par des mots rassurants.

Les moteurs non électriques fonctionnaient parfaitement mais tout le système électrique ou électromagnétique était hors service, ce qui occasionnait d'autant plus de désordre que si toute l'activité avait été stoppée. L'absence de feux tricolores ajoutait à la confusion générale. Les rues des mégapoles ressemblaient maintenant à un gigantesque mikado qui empêchait la circulation des véhicules de secours. Il avait fallu dégager les principales artères. Cela prit du temps.

Tous les ascenseurs de tous les buildings de la terre furent stoppés, emprisonnant quelques milliers de malchanceux pendant un jour et demi. On a peine à imaginer le niveau de stress enduré, multiplié par autant de personnes que contenait la cabine. Si l'humain est un animal social, enfermez-le 36 heures dans un espace d'à peine deux mètres carrés avec trois ou quatre de ses congénères et toutes vos belles illusions sur la grandeur humaine s'effaceront bien vite. L'hystérie se déclenchait d'autant plus rapidement que la personne était sujette au stress dans sa vie normale.

Plusieurs centaines de citoyens parmi les plus aisés se retrouvèrent à la rue comme de vulgaires sdf, privés de leur appartements ultra-chics qui proposaient un luxe démesuré mais, avant tout, une entrée commandée électriquement.

Plus aucun train ne circulait, pas davantage d'avions dans le ciel. Malgré l'impossibilité de se fier aux indicateurs

électroniques, les pilotes firent preuve d'une abnégation et d'un courage qu'on ne rencontre plus guère que chez les héros de films d'action. La majorité d'entre eux réussirent à poser leur appareil malgré la confusion générale, les tours de contrôle ne répondant plus, l'assistance informatique ne fonctionnant plus. On n'eut à regretter que quelques dizaines d'accidents spectaculaires dans les aéroports les plus fréquentés. Sur quelques milliers d'avions sillonnant le ciel à ce moment là, c'était une chance inouïe. On assista à ces atterrissages de fortune. Un pilote posa son 747 dans un champ de pommes de terres, occasionnant la récolte prématurée des tubercules et soixante quinze blessés, dont certains assez graves, sur les trois cent soixante passagers. Il n'y eut aucun mort. Ce talent associé à une chance unique ne put se répéter partout.

Il y eut bien plus de morts dû à la panique générale qui suivit cette panne universelle. Des scènes de pillage se propagèrent comme une trainée de feu. On a peine à imaginer qu'en moins d'une journée et demie, l'humain redevienne un véritable loup et encore, ceux-ci sont généralement moins féroces. Il faut avoir à l'esprit que personne ne savait combien de temps l'incident allait perdurer et que plus aucun moyen de communication n'était disponible autre que le bouche à oreille. De fait, des rumeurs alarmistes se répandirent dans toutes les mégapoles, amplifiant un mouvement de terreur qui avait des effets opposés : certains se calfeutraient chez eux, d'autres tentaient vainement de fuir l'enfer qu'étaient devenues les villes. L'homme du vingt et unième siècle se trouvait réduit à des conditions préhistoriques en quelques heures seulement. Il n'était pas préparé.

L'eau vint à manquer dès le deuxième jour, toutes les

chaines du froid furent brisées. L'affolement se répandit partout où la concentration humaine était à son maximum. Il y eut des scènes d'apocalypse dans les cités surpeuplées d'Asie. La sagesse populaire qui voulait qu'on possède au moins un mois de vivres chez soi, la nourriture de base : riz, pâtes, farine, huile, sel, maïs, n'était respectée qu'à la campagne, là où la nourriture ne pouvait faire défaut tout à fait. On vint à manquer de tout et rapidement. Habités à un confort qu'ils ne remarquaient plus, les citadins se retrouvaient devant le cruel néant d'un manque d'eau et d'aliments. Cela ajouta à la confusion générale. Et cela perdura longtemps après que l'énergie fut disponible.

Des groupes de citoyens se mirent en place pour faire régner un semblant d'ordre aussitôt que les infrastructures électriques purent à nouveau fonctionner. Mais on dut déplorer quelques excès. Des jalousies, des rancœurs, des amertumes refirent surface. On prétend que la vraie nature de l'homme se révèle dans les pires conditions : guerre, famine, danger immédiat. On le constatait partout, dans tous les pays, dans toutes les cultures, toutes les sociétés. L'humain redevenait universel dans les atrocités commises.

Dans les pays qui eurent la chance de subir la panne pendant la nuit, notamment l'ensemble de l'Europe, il y eut moins de conséquences tragiques dès l'origine du chaos, l'activité nocturne étant réduite. On se réveilla dans une cité étrangement silencieuse, comme lors de ces jours de neige qui paralysent toute activité. Par delà les fenêtres s'étendait une ville paralysée. On aurait pu croire à la fin du monde si on entendait pas déjà quelques vociférations, quelques exclamations. Les rues ne tardèrent pas à se remplir de citoyens redevenus par la

force des choses des piétons. On se parla à nouveau, privés de tout autre moyen de communication. Paris, Rome, Madrid, Amsterdam, Londres, Berlin redevinrent des villages. La solidarité qui se met automatiquement en place lors des grandes catastrophes fut en place dès les premières heures. On s'organisa. On secourut les plus démunis. Mais, chacun était terrorisé au plus profond de lui-même : combien de temps allait durer cette absence de tout réseau électrique? Allions-nous devoir vivre désormais sans ondes? Le monde allait être bouleversé. C'était vraiment LA révolution.

Paradoxalement, moins un pays était développé, moins il était affecté par ce bouleversement qui ne touchait, finalement, que les nantis et ceux qui avaient la malchance de vivre, pauvres, parmi une opulence qui leur était interdite. Quant aux peuplades du désert, les eskimos, les paysans des steppes mongoliennes, les montagnards de toutes les latitudes, en un mot tous ceux pour qui les appareils électriques n'étaient pas vitaux, ils poursuivaient leur vie comme si rien ne s'était passé.

5. Jardin d'hiver.

Jack Delagrance éprouvait toujours une sorte d'émotion proche du trac que connaissent bien les comédiens avant d'entrer en scène lorsqu'il remontait les larges marches menant aux piliers laiteux de la Maison Blanche. Ce descendant de pionniers français ayant fait fortune dans leur chère et tendre Louisiane travaillait pour l'administration américaine à son plus haut niveau. Il était rapporteur des questions scientifiques pour le bureau ovale. Sous son bras en cette matinée radieuse mais assez fraîche pour endurer un long manteau sur des épaules encore frêles, un simple dossier. Jack ne s'embarrassait jamais de serviette ou d'attaché-case. Il refusait tout net le port de la cravate que bien souvent on avait exigé de lui, puis, toléré cette négligence au vu de ses compétences. Sous des dehors de timide jeune garçon de bonne famille, il cachait une volonté et une ambition que renforçait un parcours scolaire exemplaire. Il avait sauté toutes les classes et obtenu haut la main les plus prestigieux diplômes.

En remontant au pas de course les larges marches, il imaginait déjà son entrée dans le plus illustre bureau du monde. On lui avait annoncé que, ce matin, il ne se contenterait pas d'exposer son travail à un secrétaire particulier ou un proche collaborateur du Président. Il bénéficierait d'une entrevue minutée avec le chef de l'état. Un secrétaire et deux agents de la sécurité l'avaient briffé en détail la veille. Le protocole était précis et ne devait en aucun cas être modifié sauf par le Président lui-même. Mais il était peu probable en cette période très délicate que le chef de l'état le plus puissant du monde ait le temps de chambouler un programme

minuté à la seconde près.

Jack Delagrance passa deux portiques, fut méticuleusement fouillé par un agent en costume bleu nuit puis une jeune femme boudinée dans un tailleur de la même tonalité l'accompagna d'un pas alerte au fil de couloirs, empruntant un ascenseur dont la mention « restricted to personal » le fit sourire. Ils parvinrent dans un salon meublé façon XVIIIème avec de lourds rideaux aux motifs floraux accrochés à des fenêtres hautes de plusieurs mètres. Des tableaux étaient accrochés aux murs recouverts des mêmes tonalités : une scène de naufrage sur une mer déchainée dont le ciel d'encre semblait plus menaçant encore que les flots impétueux, une vue de désert où la lumière contrastait singulièrement avec la noirceur du premier tableau et deux autres peintures que Jack n'eut pas le temps de détailler. On le pressait plus qu'on ne l'invitait à pénétrer dans le sein des seins.

Le Président se tenait debout, de dos, semblant observer une scène captivante par-delà l'imposante croisée qui devait donner sur le parc de la Maison Blanche. Il ne se retourna pas immédiatement, attendit que la séduisante jeune femme au tailleur deux tailles inférieures ne présente le nouveau visiteur.

- Jack Delagrance, rapporteur des questions scientifiques chargé du dossier « Particules », Monsieur le Président.

Elle avait claironné toute la première partie de la phrase d'une voix claire qui portait puis avait enrobé le final d'une suavité soudaine et un ton en dessous.

Le Président se retourna lentement et s'avança de trois pas, toujours sans dire un mot. Pendant ces quelques instants, Jack eut tout le loisir de détailler son patron.

Il paraissait plus petit que lors de ses interventions

télévisuelles ou tel que les caméras le filmaient en déplacement, serrant des mains, souriant à l'objectif ou demeurant intransigent dans ses déclarations. Jack savait que c'était toujours le cas : on se fait une fausse idée de la stature des personnalités qu'on ne connaît que par le biais d'objectifs interposés qui trahissent toujours la vérité à la façon d'illusions optiques fines. En revanche, il émanait de sa personne une sorte d'aura, quelque chose qui flottait dans l'air. Il en imposait, comme on le prétend vulgairement. Ses cheveux avaient la meilleure coupe, son teint idéalement hâlé par des séances d'ultra-violets ou un maquillage efficace car on ne l'avait pas vu prendre de vacances depuis au moins plus d'un an. Le physique avantageux du golden boy dans toute sa splendeur (un faux air de Kennedy ou Robert Redford avec quarante ans de moins) n'était pas entaché de kilos superflus. Le Président aimait à s'entretenir. Il possédait cette prestance naturelle qu'ont les décideurs. Il lui tendit une main sèche et ferme mais qui n'écrasa nullement ses doigts lorsqu'il serra. Il y avait une sorte d'empathie dans cette poignée de main, un salut chaleureux comme s'il souhaitait mettre Jack en confiance, à l'aise. Il savait que c'était sa première entrevue avec l'homme d'état et il ne voulait pas paraître cassant d'emblée. On lui prêtait agréablement le profil du dirigeant courtois et policé envers les novices, les faibles et les démunis mais capable d'une fermeté qu'on ne discute pas et cela sans hausser le ton.

- Alors, les petits hommes verts nous attaquent?

Jack Delagrange avait minutieusement préparé ses phrases comme on conçoit un discours sans se douter que tout cela ne servirait à rien. Si le Président avait le don de désamorcer les conflits les plus épineux, de dénouer les

situations alambiquées, il devait être comme un poisson dans l'eau pour couper l'herbe sous les pieds des néophytes par quelque plaisanterie ou un bon mot idéalement placé.

Tout son plan savamment élaboré s'écroula à l'instant. Il ne put que balbutier quelques mots incompréhensibles dont le chef de l'état ne put saisir que Monsieur, Président, problème, ondes, fécondation.

- Fécondation? reprit le Président avec un soudain intérêt dans l'œil. Il s'était naturellement attendu à une série de mots-clés en pareil cas : catastrophe, émeutes, chaos, désastre, tragédie, drame et la négation de quelques concepts de base : sécurité, liberté, droits.

Le visage de Jack avait pris quelques couleurs qui commençaient à le faire ressembler à une énorme fraise. Contre toute attente, le Président le saisit par l'épaule et s'adressa à la jeune femme qui était restée plantée devant la lourde porte tout ce temps, un œil rivé en permanence sur sa montre.

- Veuillez nous laisser, Miss Lacombe, s'il vous plaît.

Elle parut déstabilisée une seconde avant de contrer :

- Heu, dois-je vous rappeler que vous avez une réunion à dix heures quarante, Monsieur le Président?

Elle avait, une fois de plus, mis de la suavité dans ses trois derniers mots.

- Oui, oui, je sais. Hé bien, les banquiers attendront pour une fois.

Le ton était tranchant, net comme une coupure au rasoir. Il ajouta, se redressant imperceptiblement, avec un accent où sous-tendait un certain amusement, une pointe d'ironie

- Je suis le Président des Etats Unis tout de même. Il ne faudrait pas l'oublier.

L'hôtesse s'effaça, piquée au vif.

- Ah, le protocole, fit-il dans un soupir. Parfois j'ai envie d'envoyer balader toutes ces obligations, de revenir à l'essentiel.

Puis, l'exhortant à le suivre d'une voix radoucie, ils quittèrent le bureau ovale par une porte dérobée. Ils traversèrent une pièce faiblement meublée puis empruntèrent un escalier de service et se retrouvèrent dans un jardin d'hiver truffé d'espèces rares et de fleurs dont Jack ne connaissait pas les noms.

- Dites-moi, mon cher Delagrange, aimez-vous les fleurs?

Jack ne sut que répondre. Franchement il ne s'était jamais posé la question.

- Vous devriez, cher ami, vous devriez. Voyez-vous, la vie d'une plante est d'une simplicité enfantine. La graine germe, le plant se développe, alors naît un bourgeon plus tard fécondé par le ballet incessant des insectes pollinisateurs. S'épanouit alors ce qu'il y a de plus beau au monde... il laissa un instant la phrase en suspend puis ajouta d'un air malicieux... avec les jambes et les épaules des femmes, n'est-ce pas?

Jack demeurait muet, il hocha la tête comme par réflexe.

- A ce propos, que pensez-vous de miss Lacombe? Ne lui laissant pas le temps de répondre, il enchaina

- Savez-vous qu'elle aussi a des ancêtres français? Mais, ses origines sont à chercher au Québec, pas en Louisiane. De toute évidence, le Président avait été briffé par ses collaborateurs sur le pedigree de Jack. Il devait avoir jeté un œil sur son dossier.

- Elle pourrait être appétissante, Miss Lacombe, mais je la trouve un peu trop draconienne avec le règlement, ne pensez-vous pas?

Jack dévisageait son interlocuteur avec étonnement. S'agissait-il réellement du Président des Etats Unis qui lui tenait un tel discours?

- Et puis, grand Dieu, ces tailleurs deux tailles trop étroits!

Jack ne put contenir un sourire.

Le Président le remarqua et sourit à son tour. Il semblait satisfait.

- Voyez-vous ça!

Le Président s'était agenouillé devant un parterre à l'herbe rase d'où émergeaient une douzaine de fleurs roses pales maintenues droites sur une tige d'à peu près quinze centimètres de haut. Jack ne voyait là que de banales orchidées telles qu'on peut en rencontrer au bord des sentiers de montagne au gré d'une randonnée estivale.

- Approchez-vous. Regardez plus attentivement. La nature recèle de beautés inimaginables pour qui sait prendre le temps de les contempler.

Jack se baissa à hauteur de la plante.

- Alors? Vous ne remarquez rien?

Jack ne distinguait qu'une tête rose hérissée de plusieurs petites fleurs agglutinés comme une pomme de pin.

- Observez bien chaque pétale en détail.

Jack se rapprocha. Il ne put alors contenir un sifflement admiratif et stupéfait. Chaque pétale avait la forme précise d'une silhouette aux deux bras et deux jambes bien flagrants, on y distinguait même très nettement un cinquième membre. Mais le plus surprenant, prodigieux, fantastique était la partie haute de ces pétales comme encapuchonnés d'une cornette d'un rose plus pâle tandis que l'intérieur blanc tacheté de mauve laissait apercevoir un visage humain!

- Orchis Italica annonça le Président comme s'il présentait une diva en tournée à travers le pays. N'est-ce pas étonnante? Je ne pensais pas que Louis puisse parvenir à l'acclimater. On ne la trouve que sur le pourtour méditerranéen.

- Louis?

- C'est notre jardinier. Il m'accompagne dans mes principaux déplacements à l'étranger et, tandis que je dois subir diners et réceptions, que je dois faire bonne figure devant les plus hautes autorités, lui arpente les sentiers et les maquis les plus sauvages.

Il s'était retourné vers un homme maigrichon affublé d'un long tablier vert.

- Espèce de veinard, va! On peut dire que tu as trouvé la bonne planque, n'est-ce pas?

L'homme paraissait entouré d'une humilité insondable mais lorsqu'il sera la main du Président, il s'adressa à lui comme à un égal, n'utilisant le titre pompeux que par pur amusement et Jack imaginait bien qu'il devait lui donner du prénom en privé, allant jusqu'à le tutoyer et même lui taper sur l'épaule comme s'il était un compagnon de beuverie.

- Monsieur le Président oublie de dire qu'il est intraitable sur la bonne marche de son jardin. Si je commets la moindre erreur, il ne se gêne pas de me le faire remarquer.

- Dis-donc, on ne me pardonne pas mes erreurs à moi.

- C'est différent, Monsieur le Président, votre mission est bien plus primordiale que la mienne.

- Ce n'est pas si sûr, Louis. Pas si sûr.

Le Président quitta à regrets la fabuleuse fleur et prit un air plus sérieux et, sans jeter un regard à Jack, il poursuivit

- Alors, ces petits hommes verts?
- Heu, ce n'est pas... Jack se racla la gorge. Cette petite balade impromptue avait fait ressurgir cette timidité qui peut nous envahir en présence d'un personnage important. Après tout, le Président n'était qu'un homme, passionné de jardinage. La voix posée, il pouvait à nouveau argumenter. Ce n'était pas plus terrible qu'un oral d'examen devant une table de six jurés qui vous déshabillaient moralement.
- Nous avons un problème, Monsieur le Président.
- Ca, je m'en doute, sinon vous ne seriez pas là.
Jack Delagrange ne se laissa pas troubler par cette remarque acerbe et continua avec de plus en plus d'aplomb.
- Les signaux détectés par le programme SETI n'étaient en réalité qu'une des nombreuses conséquences dues à un vent cosmique d'une ampleur exceptionnelle.
- Oui, le responsable de cette gigantesque panne électrique.
- Exactement. Ces ondes intergalactiques proviennent de l'explosion de super novae, des étoiles massives mille fois plus denses et puissantes que notre soleil. Au lieu de s'éteindre poussivement comme le fera notre astre d'ici 4,5 milliards d'années, elles explosent et répandent des rayons qui traversent l'univers. Il se trouve que ceux que nous avons subi étaient particulièrement concentrés, ce qui explique la saturation électromagnétique qui a fait disjoncter, pour parler simplement, tout nos réseaux électriques.
- Et à part brouiller les communications et faire sauter le compteur, quels sont les autres conséquences?
- J'y viens. Ces ondes qu'on baptise généralement rayons cosmiques sont la plupart du temps, comme les vents

solaires, stoppés par notre atmosphère, une sorte de bouclier en quelque sorte, et offrent de splendides aurores boréales...

- Ah oui! Les aurores boréales. Je me souviens avoir été le témoin de ces manifestations féériques avec ma femme lors d'un séjour en Patagonie. C'était magnifique. Mais, poursuivez mon cher, poursuivez.

- Cette fois, notre atmosphère a été incapable d'atténuer cette force inimaginable. L'une des conséquences majeures risque bien de bouleverser l'humanité à tout jamais.

Jack fit une pause. Ce qu'il allait annoncer au premier chef d'état du monde dépassait toutes les théories exposées dans les meilleurs romans de science fiction. Le Président, dont la curiosité était maintenant piquée au vif, l'intima de s'expliquer, d'aller directement au but.

- Hé bien, voilà. Les chercheurs de l'institut de recherche génétique de la Nouvelle Orléans qui travaille ardemment sur la duplication cellulaire et la reproduction in vitro ont noté que les cellules femelles sont stériles depuis huit jours. Cela coïncide avec le passage du vent cosmique.

- Et alors, qu'est-ce que ça a à voir avec l'avenir de l'humanité qu'un laboratoire rencontre des difficultés à dupliquer des cellules reproductrices?

- On a mené notre petite enquête. Aucun laboratoire de recherche génétique n'a réussi la moindre fécondation in vitro depuis ce jour. Sur l'ensemble du territoire.

Le Président s'était arrêté. Il se tournait maintenant face à Jack.

- Nous avons contacté les principaux laboratoires des pays les plus avancés en matière de recherche génétique. Même constat.

Le Président fronçait les sourcils. Une légère ride était apparue au-dessus de l'arête de son nez. Son regard s'était assombri.

- De plus, tous les cabinets de gynécologie sont unanimes : aucune nouvelle patiente n'est venue consulter depuis une semaine et celles qui avaient un doute se sont vues confirmer qu'elles n'étaient pas enceintes.

Le Président baissait la tête, semblant chercher une solution dans l'épais gravier qui recouvrait les allées du jardin d'hiver. Il releva une tête qui avait pris dix ans.

- Vous êtes en train de me dire que...

- Que le dernier des hommes va naître dans un peu moins de neuf mois.

6. Mélanie

La nouvelle avait mis du temps à émerger. Un émérite professeur avait signé un article dans une obscure revue de génétique, disponible uniquement sur abonnement et s'adressant à des spécialistes du génome qui eux seuls pouvaient déchiffrer un langage technique de haute volée.

Ralph Mc Comb travaillait au Washington Post en charge des questions scientifiques se rapportant à l'homme. On faisait appel à lui sur tous les sujets qui touchaient aux nanotechnologies comme traitements de troubles psychomoteurs, aux différentes greffes utilisant la biotechnologie, aux diverses expériences de clonage animal, à la fécondation in vitro. Il avait abandonné un cursus universitaire qui devait le mener à l'obtention de plusieurs diplômes en physique moléculaire et leurs applications sur la structure animale et humaine. Parvenu aux trois quarts de ce marathon dans les plus prestigieuses universités du pays, il avait tout laissé tomber pour on ne sait quelle obscure raison.

En réalité, mais il ne s'en était jamais ouvert à quiconque, cela correspondait à la mort de sa tante qui l'avait élevé pendant toute son enfance, puis atteinte de la maladie de Parkinson avait fini par succomber à cette dégénérescence. Ralph s'était lancé dans ces études si longues et si ardues pour tenter de comprendre et, son rêve le plus cher, essayer de guérir sa tante. La disparition de celle-ci à laquelle il était plus attaché qu'à de vrais géniteurs l'avait laissé amorphe et sans plus

aucune ambition. Il avait trouvé un job dans le prestigieux quotidien de la côte Est en occultant ses diplômes les plus prestigieux. Il était clair qu'il était surdiplômé pour ce genre de boulot.

Lorsque son téléphone sonna et, qu'au bout de la ligne, un interlocuteur inconnu et désirant le rester lui révéla le problème, il bondit de son bureau et commença une enquête minutieuse. Il en ressortait qu'un peu partout dans le pays les essais de fécondation in vitro (comme in vivo) étaient voués à l'échec depuis ce fameux « black day » comme l'avaient surnommé les journalistes en manque de superlatifs et de mots chocs.

Son article n'avait pas fait la une. Le directeur de la rédaction ne mesurait pas toute la portée de cette nouvelle nettement moins parlante qu'un bon fait divers ou les derniers ragots sur les stars à la mode.

C'est la chaîne d'infos en continu CBS NEWS qui avait relayé l'article en proposant un reportage au sein même d'une maternité reconnue. Bientôt, on commença à parler du « dernier des hommes » qui allait naître selon toute probabilité à la fin du mois de Mars prochain quelque part en Asie du sud-est au vu des probabilités.

Il fallut vraiment attendre deux mois pour que la population commence à prendre en compte le caractère inéluctable de cette nouvelle donnée.

Comme pour le réchauffement climatique, les populations ne se rendaient pas compte de la gigantesque épée de Damoclès qui pesait sur leurs têtes. On comptait, une fois de plus, sur la science pour tirer l'humanité de l'embarras. Mais rien venait.

Lorsque le Daily New Yorker fit sa une en énormes caractères gras : « l'humanité disparaîtra en 2115 - la fin de l'homme est d'ores et déjà programmée », cela

produisit une belle panique.

Le réseau network de Fox TV avait déjà produit une fiction avec trois stars d'Hollywood au générique. On y relatait la mort du dernier des hommes, quelque part en 2115 dans un monde déchiqueté et revenant lentement à son état naturel. Les films se multiplièrent, vantant chacun leur tour une théorie plus ou moins alambiquée. Cela allait du « Retour de la Planète des Singes » à une nouvelle société dirigée par des robots dont l'intelligence n'était que microprocesseurs. Une fois de plus le libéralisme convertissait la pire des mauvaises nouvelles en produits manufacturés, consommables par la majorité.

Melanie se débattait entre les contrats de placements que sa banque proposait à des clients modestes et les couches et biberons. Il n'était pas facile de concilier vie professionnelle et vie privée, surtout quand Le seul homme de la maison n'avait que neuf mois.

Elle n'avait pas revu le père du nourrisson. Elle pensait, telle une Cendrillon des temps modernes, que la venue d'un bébé allait souder un couple qui devenait bancal. L'homme avec qui elle partageait son appartement et, accessoirement son salaire puisque celui-ci était au chômage, avait perdu son travail de docker sur les bords de la Tamise, errant sans but, la plupart du temps avachi devant une télé allumée du matin au soir ou traînant son oisiveté dans quelques bars du quartier. Lorsqu'elle rentait après une journée harassante passée à l'agence bancaire située à l'autre bout de la ville (elle avait demandé plusieurs fois sa mutation dans une succursale voisine de son appartement mais la direction semblait sourde à ses désirs, son supérieur direct lui avait même plutôt conseillé de trouver un appartement plus proche de

son travail comme s'il ignorait que le prix de l'immobilier locatif était dissuasif dans le quartier), elle devait se farcir cuisine et ménage. Son compagnon lui assurait qu'il allait changer, que dès le lendemain il se mettrait à la recherche intensive d'un travail et, effectivement, elle le voyait partir dès le saut du lit, une liasse de CV sous le bras et l'air conquérant. Mais une demi douzaine de refus polis mais fermes avaient eu raison de son enthousiasme avant midi et, durant toute l'après midi, il noyait son impuissance dans quelques pintes de bière puis quelques verres de gin, deux ou trois ballons de cognac avant de terminer avec quelques bonnes doses de mauvais scotch. Il rentrait, la mine défaite et l'air agressif lorsqu'elle lui faisait remarquer qu'il n'avait rien fait dans l'appartement. L'annonce du bébé avait eu, un moment, un effet régénérant. Il avait délaissé la boisson, s'était plongé dans d'importants travaux dans la petite pièce inoccupée qui allait devenir la chambre du bébé. Il avait refait les plâtres, collé un joli papier peint à motifs d'ours, posé un revêtement moelleux qui ne donnait pas froid aux pieds. Un Samedi où elle n'était pas de service à l'agence, ils étaient allés choisir le futur berceau, une paire de rideaux et avaient passé un très agréable après-midi, flânant dans les parcs où le printemps s'invitait. Mais chassez le naturel, il revient au galop. Trois semaines avant terme, il avait paniqué semble-t-il. Son nouveau statut de futur père associé à son incapacité à trouver un job, à aider aux tâches ménagères, bref à s'assumer dans sa propre vie, l'avait terrorisé. Il s'était enfui. Il fut absent lors de l'accouchement. Il débarqua sans prévenir un mois après la naissance d'un beau bébé dans les meilleures conditions, excepté le fort ressentiment qu'elle ruminait

envers le géniteur. Melanie s'était rendue compte qu'au final son compagnon lui compliquait davantage la vie et que, se débrouiller toute seule, elle savait faire, alors autant vivre seule que mal accompagnée. Au demeurant, seule, elle ne l'était plus vraiment. Elle lui déballa toute sa rancune, là, sur le pas de la porte. Il ne put même pas poser un pied à l'intérieur de l'appartement, ni voir le bébé (c'était le prétexte de sa visite, un ours en peluche jaune dans une main et un bouquet de tulipes multicolores dans l'autre). Moins de deux minutes après un dialogue de sourds, elle lui prit le bouquet des mains et en cravacha son visage dans une furie dont elle-même fut la première étonnée. Il battit en retraite, laissant tomber la peluche sur le pallier. Elle referma rageusement la porte de l'appartement. Le lendemain matin, en sortant pour se rendre à son travail, elle remarqua l'ours jaune au sol. Elle l'emporta et le jeta dans la première benne qu'elle croisa. Prise d'un léger remords, à son retour le soir venu, elle ouvrit la benne à la recherche de l'ourson, mais celle-ci était vide.

Depuis la naissance du bébé, elle avait réussi à s'organiser, à reprendre son travail à l'agence après le stricte congé maternité que lui accordait la loi anglaise. Une semaine de plus et la banque se serait passée de ses services sans état d'âme. Au début, ce fut difficile, mais elle parvint à trouver son rythme.

Dans le métro, elle était tombée sur un exemplaire du Sunday paper oublié par quelque lecteur avide de sensationnalisme. Elle s'était laissée aller à lire un article sur la fin de l'humanité. Cela faisait froid dans le dos quand on y pensait plus de deux minutes. Le soir, après avoir fait avaler au bébé une purée mixte de légumes (carottes, petits pois, épinards) et un yaourt doux, elle

somnolait devant la télé. Elle picorait un repas chinois qui lui faisait maintenant moins envie que lorsqu'elle l'avait commandé au traiteur du coin. L'émission portait, une fois de plus, sur cette impossibilité de concevoir que l'humanité souffrait dans chaque partie du monde. Elle eut un frisson, soupira, et alla dans la chambre du bébé. Il était là, tendrement endormi, ses petites mains fermées en deux minuscules poings comme s'il s'apprêtait à se bagarrer contre des ennemis invisibles dans son sommeil. Il était sa fierté, sa force, son avenir. Elle posa le plus doux des baisers sur le front tiède de l'enfant, remonta un peu la couverture mauve et retourna devant le poste de télévision en remerciant Dieu ou la Chance ou le Hasard ou les Circonstances ou le Destin, elle ne savait quoi exactement, de lui avoir accordé ce cadeau inestimable qui sommeillait tranquillement dans la pièce voisine.

Elle poursuivit son attention devant l'émission tandis qu'elle se félicitait de la chance qu'elle avait d'avoir pu, à la dernière limite semblait-il, de donner la vie à un être fragile mais qu'elle protégerait contre vent et marées. Et elle n'aurait besoin d'aucun homme à ses côtés pour cela. Elle serait forte pour deux. Absorbée dans ses pensées, elle s'endormit devant l'écran qui diffusait maintenant un débat sur l'avenir de l'homme.

7. Dimitri Tchenkyo

Six invités participaient à la discussion. Autour du présentateur au style faussement décontracté, un scientifique spécialiste en génétique, davantage choisi pour son allure de Géo Trouvetout que ses réelles compétences, un philosophe aux cheveux en bataille et dont le cou était enrobé d'un foulard de soie crème, une représentante d'une ONG luttant contre la faim dans le monde, un écrivain réputé pour ses romans d'anticipation, un député ancien ministre de l'économie à l'air sûr de lui et un mystérieux personnage en ombre chinoise. On n'avait nul besoin de présenter ce dernier intervenant. Tous avaient déjà reconnu le si célèbre Dimitri Tchenkyo justement parce qu'on ne pouvait le reconnaître.

Dans le studio, toutes les mesures avaient été prises pour que les cadresurs ne puissent pas révéler les traits du champion déclaré de l'écologie. L'extravagant personnage portait de toute manière un masque dissimulant ses traits aux invités et au personnel technique.

La discussion devait s'articuler autour de deux thèmes : que pouvons-nous faire pour empêcher la disparition de notre espèce et, dans le cas où nous échouions, que se passerait-il après ?

Bien entendu, les producteurs de l'émission misaient sur une foire d'empoigne qui leur garantissait un bon taux d'écoute. L'animateur avait été choisi pour mettre de l'huile sur le feu, titillant les différences de points de vue plutôt qu'essayant de calmer la tempête qui s'annonçait. Ce fut d'abord une prise de bec entre la jeune femme dynamique qui constatait une fois de plus que les pays

pauvres n'étaient pas considérés et l'ex-ministre qui symbolisait pour elle l'arrogance des pays riches face au tiers-monde. Celui-ci la traitait par le dédain avec des sourires qu'on réserve à des enfants débitant des loufoqueries. Le scientifique tenta de recentrer le débat sur des chiffres et des constatations fleurant bon la rigueur scientifique que désamorçait aussitôt le romancier en partant dans ses délires de science fiction. Le philosophe paradait au milieu de cette basse-cour en jetant des sourires enjôleurs toujours à la bonne caméra. On eut dit qu'il était en représentation, tentant de charmer son auditoire. Dimitri n'avait pas prononcé dix mots lorsque le présentateur, n'y tenant plus, fit taire la meute et lui enjoint de donner clairement son point de vue.

Il avait une belle voix profonde avec un très léger accent slave qui ajoutait au charme du personnage.

- Depuis que le monde est monde, du moins depuis que cette espèce humaine a pris les commandes de la destinée de la planète, n'hésitant pas à contraindre toutes les autres espèces à son bon vouloir, y compris ses concurrents directs, je pense notamment à Néanderthal, depuis que nous régnons sans partage sur un monde devenu trop petit pour notre orgueil, nous n'avons jamais rencontré encore de véritable challenge. Il était temps.

Il semblait se réjouir de cet état de faits. Un peu comme un sportif habitué à remporter toutes les compétitions attend avec impatience un adversaire à sa taille, une épreuve à sa mesure. Ignorant les divers gloussements et raclements de gorge désapprobateurs, il enchaînait avec la détermination de ceux qui savent qu'ils ont raison.

- Oui, il était temps messieurs, madame. La seule question à se poser ici ce soir et dans les quelques années

qu'il nous reste à vivre est celle-ci : qu'allons-nous faire de notre existence et qu'allons-nous laisser derrière nous. Quelle empreinte?

Le député réagit.

- Il me semble que l'objectif principal d'une espèce, quelle qu'elle soit, est de se reproduire, non?

- Certes mon cher ami, mais il semblerait qu'il n'y ait plus d'issue, n'est-ce pas?

Il venait d'interpeller le scientifique.

- Pour le moment, nous n'avons pas été capable de trouver une parade, c'est vrai. Mais nous avons encore quelques dizaines d'années devant nous. La science a toujours permis à l'homme de résoudre tous ses problèmes.

- Ah, vous croyez ça? Je suis au regret de vous dire que vous accordez à la sacro-sainte science des pouvoirs et des vertus qu'elle ne possède pas. La médecine a fait des progrès de géant, a-t-on pour autant éradiqué toute maladie de la planète? Cancers, maladies cardiovasculaires pour les pays riches, maladies épidémiques et sida pour le reste. La responsable de l'ONG hochait la tête avec assentiment.

- L'agriculture extensive devait nourrir le monde : il y a toujours deux tiers de crève-la-faim sur la planète et vous pourrez multiplier par deux les récoltes, cela ne changera nullement.

Puis, se tournant ostensiblement vers le philosophe.

- Les penseurs nous ont promis une plus grande sagesse, un monde de paix débarrassé de toutes les angoisses et de la peur du prochain. Jamais la violence gratuite n'a été autant répandue. Le golden boy de la pensée moderne tenta de répondre mais le temps qu'il se passe la main dans son abondante et brillante chevelure couleur de jais,

Dimitri s'adressait déjà à l'homme politique.

- Nous devons éliminer les frontières, devenir une grande nation planétaire où les différences seraient acceptées dans un grand élan commun. Résultat : chacun se replie davantage sur lui-même, l'égoïsme n'est plus un défaut mais une réalité : on pense d'abord à soi, à sa petite sphère privée tout en consommant dans une spirale infinie. L'élu bougonna des propos ostensiblement outrés mais l'homme d'affaire russe poursuivait sa diatribe envers la représentante de l'ONG.

- On signe quelques chèques contre la faim dans le monde pour se donner bonne conscience, on verse une larme sur un reportage télévisuel émouvant, on signe une pétition qui n'engage à rien et on continue notre vie sur les rails du libéralisme marchand qui enfonce tous les jours un peu plus ceux qui n'ont rien et permet aux nantis d'accroître leur capital.

Sans se démonter, l'animateur rétorqua.

- Il me semble que vous en profitez suffisamment de ce système que vous paraissez remettre en cause.

- Justement. Le fait même de faire partie du système et d'en bénéficier au plus haut point me donne le droit, sinon la légitimité et la force de le critiquer. Comme un noir peut faire de l'humour sur l'esclavagisme ou un juif sur les camps de concentration. Si ce système, essentiellement basé sur l'argent et le commerce, s'écroule, ne suis-je pas le premier à en pâtir?

Personne ne put répondre.

L'animateur relança Dimitri.

- Que proposez-vous, alors?

- Je pense que la fin de l'humanité est une chance pour les autres espèces. Nous avons depuis trop longtemps saigné et souillé ce monde. Il est temps que nous

laissions la place à d'autres, puisque nous avons échoué. Nous sommes, nous les hommes, le cancer qui ronge la planète. Et il semble qu'elle ait trouvé une thérapie efficace cette fois.

Tous les invités maugréaient, offusqués au plus profond d'eux-mêmes. Le présentateur eut du mal à rétablir un semblant de calme.

Le député tenta de déstabiliser le milliardaire russe.

- Alors, vous vous rangez aux côtés de ces nouvelles sectes qui prônent de profiter au maximum de nos ultimes années sur Terre?

- Absolument pas! Au contraire, je recommande de changer d'attitude, de revenir à un mode de vie plus simple, plus écologique.

Le philosophe haussa les épaules et, d'un ton dédaigneux, cracha

- Vous ne manquez pas d'air! Inciter l'humanité à plus de simplicité, de frugalité, de sobriété, tandis que vous vous permettez les pires excès. Combien vous coûte votre station spatiale?

Dimitri écarta d'un geste l'argument comme s'il chassait une mouche.

- N'allez pas me faire croire que vous, le brillant penseur capable de jongler avec des centaines de concepts abstraits, accordez foi à des racontars de journalistes en mal de scoop.

La scientifique s'immisça dans la discussion qui tournait au pugilat.

- Si je vous comprends bien, vous considérez qu'en se conduisant plus humblement dans ses ultimes années, l'humanité gagnera l'indulgence de Mère Nature. Qu'en vivant chichement, nous obtiendrons la clémence et la miséricorde pour tous nos excès passés. L'absolution

finale en quelque sorte. indulgence

- Vous pouvez le voir comme cela si ça vous chante. Pour ma part, je pense que nous avons tenté toutes les éventualités : patriarcat, féodalité, dictature, communisme, capitalisme, libéralisme. Pourquoi ne pas essayer quelque chose de nouveau? Nous n'avons rien à perdre, il me semble.

L'écrivain ne voulait pas rester en retrait dans le débat qui s'échauffait.

- Pour ma part, je pense que...

Il s'était immobilisé comme pétrifié. Un arrêt sur image, la bouche formant déjà la syllabe suivante sans qu'aucun son n'en sorte. D'un seul mouvement, tous les invités tournèrent légèrement leur tête sur la gauche. Un caméraman fut bousculé et l'image se renversa. Dans la cabine de production, le réalisateur ordonnait de passer sur la caméra trois, se demandant ce qu'il se passait dans le studio cinq, trois étages au-dessous.

- Putain d'émissions en direct, ronchonna-t-il, tout en espérant que l'imprévu vaille la peine. Inconsciemment, il espérait un acte terroriste, une prise d'otage en direct à la télévision. Il en rêvait depuis ses débuts. C'était trop beau!

Dans le studio cinq, un commando de six hommes tout de noir vêtus, encagoulés et tenant des fusils mitrailleurs au poing avait fait irruption en plein débat. L'animateur et les cinq invités étaient devenus blanc comme neige, n'osant faire un geste. Seul Dimitri Tchenkyo paraissait à l'aise. Il décroisa ses jambes d'un air désinvolte. Il commençait enfin à s'amuser.

Les hommes en noir s'étaient positionnés autour du minuscule plateau et tenaient en joue les intervenants. Deux hommes en costume cravate débarquèrent. Les

caméras filmaient toujours. Le réalisateur, en parfaite sécurité trois étages plus haut, buvait du petit lait.

L'un des deux nouveaux venus s'approcha de l'ombre de Dimitri et déclara d'une voix assurée

- Monsieur Tchenkyo? Vous êtes en état d'arrestation. Tout ce que vous allez dire à présent pourra être retenu contre vous lors de l'instruction. J'ai l'ordre de vous conduire au bureau du juge Lapierre qui aura en charge votre dossier.

Dimitri, se tourna légèrement vers le policier et, dans un demi-sourire, prononça d'une voix claire et détachant calmement chaque syllabe

- Puis-je savoir de quel méfait on me soupçonne?

Le policier ne parut nullement déconcerté.

- De crime contre l'humanité, rien de plus.

7. Xin Tao (aurore qui se lève)

Les premières semaines après que la nouvelle se fut répandue, on assista à une certaine nonchalance. La population semblait avoir été sonnée tel un boxeur victime d'un k.o. Elle n'avait pas encore évacué de sa conscience la débâcle et la confusion qui avaient plongé le monde entier dans l'horreur d'une journée et demie sans électricité.

Il lui fallait remettre son esprit sur les rails. Mais il n'y avait plus de voie, plus de route, pas même un chemin. Il n'y avait plus d'avenir tout simplement.

Dans une situation de doute, on se tourne instinctivement vers ce qu'il y a de plus rassurant au monde : sa mère. Les liens familiaux se renforcèrent ces premiers mois. Les communautarismes se raffermirent davantage. Chacun se replia dans son petit monde.

Le doute engendre parfois la peur. Et la peur est bien mauvaise conseillère. On vit ressurgir des nationalismes qu'on pensait désuets. Un repli sur soi qui virait casanier. L'altruisme devenait une denrée rare. A quoi bon s'entraider puisque tout était voué à l'échec?

Quelques sectes insignifiantes prirent de l'ampleur. On se raccrochait à n'importe quelle branche de l'arbre qui n'allait pas tarder à s'effondrer. Des vagues massives de suicides furent enregistrés dans les premières semaines puis, comme écrasé par une invincible inertie, tout rentra dans l'ordre. Mais le sentiment de n'avoir plus de vision à long terme, pouvoir réaliser des projets, penser pour les futures générations, accablait la majorité des individus. Un seul mot d'ordre à présent : à quoi bon?

La clinique démesurée de Shanghai était toujours aussi

bondée qu'à l'habitude. Les jeunes mamans avec leur bébé dans les bras croisaient en sortant des femmes enceintes plus ou moins affolées qui entraient. Rien ne pouvait laisser supposer que dans cinq jours, six tout au plus, une semaine au grand maximum, cet endroit gigantesque, aux proportions colossales, à l'activité semblable à une monstrueuse ruche, serait désert.

Xin Tao se forçait à ne pas y penser. Qu'allait-il faire ensuite? Sa spécialité n'était plus requise dans un monde sans bébé. Pour l'instant, il était plus occupé que jamais. Les directives du gouvernement étaient très claires : il fallait que le dernier bébé mis au monde le soit en République de Chine. Et pas ailleurs. Il en allait de la fierté de la nation toute entière. On savait qu'à Bombay, plusieurs cliniques étaient sur les rangs. La compétition faisait rage. Et pour la première fois dans une quelconque course, celui qui finirait dernier serait le grand gagnant.

Xin Tao jouait le jeu. Il était fier de son pays. Il voulait remporter le challenge. Tandis que ses collègues misaient sur la chimie en injectant des produits à peine testés pour retarder la délivrance de leurs patientes, Xin Tao utilisait des méthodes naturelles, n'hésitant pas à faire appel à un moine Tibétain, sorte de chaman. Ses collègues le conspuaient. Il n'était pas admis qu'on fasse entrer la plus petite parcelle de religion dans l'enceinte de la maternité. C'était contraire aux principes de la République Populaire. Mais ses supérieurs hiérarchiques ne disaient rien. La fin justifie les moyens. Si ce jeune gynécologue désirait devenir la risée de tout l'hôpital, libre à lui. Qu'il réussisse, un point c'est tout.

Xin Tao et les médecins dont il avait la responsabilité accouchaient en moyenne une bonne quinzaine de femmes par jour. Les candidates arrivaient parfois à la

dernière minute. Il y avait eu des anecdotes qu'on aimait se répéter, notamment la plus fameuse, celle de cette jeune femme qui avait accouché dans le taxi qui l'emmenait en toute urgence à la clinique.

Une salle était réservée à six patientes un peu particulières. Elles s'étaient engagées à tout faire pour retarder la naissance de leur bébés. Elles n'avaient pas été choisies par hasard. Toutes étaient déjà maman et leur accouchement précédent s'était déroulé sans aucune complication, comme si elles avaient fait ça toute leur vie. On les avait suivi depuis leur première consultation. Elles oeuvraient pour la grandeur de leur pays. Un acte de patriotisme qui avait encore de la valeur aux yeux des citoyens du pays levant.

Une semaine s'était écoulée. En l'espace de trois jours la clinique s'était vidée littéralement. Comme la pluie soutenue d'une mousson qui stoppe d'un seul coup. C'était une sensation étrange comme on n'en rencontre que très rarement. Les jeunes mamans repartaient avec leur nourrisson dans les bras et un paquet de layette offert gracieusement par la clinique. Mais plus aucune femme au ventre arrondi ne pénétrait dans l'enceinte du plus grand centre d'accouchement de la ville. Les salles de la gigantesque maternités se vidaient.

Si les choses en ce monde ont tendance à survenir précipitamment, notamment tout ce qui lié aux événements atmosphériques, on ne conçoit pas qu'elles puissent s'arrêter net. Un grand fracas toujours suivi d'une lente diminution des séquelles, des répercussions comme un sac de billes qui s'éventre sur un sol en marbre causant un vacarme d'enfer puis se diluant dans une mer de sons divers.

Cela faisait 279 jours que les rayons cosmiques avaient

traversé la Terre. La clinique de Shanghai était désespérément vacante. Plus aucune patiente, plus aucun cri de nouveau né, plus aucun personnel.

Juste une salle encore éclairée où s'affairait deux médecins et autant d'infirmières. La plus grande maternité de la ville, peut-être même du pays était rendue à un petit dispensaire de campagne.

Xin Tao fut alerté par l'une des deux infirmières encore en poste. C'était la plus âgée, la plus expérimentée. Elle faisait preuve d'un professionnalisme irréprochable et gardait toujours un calme d'une sérénité bouddhiste. L'une des six femmes alitées avaient ses contractions. Elle allait accoucher d'un instant à l'autre. C'était prévu. C'est pour cette raison qu'on avait suivi six patientes et non pas une seule. Toutes les autres avaient dépassé leur terme depuis une bonne semaine. Mais on racontait qu'en Inde, à Bombay, elles étaient encore des dizaines soumises à des cocktails chimiques qui auraient tué un cheval. On ne s'embarrassait pas de l'éthique. Les journalistes du monde entier étaient au chevet des dernières femmes encore enceintes au monde. Pour sacrifier à la transparence dont se gaussent les occidentaux, on avait permis à quelques journalistes triés sur le volet de venir constater l'état satisfaisant des futures mamans. Xin Tao assurait la visite.

Une semaine plus tard, trois autres femmes avaient été délivrées à leur plus grande honte. Elles étaient si endoctrinées qu'elles ne se souciaient plus de leur santé mais de devenir un exemple pour leur pays, pour le monde. Elles n'étaient plus que des athlètes d'un genre nouveau poussés jusqu'à la limite de leurs capacités physiques et allant au-delà pour une gloire illusoire.

L'instant était grave. Toutes les télévisions du monde

étaient allumées, des milliards de regards lorgnaient vers Bombay ou Shanghai, les deux seules villes où des bébés devaient encore naître. La compétition était atroce. Xin Tao recevait des injonctions quotidiennes de la part des plus hauts commandements du pays. Il fallait par tous les moyens battre les indiens. Le monde entier avait les yeux rivés sur cette absurde compétition. Un chronomètre s'égrenait dans le coin en haut à droite de tous les écrans de la planète. 288 jours, 16 heures, 21 minutes, 35 secondes. On n'avait pas osé pousser jusqu'aux centièmes comme dans n'importe quelle épreuve chronométrée d'athlétisme. Désormais privés de descendance, les terriens se passionnaient pour ce challenge d'un nouveau genre. Quel serait la nationalité du dernier des hommes? Aurait-il le teint brunâtre ou les yeux bridés?

Au cœur du pays le plus puissant du monde dans bien des domaines, un régime populaire et ouvertement communiste qui était devenu plus libéral que la démocratie la plus affranchie, faisant preuve d'un cartésianisme rigoureux chassant les superstitions, où la religion était un poison, Xin Tao avait fait appel à un moine tibétain qui végétait depuis cinq ans dans l'une des prisons de Pékin.

En échange de sa future liberté, on avait exigé du religieux de permettre l'inconcevable.

Quatre jours durant, le moine qui avait exigé de revêtir une aube Bordeaux en échange de sa tenue réglementaire de prisonnier politique, pantalon et chemise bruns, priait, invoquant des esprits supérieurs et s'en remettant à eux seuls. Mais son action ne s'arrêtait pas à solliciter les Dieux. Il effectuait des massages très doux sur le ventre des deux dernières femmes alitées. On ne leur permettait

plus de se lever. Il leur faisait boire régulièrement une potion qu'il avait préparé en secret. Xin Tao ne sut jamais dans quelle proportion les ingrédients qu'il avait exigé étaient mélangés ni si la préparation avait été cuite. Le gynécologue pensait qu'on s'en remettait au hasard total. Il n'était pas rassuré bien que la nouvelle de neuf nouveaux accouchements en Inde ait été annoncée.

Les reporters du monde entier affluaient autour des deux derniers bastions de vie à venir. Les télés proposaient des reportages d'anticipation. Quelle serait la vie de ces ultimes humains? Une chose était certaine : le vainqueur, le dernier homme serait encensé comme une divinité. On rapportait déjà que des chefs d'état et des personnalités de l'art et la culture proposaient des cadeaux somptueux. Ce n'étaient plus les rois mages, c'étaient une véritable cohorte de gens qui, en faisant ces offrandes se constituaient une jolie publicité, tout comme il était judicieux d'être toujours en vue lors des galas humanitaires, contre la précarité, la faim dans le monde, les injustices sociales, les victimes de catastrophes climatiques, les martyrs d'attentats terroristes.

Le moine tibétain devenait au fil des jours un véritable coach pour les deux femmes. Il leur faisait contrôler leur respiration et jusqu'à réguler leurs pulsations cardiaques, faisant baisser leur tension artérielle. En trois jours, elles étaient aussi détendues et calmes qu'un adepte bouddhiste convaincu. Il leur enjoignait de parler à leur bébé. Elles devaient intensément se concentrer. Communiquer non plus avec leur cerveau qui était pourtant à l'origine du mécanisme. Elles devaient utiliser leurs sens, développer leurs perceptions, agir sur leurs flux nerveux, se servir de leurs émotions pour transmettre le message.

Xin Tao avait toujours vécu dans un univers rationnel où la logique et la déduction régnaient en maître, il était un médecin qui faisait confiance à la chimie, pensait que chaque affection, chaque traumatisme, chaque lésion devait se soigner par un protocole bien précis. A un diagnostic correspondait un remède ou, du moins, des gestes précis, une posologie exacte. Il était décontenancé par cette médecine ancestrale, que ses aînés avaient pratiqué bien avant la Révolution Culturelle. Une médecine qui ne réparait pas, mais accompagnait le malade qui n'était plus patient mais réellement acteur de sa propre santé. Notre cerveau est le plus grand laboratoire pharmaceutique du monde. Nous l'avons oublié et perdu des instincts qui permettent au corps de bien réagir face à la maladie. Tout se situe dans la tête. Les médicaments ne sont que des béquilles aidant le patient à récupérer. A de trop grandes doses ou mal administrées, elles peuvent avoir l'effet inverse que celui recherché : le malade se laisse porter par cette aide chimique et baisse les bras. L'esprit ne dirige plus le corps.

Le moine tibétain s'impliquait totalement dans le sort des deux jeunes femmes. Il s'était écoulé encore deux jours. Selon un journaliste de CNN, à Bombay il ne restait plus qu'une femme attendant d'accoucher. La compétition se resserrait.

Xin Tao n'en revenait pas. Les deux jeunes femmes semblaient parfaitement calmes et en excellente condition physique. Leurs constantes étaient parfaites. Il fut donc étonné et alarmé à la fois lorsque des contractions effrayantes saisirent l'une des deux femmes. On s'activa immédiatement. C'était un état d'urgence. Le rare personnel encore disponible courait en tous sens. La

salle était devenue un terrain de combat où il fallait secourir les blessés au plus pressé. Seul le moine tibétain, retiré dans un coin de la pièce, restait serein, le visage détendu, un semblant de sourire sur les lèvres.

On mit tout en œuvre pour sauver l'enfant. Mais il était trop tard. Le bébé avait cessé de respirer avant même qu'il ne voit le jour. Alors tout alla très vite. Une hémorragie subite. Le cœur qui s'emballe. L'évanouissement de la maman. Un œdème qui surgit. Des spasmes incontrôlables. Une tachycardie qui s'affole. La tension qui atteint des sommets. Les deux infirmières, l'interne et un autre médecin spécialiste des questions cardiaques sont à pied d'œuvre autour de Xin Tao. On résiste contre la mort. On lutte pour la vie. Les gestes sont précis, rapides. Chacun sait ce qu'il a à faire. Dans son coin, le moine récite des mantras, l'air absent. Sur la table de travail, on pratique des massages cardiaques, on utilise un défibrillateur, on pratique des injections. La médecine occidentale a repris ses droits. Mais il est trop tard.

Xin Tao baisse finalement les bras. Il est en nage comme s'il venait de courir un marathon et, dans un certain sens, c'est un peu le cas. Ses épaules tombent, son regard s'éteint, ses muscles se relâchent. Alors il aperçoit le moine toujours debout dans un coin de la pièce, l'air apaisé et murmurant toujours ses prières. Il se jette sur lui, le prenant à la gorge dans un geste d'étranglement. Les deux autres médecins ont du mal à le retenir. Enfin, les trois hommes tombent à terre. Le moine tibétain s'est assis. Il semble ne pas avoir souffert de la strangulation sévère qu'il vient de subir. Comme si rien de terrestre ne pouvait l'atteindre.

Xin Tao se relève, épuisé, le souffle court.

- Cet homme est le diable. Foutez-le moi dehors immédiatement et qu'on délivre cette pauvre femme avant qu'il ne soit trop tard.

On reconduisit le moine qui n'opposa aucune résistance. Ce n'était plus qu'un corps, une enveloppe charnelle. Son esprit, son âme, étaient ailleurs, dans un monde paisible où rien de matériel ne comptait. Ni la vie d'un nouveau né, ni celle de la femme qui l'avait mis au monde. Encore moins cette stupide compétition.

Xin Tao s'en voulait d'avoir fait confiance à ce charlatanisme. Si la médecine moderne était autant répandue de par le monde c'est qu'il y avait bien une raison. Certes, on était encore impuissant devant le cancer ou des infections pernicieuses, on maîtrisait mal les nouveaux virus qui se développaient, mais on réalisait de véritables prouesses, des coups de force qui donnaient des raisons d'espérer.

Ce moine, avec ses pratiques d'un autre siècle, avait envoûté la future maman et tué l'embryon. Qu'importe de perdre la face, il fallait immédiatement sauver la dernière patiente.

La dernière femme que Xin Tao aiderait à accoucher.

Sa conscience professionnelle demeurait plus forte que la raison d'état. Peu importe ce qui pouvait lui arriver dorénavant. Qu'on l'enferme en prison le restant de ses jours si tel était le désir des autorités. Après tout, il aurait quand même la conscience tranquille. Il aurait fait son métier jusqu'au bout. Le métier de permettre à des femmes de mettre au monde des bébés. Pas de gagner une compétition futile.

Cela se présentait assez mal. Le bébé aurait dû voir le jour il y a plus d'un mois. On ne contredit pas la nature sans conséquences. En définitive, elle a toujours le

dernier mot. Tant que l'homme n'aura pas compris cela, il sera toujours un parasite sur cette Terre.

Cependant Xin Tao était un très bon médecin. Dix ans d'expérience, treize en comptant son internat, l'avaient rompu à toute éventualité. Des cas exceptionnels devenaient sinon la routine, du moins déjà observés. Il connaissait les gestes à faire, comment les exécuter et quand les pratiquer. Les deux infirmières s'activaient autour de lui, sachant exactement comment réagir face aux événements, il n'avait pas besoin d'expliquer ce qu'il allait faire, ils faisaient équipe depuis si longtemps pour se comprendre à demi mot.

La patiente allait souffrir, Xin Tao ne lui avait pas menti mais il hésitait à lui administrer trop de calmants. Elle devait être lucide. Elle allait faire la moitié du travail. L'essentiel même. C'est elle qui allait conduire, le personnel médical ne seraient que les copilotes.

La respiration de la jeune femme s'était accélérée. Xin Tao demeurait calme, serein, en un mot : professionnel. Le bébé se présentait par le siège. Cela allait être un joli poupon d'au moins neuf livres. Si seulement il parvenait à sortir de son cocon.

Xin Tao était tout en sueur mais restait impassible. Il ne devait pas, jamais s'agacer. La future maman hurlait maintenant à un rythme régulier. L'interne proposa les forceps. Xin Tao lui répondit d'un ton sec

- Uniquement lorsque nous aurons tout essayé.

Le travail dura plus de deux heures. La patiente frôla la syncope à plusieurs reprises, puis s'effondra d'un seul coup. On la crut perdue. Les infirmières s'activaient autour d'elle. Son pouls montait à 180 et sa tension dépassait les plus hautes données. Elle n'allait pas pouvoir tenir encore longtemps malgré les injections

qu'on lui faisait maintenant. Il ne faudrait plus compter sur elle pour la suite des événements.

Xin Tao savait qu'il était le seul et unique responsable de la réussite - ou de l'échec - de l'entreprise. Strictement lui. Et le bébé.

A ce moment si critique, deux hommes firent éruption dans la salle. L'un en costume, l'autre portant la blouse blanche indiquant son appartenance au monde médical.

Ils paraissaient réjoui au-delà de toute mesure tandis qu'ici même se jouait la vie d'un bébé et de sa mère.

- Le dernier bébé de Bombay vient de naître claironna l'homme en costume d'un air victorieux.

- Il s'appelle Ravi Krishna ajouta le médecin d'une voix douce.

Ils perdirent immédiatement leur sourire devant le regard chargé de menaces que leur lança Xin Tao. Qu'en avait-il à faire maintenant d'avoir gagné! Il ne pensait plus qu'à sauver l'enfant, ce serait déjà pas si mal.

Alors, comme si le bébé avait attendu cette nouvelle, on eut l'impression qu'il se propulsa ou bien que la mère, évanouie, put réagir dans un ultime réflexe.

L'enfant vit la lumière. C'était un être visqueux. Une larve de près de cinq kilos. Qui gesticulait déjà. Et semblait s'étouffer. Il ne parvenait pas à respirer. Son visage plissé commençait à prendre les tragiques couleurs bleuâtres. On se regardait en chiens de faïence. Personne n'osait faire le moindre geste. Tout le monde retenait son souffle, à l'unisson du bébé qui suffoquait, asphyxié par un milieu qui n'était pas le sien, pas encore. Soudain, l'infirmière la plus expérimentée empoigna le bébé et lui donna une belle giflette sur ses fesses. Aussitôt celui-ci, par réflexe, se mit à s'époumoner dans un cri déchirant. Mais ce n'était pas un hurlement de peur ni

d'angoisse. C'était le cri de la vie.

Ce fut une fête en petit comité, juste avant de révéler l'extraordinaire nouvelle au monde entier. On appela la quinzaine de journalistes triés sur le volet qui patientaient depuis 3 jours dans le hall de la clinique. On autorisa juste trois d'entre eux à venir voir le bébé et une seule caméra pour filmer. Les images seraient reprises dans le monde entier à la seconde.

Des flashes spéciaux crépitèrent sur des milliers de chaînes de télévision. On se congratula. Même les indiens se réjouirent, passé le moment d'intense déception qu'ils avaient subie. On dansa, on chanta, on acclama le bébé. Sans se soucier qu'après lui, plus aucun humain ne verrait le jour. L'exaltation chassait la peur.

L'enfant n'avait pas de prénom. Si sa mère sortait de sa léthargie, on lui demanderait de choisir. Mais ce serait bien qu'il porte un nom évocateur.

L'homme au costume, qui se révéla être le chargé de communication du ministère, proposa Mo Xian.

L'ultime sage. Le dernier homme.

Mo Xian vagissait dans son berceau de fortune, une corbeille à pain recouverte de couvertures. Il pédalait comme un fou de ses petites jambes. Il ouvrait et fermait ses minuscules poings potelés. Ses yeux encore fermés, il dodelinait lentement de la tête.

En quelques heures, le monde célébrait la plus grande nouvelle, la plus terrible aussi. Mais il serait bien temps de s'apitoyer. Aujourd'hui, c'était le temps des réjouissances.

Des millions de drapeaux chinois ornèrent les balcons. On imprima en hâte posters et t-shirts à l'effigie de Mo Xian.

Ce fut le silence qui alerta l'équipe victorieuse qui allait,

dans les jours à venir, être traités comme des héros nationaux. Ils seraient reçu par le président, décorés et élevés au rang de bienfaiteurs du peuple.

L'infirmière la plus âgée s'avança vers le berceau. Mo Xian ne bougeait plus. S'était-il endormi? Elle s'approcha. S'étonna. S'intrigua. Puis s' alarma. Elle poussa un cri. Xin Tao fut là en un éclair. L'infime poitrine du bébé ne se soulevait plus.

Avec des gestes les plus délicats qu'il soit, Xin Tao procéda à un massage cardiaque. On intuba le bébé. On lui fit deux injections. Sans résultat. Xin Tao continuait de s'acharner au-delà de tout espoir. Il fallut la vigoureuse poigne de deux journalistes américains pour le détacher de la petite forme inerte dans son berceau.

Mo Xian avait vécu exactement quatre heures dix-huit minutes. C'était le premier dernier homme. Dorénavant Ravi Krishna allait recevoir les louanges du monde entier.

On réussit à sauver la mère qui se rétablit miraculeusement deux jours plus tard. On lui révéla que l'enfant était mort-né. Il est des mensonges salvateurs.

8. Francine Delacourt

Que feriez-vous s'il ne vous restait que quelques semaines, quelques mois à vivre? Y avez-vous songé? Non, bien sûr. Et lorsqu'on y pense, c'est que nous sommes déjà dans un état de santé précaire, amoindri par la maladie, terrassé par le cancer, sur le point de succomber à une catastrophe annoncée, un avion en difficulté ou un tsunami menaçant. Dans tous les cas, notre temps nous est compté. Il y a urgence. Alors, immanquablement, on songe à ceux qui restent, ceux qui vont nous succéder. On passe le relais.

C'est une assez bonne définition de la vie : passer le relais. Etre intermédiaire en apportant sa pierre. Tenter d'améliorer un tant soit peu les choses. Pour soi. Pour ceux qu'on aime. Pour nos fils et nos filles.

Lorsque l'humanité comprit que leurs enfants allaient être la dernière génération, il y eut un bouleversement profond. On commença à profiter des moments vécus, appliquer la fameuse maxime « carpe diem » : vis le jour comme s'il ne devait pas y avoir un lendemain. Pourtant il y aurait un lendemain. Jusqu'à la mort. Une vie normale en somme. Cela n'allait pas changer. Ni pour ceux qui avaient appris la nouvelle, ni pour leurs enfants, la dernière génération humaine sur terre. Ce n'était pas une menace. Pas de sentiment de fin du monde. Aucune météorite géante n'allait frapper l'atmosphère. Pas la moindre guerre nucléaire en projet. Pas d'épidémie monstre ou de cataclysme naturel majeur. Juste la fin d'une espèce par le plus simple des principes : l'arrêt de la reproduction. Comme une voiture en panne sèche.

D'abord, la valeur travail baissa dans l'estime collectif. A quoi bon s'échiner tant et plus. Pour quel avenir? Très

vite, il n'y aurait plus de parents. On allait vivre pour soi, sans penser aux lendemains lointains. Une nouvelle forme d'égoïsme se développa, aidée par une consommation outrancière.

Tous les efforts pour préserver la nature et l'environnement furent anéantis malgré le dévouement d'associations qui frôlaient l'esprit de sectes. Sous le mauvais prétexte de débarrasser le plancher dans moins d'un siècle, on ne devait pas laisser un monde de déchets, ruiné, spolié, massacré aux espèces qui allaient nous survivre. A cela, on ne cessait de répondre que la Terre aurait tôt fait de nettoyer notre empreinte. Plusieurs livres doublés de documentaires et de films de fiction dévoilaient le monde d'après l'homme. En moins d'un siècle, les villes se désagrègeraient, les routes seraient envahies par la végétation de nouveau libre de foisonner, de pulluler. Les animaux domestiques retourneraient vite à l'état sauvage, passé la génération qui aurait du mal à s'adapter au fait de ne plus être nourri et protégé par l'homme. Le taux de CO_2 dans l'atmosphère chuterait irrésistiblement, revenant en un demi siècle aux normes d'avant l'ère industrielle.

Dès lors tous les scénari étaient imaginables. Certains voyaient s'accomplir le règne des primates, singes qui auraient la voie libre pour prendre la place laissée vacante par homo sapiens. D'autres, plus inventifs, imaginaient une domination des insectes, se déployant au-delà de toute limite, dominant un monde nouveau. On émit l'hypothèse du pouvoir des mammifères marins dans le cas d'un réchauffement augmentant la surface des océans. On mit en avant les grands félins, super prédateurs, une revanche des reptiles dans un prochain Jurassique parc retrouvé, la domination sans partage de

nouveaux virus, on alla même à imaginer un monde régit par les plantes, dominatrices en maîtres, asservissant les rares animaux survivants.

Enfin, on se rappela que l'humain avait eu, seul, cette capacité de développement sans limites, de voracité vis-à-vis de son environnement, de rapacité sur les autres espèces, de glotonnerie absolue. Et on pensa à un monde parfait, où l'équilibre et l'harmonie se partageraient de nouvelles valeurs jusqu'à la fin des temps, enfin jusqu'à ce que le soleil vint à se gonfler démesurément.

Mais chassez le naturel, il revient au galop. Avant un an, le système avait déjà récupéré l'information, tiré profit de toute situation nouvelle.

Les premiers Neobabies furent commercialisés avant même la naissance de Ravi Krishna. Une société Danoise avait imaginé le substitut parfait pour des parents en manque d'enfants. Les premières copies de bébés ressemblaient davantage à des peluches de nourrissons, des baigneurs pour adultes. Mais très vite on leur incorpora des programmes informatiques de plus en plus perfectionnés. Ces bébés-poupées étaient munis d'un véritable cerveau et d'un métabolisme singeant l'humain. Ils pleuraient, ils criaient, ils pissaient, ils souriaient, ils boudaient. Il fallait les alimenter, les consoler, les bercer, les changer, leur chanter des comptines. Ils étaient devenus les Tamagoshis nouvelle génération.

Ce fut un succès phénoménal. Certains parents biologiques en faisaient même l'acquisition. Très vite, on parla d'ailleurs de Néo-parents. Ce qui faisait peur, c'était de se rendre compte que les parents Bio enviaient d'une certaine manière les parents Néo. En effet, leurs bébés restaient des bébés, même si une société proposait

désormais des modèles qui grandissaient, ils ne s'assumaient jamais vraiment. On pouvait juste les éduquer comme on dresse un chien. Au final, on n'était jamais déçu par les NeoBabies.

Cet engouement eut pour effet de rendre la population plus casanière. Internet et les Neobabies enfermaient les gens chez eux, dans un cercle familial toujours plus réduit. On communiquait sans arrêt mais on ne se parlait plus. On maternait des poupées mais on avait perdu la fibre paternelle et maternelle. La solidarité et la coopération étaient devenues des postures de surface. On faisait bonne figure, on se gargarisait de beaux sentiments mais, en réalité, on devenait de plus en plus égoïstes, individualistes.

Parallèlement à cette envie de descendance pour se rassurer et empreint d'un nombrilisme exacerbé, se développa quelques années plus tard, un culte un peu particulier. Puisque il n'y aurait plus d'avenir, on se tournait vers le passé. Il y eut d'abord des films et des documentaires fiction en pagaille. La vie d'autrefois était ressuscitée. Mais cela ne s'arrêta pas à une dense production télévisuelle. On ouvrit des parc d'attractions un peu particuliers. On n'allait plus passer une après midi chez Disney mais un weekend entier au temps des romains, plongé au cœur du moyen âge ou dans une gigantesque reconstitution des batailles napoléoniennes. Le visiteur devenait acteur. Pendant deux jours, on mangeait, on dormait, on riait, on pratiquait des activités depuis longtemps oubliées.

On recréa la ruée vers l'or au Canada, la guerre de sécession aux Etats Unis, on embarqua sur de véritables vaisseaux britanniques du XVIIème, on revivait à la cour des rois d'Espagne, on plongeait dans l'Italie du

XIVème, on assistait au supplice de Jésus, on se divertissait aux jeux du cirque dans la Rome Antique, on côtoyait les philosophes grecs, on séjournait 48 heures dans l’Égypte des Pharaons jusqu’à remonter au temps des cavernes.

Ces parcs d’un genre nouveau eurent vite un succès phénoménal. On se faisait peur pour de faux comme les enfants raffolent des déguisements à Halloween. Eux non plus n’étaient pas en reste. En Floride, on avait imaginé uniquement pour eux un Jurassic Park plus vrai que nature. Bien entendu, le secret que les monstres étaient manipulés par des hommes à l’intérieur des carapaces était aussi bien gardé que la légende du Père Noël.

On se lança dans la généalogie comme jamais. Les sites internet proposant l’élaboration d’un arbre généalogique se multiplièrent à l’image des sites d’astrologie : très peu de sérieux, beaucoup d’arnaques.

Car, c’était le fondement même de la société depuis le XXème siècle, ces engouements n’étaient jamais spontanés. Ils étaient accompagnés et, souvent même, déclenchés par des opérations commerciales, une publicité qui se glissait partout. Le monde marchand s’insinuait dans la vie privée des gens.

Une société Néerlandaise, Family4Ever, alla au-delà de tout ce qui était imaginable. Se substituant aux compagnies de pompes funèbres, elle proposait contre un important pécule, une cryogénisation de nos disparus. Ainsi pétrifiés pour l’éternité, ils posaient définitivement dans des cubes en verre transparent. On pouvait les disposer à volonté dans son salon. Les gouvernements de plusieurs pays, essentiellement latins, interdirent cette pratique assez rapidement. Mais cela eut un joli succès auprès des classes aisées en Scandinavie, en Angleterre,

en Allemagne et surtout, aux Etats-Unis. Contournant les nouvelles lois, une compagnie eut l'idée similaire contre laquelle aucune loi ne pouvait rien. PetUncle (l'oncle de compagnie) proposait, à partir d'un document photographique, de réaliser une copie grâce à une impression 3D d'un de vos chers disparus plus vraie que nature. PetUncle ne demandait pas de technique de refroidissement onéreuse, était donc plus accessible au grand public et, contrairement aux prestations de Family4Ever, on pouvait recréer n'importe quel aïeul. Il suffisait d'une photographie, parfois même d'un dessin, plus rarement une description complète. Le cercle familial s'agrandit donc. Pas avec des vagissements de bébés ni des rires d'enfants, mais avec les postures régénérées des anciens. Une grand-mère quasiment oubliée trônait à nouveau dans un fauteuil comme on accroche un tableau de maître au mur, un frère parti trop tôt retrouvait son sourire au salon, des parents regrettés reprenaient sinon vie du moins présence parmi leurs enfants, les réconfortants quelque part.

Francine se gara dans un parking souterrain d'un imposant immeuble à Washington. Elle ne connaissait absolument pas la ville. Son pilote Gps ne l'avait pas induite en erreur et elle se rappela la conversation téléphonique qui avait motivé sa venue dans la ville

On l'avait contactée trois jours plus tôt, directement sur son téléphone cellulaire. Une secrétaire à la voix enjouée des hôtesses annonçant les départs de vols dans les aéroports lui avait passé un homme dont l'autorité se lisait sans peine dans un ton franc et sans détour. Elle pensa à un militaire. Un haut gradé. Elle se représentait déjà l'homme, debout à son bureau (il ne pouvait pas

rester assis lorsqu'il s'adressait à un interlocuteur, fut-il au bout d'un téléphone), son costume bardé de médailles et décorations, le cheveu en brosse et le visage carré de ceux qui ont burlingué toute leur vie dans des conditions de confort précaires.

Il fut bref et précis. En quelques phrases sans fioritures, il traça un portrait exact de Francine, son travail, sa situation de famille, ses goûts et ses motivations. Un frisson parcourut le dos de la chercheuse. Comment pouvait-on savoir autant de choses sur elle? Puis l'image du militaire arpentant d'une démarche assurée son bureau, s'arrêtant parfois devant la baie vitrée pour chercher du regard un improbable danger, lui revint en tête. Dans ce pays, le FBI et l'armée pouvaient savoir TOUT de vous. Percer le moindre mystère, deviner le secret le plus enfoui. L'homme lui proposait un poste à la hauteur de ses aspirations. Il ne rentra dans aucun détail. Elle avait l'impression qu'il lisait un compte rendu comme ces télé opérateurs qui tentent de vous vendre une assurance supplémentaire ou un placement fructifiant. Il présenta succinctement un cadre de travail comme Francine n'en avait jamais rêvé. Des moyens sans limite, des appareils dernier cri, les ordinateurs les plus puissants du pays.

Elle avait accepté le rendez-vous.

Et elle était là, dans ce parking un peu spécial. Elle se souvenait d'une excursion à Miami à la fin des années 70 avec ses parents. Ils avaient passé une semaine sous le soleil de Floride. C'étaient les rares vacances qu'elle avait passé avec son papa. Il était bien trop accaparé par un travail prenant et fatigant. Il était routier.

Ils étaient descendus dans un hôtel, pas un palace, mais qui avait la particularité de proposer un système de

rangement routier insolite. Son père avait avancé la voiture familiale en suivant les larges flèches blanches peintes au sol. Il s'arrêta sur une plateforme comme on en voit pour la pesée des camions de transport animalier. Un large panneau lumineux s'adressa aux occupants et une voix nasillarde sortit d'un haut-parleur comme elle en avait déjà vu lorsqu'ils se rendaient au drive-in du centre ville. On les enjoignait de quitter le véhicule et se rendre à la réception de l'hôtel par un ascenseur à leur droite. Francine avait déjà tourné les talons quand son père la retint par l'épaule.

- Attends! Tu va voir un vrai tour de magie.

Sous les yeux interloqués de la fillette, la plateforme pivota, un bras métallique se glissa sous la carcasse de la voiture et s'en saisit comme un transpalette soulève un cageot de pommes. La voiture s'éleva le long de la façade et Francine s'aperçut alors que toute ce pan de mur n'était pas constitué de briques ou de parpaings mais bien d'un empilement de voitures de toutes les couleurs et de toutes les formes. Le bras se déplaça en longueur, puis en hauteur et enfin il s'immobilisa, pivota à nouveau et glissa leur berline dans un emplacement libre, comme l'alvéole d'une ruche gigantesque.

La petite fille avait été émerveillée par ce nouveau mode de rangement pour l'époque. Elle n'en avait plus jamais revu depuis. Il lui semblait que cela était l'un des nombreux gadgets propres aux années 70 qui étaient tombés dans l'oubli, objets désuets pendant les glorieuses années Reagan.

Et là, dans ce deuxième sous-sol d'un immeuble de Cincinnati, elle revivait une scène enfouie dans sa mémoire de petite fille. Elle avait garé sa Chevrolet sur l'emplacement peint en orange au sol comme l'indiquait

un panneau lumineux mais beaucoup plus moderne que celui de l'hôtel de Miami. Les indications défilèrent sur l'écran. Elle s'était avancée aux portes de l'ascenseur mais avait fait demi tour, se rappelant la scène de son enfance qu'elle n'avait jamais oubliée. Elle attendait de voir surgir un bras articulé qui enlèverait sa voiture pour la disposer dans un vrai jeu de Lego. Mais il n'y avait aucune façade décorée de Buick et de Cadillac. A la place d'un imposant bras télécommandé, la plateforme s'enfonça sans un bruit dans le sol et reparut vingt secondes plus tard. Le parking avait simplement avalé sa voiture. Légèrement déçue, elle appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

Décidément les années de son enfance avaient tout de même plus d'allure que ce XXIème siècle.

Francine s'engouffra dans la cabine de l'ascenseur sans savoir à quel étage elle avait rendez-vous mais celui-ci ne desservait qu'un étage. Il y en aurait certainement d'autres une fois atteint ce qui devait forcément être l'accueil. Mais les portes s'ouvrirent sur un hall marbré rose pâle aux murs gris. La décoration était plus que minimaliste. Des panneaux opaques ne laissaient aucune lumière naturelle pénétrer et l'éclairage était doux, piètre compensation d'un univers glacé. Aucun meuble, pas la moindre couleur. Et pas un être vivant, même pas une plante verte.

Un instant elle eut une sorte de vertige. Il lui semblait incontestable qu'elle se trouvait aux portes du *nec plus ultra* en matière de recherche, certainement financé par le pentagone mais peu lui importait. Elle se revit encore dans cette singulière période floue entre l'enfance et l'adolescence où l'on se cherche, où l'on doute, où ne sait pas encore quelle est sa place. Sa mère la tenant

profondément serrée contre elle si bien qu'elle ne savait plus si, par ce geste, elle la réconfortait ou si elle se consolait elle-même. Elles étaient entourées de toute la famille au grand complet, y compris les branches éloignées qu'on ne voyait qu'à Thanksgiving, tous les amis de ses parents étaient là. Ca aurait dû être une belle fête pensa-t-elle un instant. Mais il tombait un léger crachin et la scène se déroulait dans un cimetière. L'acteur principal était allongé dans une boîte en chêne qu'on faisait glisser lentement dans un trou au milieu des autres tombes. Celui qui était au centre de toute l'attention n'était malheureusement pas un inconnu pour elle. C'était son père. Et elle eut une pensée déplacée à cet instant précis. Si, dans cette boîte aux poignées d'argent, se trouvait un parfait inconnu, quelqu'un qu'elle n'avait croisé qu'une fois dans sa vie ou bien un étranger dont elle ignorait tout de sa vie. Aurait-elle eu moins de chagrin? Evidemment. La mort d'un inconnu, d'un être lambda était donc moins grave, moins importante que celle d'un être proche. Elle se souvenait d'une prise de conscience lorsqu'elle avait sept ans et que son papa était un véritable héros à ses yeux. Il l'avait surprise en train de torturer une simple fourmi.

- Francine, ferais-tu cela avec le chat des voisins?

Certainement pas, avait-elle répondu. Pourquoi s'en prendre à un insecte, alors? Parce qu'ils étaient plus petits, plus nombreux, parce qu'elle ne passait pas son temps à les caresser comme le matou d'à côté? Parce qu'elle lui était inconnue, qu'elle ne savait pas distinguer cette fourmi-là parmi la multitude des autres? Elle avait stoppé le supplice instantanément. Ce n'était pas faux. Ceux et celles qui nous étaient proches, et cela valait pour les animaux aussi, voire les objets inanimés, nous

étaient de plus d'importance. Mais qui peut s'arroger le droit de déterminer si un homme vaut plus qu'un autre? Elle revit cet australien si exubérant à l'aéroport, qui ronchonnait parce qu'on avait égaré ses bagages s'en prenant aux hôtesses, allant jusqu'à les insulter, elles qui n'y étaient pour rien après tout. Un être suffisant et détestable. Elle aurait eu moins de peine de le voir à la place de son père dans cette boîte qui s'enfonçait si lentement dans le néant. C'est à ce moment-là qu'elle comprit qu'elle n'était plus tout à fait une enfant. Le doute s'immisçait dans son esprit. On pouvait éprouver plus de peine pour les êtres qu'on aimait mais ils n'étaient pas plus importants que le dernier des salauds. Cela la dérangeait profondément. Une chose restait claire : puisque son papa adoré avait été victime d'une dégénérescence génétique si rare qu'aucun médecin ne savait même de quoi il était mort, elle n'aurait de répit dans sa vie que lorsqu'elle parviendrait à travailler sur le génome humain pour enfin comprendre ce que même les adultes ne pouvaient saisir, y compris les soit disant si puissants médecins. Il venait d'avoir trente six ans et ses chromosomes s'étaient corrompus on ne savait comment. Francine s'était alors passionné pour la biologie, la chimie et, puisqu'il fallait être doué dans les matières scientifiques au lycée, elle avait fait des progrès en physique et mathématiques. Elle était devenue une « tête », sautant une classe, réussissant tous les examens, obtenant les plus prestigieux diplômes jusqu'à se trouver là où elle rêvait d'être depuis la perte de son papa. Alors bien sûr, les garçons... Elle était jolie, elle plaisait mais son côté bête de concours les rebutaient assez vite. Pour sa part, elle les trouvait si immatures et ne pouvait s'empêcher de les comparer en son for intérieur à son

père. Elle avait eu deux histoires dans sa vie. Des relations intimes, pas des histoires d'amour selon elle. Pas trois. Et en compagnie de garçons, d'hommes beaucoup plus âgés. Mais son travail, sa quête, passait avant tout. Eux ne comprenaient pas. Tant pis. Francine était seule. Francine allait avoir bientôt quarante ans. Mais sa vie ne comptait pas. Elle n'y pensait même pas. Son but, son objectif n'était pas de fonder une famille, d'avoir une belle maison et un confortable compte en banque. Elle ne passait pas ses loisirs à parcourir le monde, à se fondre dans les foules de rencontres sportives ou de boîtes de nuit, de concerts, de plages bondées. Elle avait une mission, depuis cette journée humide dans un cimetière autour d'un cercueil qui emmenait très loin d'elle celui qui comptait le plus.

Et après? Avait-elle trouvé un remède? Avait-elle seulement compris le processus qui avait envoyé son père dans cette boîte en chêne? Et si d'aventure elle finissait par trouver, cela le ferait-il revenir? La ferait-il voler dans les airs en la tenant à bout de bras? Lui raconterait-il les étoiles qu'ils observaient par les chaudes nuits d'été, allongés côte à côte sur le toit à peine incliné de la maison? Entreprendraient-ils une de ces fameuses parties de dames dont elle se doutait bien qu'il lui laissait gagner une partie sur deux?

Elle fut distraite de ses pensées par une voix velouté.

- Je suis profondément désolé madame Delacourt. J'aurais dû vous accueillir à l'entrée du parking. Je suis confus. Une réunion qui s'éternise. Et vous êtes si ponctuelle. C'est l'une des qualités les plus importantes à mes yeux, quoique je n'en donne pas l'impression.

L'homme émit un très léger sourire qui pouvait, qui devait passer pour un mot d'excuses.

- Ca ne fait rien balbutia-t-elle.

Elle remarqua le maintien parfait de l'homme qui se tenait devant elle. Ses cheveux ébènes ni trop courts ni trop longs lui donnaient l'aspect d'un acteur bien connu, mais elle ne se rappelait plus son nom. Un nez qui, sur d'autres visages, aurait été disgracieux, un vrai mât sur une péniche, régulaient ici toute l'harmonie de traits à peine prononcés. On l'imaginait volontaire mais pas obtus. Sachant défendre ses convictions sans pour autant heurter son interlocuteur. Charmeur sans ostentation. Une séduction naturelle, de celles qui émanent bien souvent de la part de ceux qui ne cherchent pas à séduire (ce qui rend forcément tous les hommes mariés attrayants). Un costume bien coupé mais sans cravate et les deux derniers boutons de la chemise rose pâle ouverts. Enfin, elle regarda brièvement ses mains. Des mains de peintre. Fines et musclées.

- Je suis Teddy Blackmore. Ca sonne un peu comme un pseudonyme hollywoodien mais pour les réclamations, vous devez vous adresser à mes parents, ma mère en ce qui concerne le prénom et mon père pour ce qui est du patronyme mais, l'ayant hérité lui-même de son père qui le tenait de son grand-père lui-même, je doute qu'il ne puisse vous être d'une grande utilité.

Il accompagna ce « joke » d'un léger sourire et enchaina, à peine plus sérieux.

- Je suis votre guide pendant tout votre séjour ici. Bienvenue dans notre capitale fédérale.

D'un geste élégant, il l'enjoignit à le suivre dans un dédale de couloirs digne d'un véritable labyrinthe. Parvenu devant une large porte en acajou, il frappa trois coups secs et Francine remarqua cet anachronisme : dans ce temple de la recherche à la pointe de la modernité la

plus poussée aidée d'une technologie dernier cri, on frappait encore aux portes pour s'annoncer. Mais Teddy avait déjà ouvert et elle le suivit sans attendre.

En apercevant la pièce dans laquelle elle venait de pénétrer, Francine comprit aussitôt pourquoi la porte n'était pas équipée d'un dispositif d'ouverture électronique à carte magnétique ou à reconnaissance vocale. Autant le hall et les couloirs étaient dépouillés de toute décoration, autant on avait l'impression de pénétrer dans l'antre d'un vieil amateur de bonnes choses. D'abord le silence des pas : le marbre et le carrelage avaient fait place à un parquet étouffé par d'immenses tapis aux motifs orientaux. C'était ensuite une débauche d'objets savamment organisée qui devait emprisonner les sons émis en annulant le plus petit écho. A sa droite, une bibliothèque comme on n'en rencontre que dans les manoirs écossais les plus reculés. Les reliures évoquaient des encyclopédies en vingt quatre volumes, n'eut été leur format, à peine plus haut que des livres de poche. Francine, en grande lectrice de classiques de la littérature européenne, reconnut les éditions anglaises, sûrement originales et d'une valeur inestimable. Quant à ce qu'ils recelaient, il devait y avoir là quelques joyaux de la littérature du XIXème. Un guéridon posé à quelques pas d'un large bureau offrait le socle idéal d'un globe terrestre aux continents vaguement dessinés, le monde comme on les explorateurs du XVème le représentaient. La sphère était entrouverte et laissait entrevoir quelques bouteilles contournées qui ne devaient contenir des millésimes suffisamment anciens vu la couleur ambrée, mordorée ou cuivrée des liquides impassibles. Elle n'eut pas le loisir d'admirer deux ou trois tableaux accrochés sur son flanc gauche ni de détailler tout le mobilier

hétéroclite qui foisonnait dans cette partie de la pièce. Elle s'arrêta sur un large bureau qui devait peser entre deux et trois tonnes (elle jugea de l'épaisseur de la table, sûrement en noyer aux pieds comme des pattes d'éléphants) et qui proposait un cadre qui devait entourer une photo très chère à son occupant mais que, placée comme elle l'était, Francine ne pouvait distinguer le cliché. Une petite pile de livres d'époque trônait dans un équilibre qui défiait les lois physiques liées à la gravité terrestre juste à côté du coude gauche de l'occupant qui avait devant lui, posé sur un sous-main en verre, une sorte de dossier, un support comme on en utilise pour faire signer des documents importants à des chefs d'état. Un stylo Mont Blanc dormait en travers de pages à demi griffonnées. L'homme ne prit pas le soin de se lever et se contenta de prendre la parole. Francine fut surprise par la voix presque chuchotée du personnage.

- Veuillez vous asseoir Madame Delacourt, ou préférez-vous Mademoiselle?

- Madame, euh, c'est à votre convenance.

Elle n'utilisait jamais le mot convenance. Elle laissait ça au personnel ampoulé des hôtels de luxe ou aux vieux monsieurs épris de philatélie. Il fallait croire que l'environnement d'un autre âge influait sur le vocabulaire utilisé.

- Pour ma part, ce sera mademoiselle si vous me permettez. L'intitulé madame est encore un peu pompeux pour une aussi jeune et jolie personne que vous. Bien. Je suppose qu'on ne vous pas laissé entrevoir ne serait-ce qu'une ombre du travail que vous allez devoir fournir ici, n'est-il pas?

Les manières et une façon de prononcer les mots confirmèrent Francine dans son idée que l'homme qui ne

s'était pas présenté, ni daigné lui accorder le moindre salut, était d'origine anglaise. Pourtant, les sujets britanniques montraient davantage de politesse dans leurs manières d'accueillir. En comparaison, Teddy était un lord.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'homme recula de son bureau, tout en restant assis et vint rouler jusqu'à elle, à sa main gauche.

- Je suis désolé de ne pas pouvoir me lever en présence d'une aussi jolie personne que vous.

Francine restait muette. Il remarqua son embarras.

- Ne vous formalisez pas. J'aimerais pouvoir vous dire que j'ai perdu l'usage de mes jambes dans une mission parfaitement dangereuse pour sauver le monde, du moins quelques-uns de mes concitoyens et au cours de laquelle j'aurais fait preuve d'une bravoure exceptionnelle. C'est plus bête que ça. J'ai souffert de poliomyélite étant enfant. Une variante plutôt sévère qui m'a privé de tous mes membres jusqu'à l'âge de quinze ans. Je n'ai pu retrouver que l'usage de soixante quinze pour cent de mes bras. Alors, pour ce qui est de crapahuter comme un GI...

Francine ne savait pas pourquoi la découverte d'une faiblesse chez un homme le rendait immédiatement plus humain à ses yeux et, ce qui est plus grave, lui fournissait des circonstances atténuantes. Encore une fois, il lui sembla que l'homme avait lu dans ses pensées.

- Mais nous ne sommes pas ici pour s'apitoyer sur mon pauvre sort. Il y a plus à plaindre.

Il marqua une pause, l'examinant attentivement. Elle ne savait que dire, se sentait mal à l'aise sous le regard scrutateur de son hôte.

- Je me nomme Philip D. Lamark. Commandant en chef

des armées. Mais, entre nous, laissez tomber ces titres pompeux et n'allez pas me demander à quoi correspond le D - c'est la seule chose qu'il me reste de mon père, l'initiale de son prénom, autant dire que j'y tiens comme à la prunelle des mes yeux et vous m'obligeriez si vous m'appeliez Philip D. Je dirige ce centre de recherches depuis... Grands Dieux, depuis bien trop longtemps aux yeux de certains. Mais je m'accroche. Quant à nos domaines de recherche, ils sont assez vastes mais cela n'entre pas dans vos attributions. Disons que je collecte et centralise les avancées dans des domaines aussi étendus que la neurologie, la neurobiologie, la science des rêves, les nanotechnologies appliquées au corps humain, la robotique et l'intelligence artificielle mais aussi la cardiologie et le système parasympathique et, bien entendu ce qui vous amène ici, la génétique. Disons que nous tentons d'améliorer l'homme. Et nous avons de la marge avoua-t-il en arborant un large sourire.

Le commandant en chef nota une légère surprise dans le regard de Francine. Il devança à nouveau son interrogation. Pour sa part Francine se demandait comment une personne souffrant de poliomyélite avancée dès son plus jeune âge avait pu faire carrière dans l'armée.

- Je vois que vous avez l'air perplexe. Je vous demande d'excuser ma tendance à dévisager mes interlocuteurs. C'est un vice chez moi. J'aime à lire l'âme de mes futurs collaborateurs.

- Ce n'est... Ce n'est pas ça. Vous avez l'air de me considérer comme faisant déjà partie de votre équipe. Je pensais que j'allais passer un entretien d'embauche.

Philip D. Lamarck eut à nouveau un large sourire qui fondit en un rire paternaliste.

- Chère demoiselle, sachez que lorsqu'on cherche à recruter de nouveaux collaborateurs, leur vie professionnelle est épluchée à la loupe. Nous n'engageons pas n'importe qui. Spécialement à ce niveau de confidentialité. Mais si vous ne désirez pas vous joindre à nous, vous pouvez tout à fait décliner l'offre. Je ne veux insister nullement mais vous aurez du mal à trouver des conditions semblables dans le privé.

- Non, non. Je serais ravie de travailler pour...

- Ah, ah. Allez, dites-le! Epanchez votre conscience. Vous avez des scrupules à œuvrer pour le Pentagone, n'est-ce pas?

- Non, mais je...

- Allez, je ne vais pas vous apprendre que, d'une façon ou d'une autre, toutes les avancées des laboratoires privés sont surveillés étroitement par nos services de renseignement. Cela revient quasiment au même. Je dirais même que c'est une sécurité de travailler directement pour nous. Notre patron, du moins celui qui finance nos recherches n'est rien d'autre que le simple citoyen américain, n'est-ce pas?

Francine s'enhardit quelque peu.

- Il me semble que l'Armée prend souvent ses distances avec les souhaits et les aspirations des simples citoyens.

- En effet. Nous sommes un peu comme des artistes. Les meilleurs sont ceux qui ne se contentent pas de suivre les goûts du public, de simplement leur donner ce qu'il veulent voir et entendre. Ils savent anticiper.

- Vos anticipations sont parfois à la limite de la légalité.

- Ne revenons pas sur des dérapages regrettables. Nous sommes là, vous comme moi, pour aller de l'avant. J'avais compris que vous teniez particulièrement à comprendre les affections génétiques.

- Vous parlez de mon père, là? Vous savez donc...
- Nous savons absolument tout de vous, Mademoiselle Delacourt, je vous l'ai déjà dit. La seule question est de savoir si vous désirez toujours vous engager dans un combat contre le fléau qui nous menace.

Francine comprit immédiatement.

- La stérilité.

Le commandant en chef ne répondit pas directement. Il se dirigea vers une grande toile qui se déployait sur toute la surface du mur faisant face au bureau d'acajou. Une jeune femme peinte en contre plongée se détache sur un ciel à peine voilé de nuées. Elle porte une robe blanche dont les jupons froufroutent et tient une ombrelle. On devine à ses côtés un enfant portant un chapeau colonial.

- Observez la lumière qui se dégage de ce tableau, mademoiselle Delacourt. C'est régénérant. Ce bleu du ciel, simplement cassé par ces petits nuages annonciateurs de beau temps. Et puis ces tons jaunes sur la veste de la jeune dame, les herbes folles semblent se réfléchir sur elle. Remarquez les effets du vent, subtilement rendus. Le personnage semble être en mouvement, juste surprise comme si le peintre venait de l'interpeller. On dirait une photographie plus qu'un tableau posé et réfléchi. Le modèle est prise sur le vif, dans l'action. On pense à un instantané pris lors d'une promenade. C'est le cas. Ce tableau est signé Monet. Il a trente cinq ans et il peint sa femme, Camille Doncieux, lors d'une balade par les prés. Le petit garçon n'est autre que leur propre fils, âgé de sept ans. Cette huile est connue sous la dénomination de « la promenade » ou encore de « la femme à l'ombrelle » mais j'aime bien « madame Monet et son fils ». Il y a quelque chose de familier, de personnel, d'intime dans cette œuvre

impressionniste qui me plaît beaucoup. Quand j'ai le cafard, je me plais à l'admirer intensément. C'est fou le pouvoir apaisant de cette croûte. Vous savez, mademoiselle Delacourt, sans la peinture et quelques livres choisis, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. N'êtes vous pas de mon avis?

Francine ne savait quoi répondre. A vrai dire, elle préférait le cinéma à la peinture et plaçait la littérature, en particulier celle flamboyante du XIXème, au-dessus de tout.

- Vous avez raison, mademoiselle Delacourt. Le silence est la meilleure réponse. Les mots gâchent tout. Il suffit simplement de contempler.

Il y eut une minute de flottement. Le commandant Philip D. Lamark semblait se perdre dans une méditation contemplative de haute volée. Francine avait du mal à cerner le personnage. Certes, son allure militaire, sa voix posée mais ferme, ses fonctions au plus haut niveau prônaient une autorité qu'on ne discute pas. Mais, d'un autre côté, il y avait une faille dans ce bloc.

Il sembla reprendre ses esprits comme s'il sortait d'un songe, d'un court sommeil réparateur et, sans transition, le commandant en chef prit un air plus rêche.

- Nous vous avons contacté parce que vous avez une volonté de réussite dans votre travail comme si votre vie en dépendait. Cela va au-delà d'une simple motivation qui peut se révéler parfois versatile. Nous voulons des chercheurs qui se battent pour la réussite et ne s'encombrent pas exagérément de futiles considérations éthiques. En outre, votre approche est atypique. Vous apporterez un sang neuf à une équipe qui, vous le remarquerez certainement, est composée non pas de peintures reconnues mais des meilleurs talents de

demain. Car ce combat, nous devons le gagner, Mademoiselle Delacourt. Il en va du futur de l'humanité. Songez un peu que vous allez avoir dans vos mains l'avenir de la race humaine. Rien de moins.

Les traits de l'homme s'étaient durcis tout au long de son argumentation.

- Nous avons déjà essayé des centaines de pistes, réalisé des projections tous azimuts...

- Ici, vous ne vous contenterez pas d'essayer. Vous agirez. Quant aux moyens mis en œuvre pour y parvenir, vous avez carte blanche. Travaillez sans compter. Je suis convaincu que la solution se trouve là...

Il pointa son index gauche à quelques millimètres au-dessus de la tempe droite de Francine.

S'étant replacé derrière son bureau, il en saisit un des ouvrages superbement reliés qui tenait en équilibre sur la petite pile de livres. Il ouvrit au hasard le recueil.

- Shakespeare. Qui mieux que lui a dépeint l'âme humaine?

Francine osa la contradiction.

- Zweig, peut-être.

Le commandant voulu répliquer puis hésita. Les mots semblaient bloqués dans sa gorge. Il considéra longuement l'argument.

- Peut-être, peut-être.

Francine avança son pion.

- Franchement, je trouve l'auteur anglais un peu grandiloquent.

- Grandiloquent? Mais justement! Nous avons besoin de passion dans nos vies. Et dans nos travaux aussi. Zweig c'est très fin, très chirurgical dans l'expression des contradictions humaines. Mais ça manque singulièrement de tripes. Il nous faut des tripes, Mademoiselle

Delacourt. C'est la condition sine que non de la réussite. De notre réussite. De votre réussite.

L'entretien semblait être clos. Le commandant actionna discrètement un bouton placé sur son fauteuil et Teddy Blackmore fit aussitôt son entrée comme s'il avait attendu derrière la porte pendant toute leur conversation. Ce qui était vraisemblablement le cas.

- Teddy va vous exposer les modalités de votre installation, vous présenter le laboratoire où vous allez passer vos journées, peut-être une partie de vos nuits et vous mettre au courant de tous les détails de la vie ici.

Francine suivit l'homme au maintien parfait. En guise de salut, le commandant hocha brièvement la tête. Il ne s'encomrait pas de formalités.

Ils enchainèrent quelques couloirs, prirent deux ascenseurs et se retrouvèrent en un rien de temps dans un vaste hangar où reposaient trois hélicoptères.

- Vous allons faire un voyage?

- Oui, assura Teddy. Juste une grosse centaine de kilomètres, histoire de se mettre au vert. Il souriait doucement, d'une manière rassurante.

Le vol ne dura qu'une demie heure. L'appareil se posa au milieu de collines où s'étendait la George Washington National Forest. Un endroit très prisé des amateurs de Mountain Bike.

- Notre centre se cache dans l'une de ces douces collines. C'est près de la capitale et suffisamment éloigné pour ne pas être importuné. Teddy Blackmore avait appuyé sur ce dernier mot, laissant planer un sous-entendu du genre : l'armée aime bien œuvrer en cachette. Ils quittèrent l'appareil et pénétrèrent dans une sorte de blockhaus directement creusé dans la montagne.

Rien n'était laissé au hasard. Un appartement était à sa

disposition. Pas très grand mais équipé des toutes dernières innovations en matière d'appareils ménagers. La décoration était simple, sans chichi. Le bois se partageait l'espace avec le verre et des imitations de pierre.

- On peut bien évidemment changer le style si vous le désirez.

- Non, non, c'est très bien comme ça.

Elle pouvait organiser son emploi du temps comme elle l'entendait. Partir en weekend chaque semaine si elle voulait. Mais sa passion était son métier. Sa vocation la recherche génétique. Elle passerait tous ses Dimanches dans l'enceinte de l'institut.

Elle bénéficiait d'une voiture de fonction dont elle pouvait changer le modèle si le monospace Ford ne lui convenait pas. De plus, un chauffeur était à sa disposition à condition de prévenir vingt quatre heures à l'avance.

Teddy Blackmore énumérait les avantages d'un tel poste. Elle avait accès à une bibliothèque numérique sur les avancées en matière de recherche génétique et neurologique. Elle pouvait contacter les plus grands spécialistes de la question afin que tous avancent d'un même pas. Il n'y avait pas une minute à perdre. L'institut devait montrer des avancées au gouvernement. Dans cette perspective, elle devait remettre deux fois par mois un rapport complet et détaillé de ses travaux.

Elle avait carte blanche et crédit illimité mais devait prouver qu'elle travaillait ardemment.

Les détails de son déménagement étaient pris en compte par l'institut. Dès demain midi tout son ancien studio aurait été transféré dans son nouvel appartement. Elle tiqua un instant avant de se rendre compte que, de toute façon, on savait tout d'elle ici.

Une légère euphorie s'était insinué en elle tandis que Teddy lui présentait son nouvel appartement et listait toutes les commodités dont elle pourrait profiter mais c'est en voyant le lieu de son travail qu'elle eu vraiment le vertige. Le commandant n'avait pas menti. Les appareils dernier cri, connectés aux meilleurs programmes informatiques. Une base de données impressionnante. Et tous ses travaux disponibles d'ores et déjà sur disque dur. Elle pouvait commencer à la seconde. Elle s'accorda cependant une soirée de détente dans une petite ville située à une poignée de kilomètres. On lui avait appelé un taxi. L'endroit était aussi froid que Boston et elle regrettait de n'avoir pas emporté son manteau brun à franges qu'elle ne quittait jamais pendant la longue saison d'hiver. Elle l'avait déniché lors d'un voyage à Québec il y a huit ans de cela. Cela correspondait à sa dernière aventure dite sérieuse avec un homme. Il avait bien entendu dix ans de plus qu'elle, célibataire pas endurci, il avait de belles mains et un torse d'athlète, il partageait la même conception du monde qu'elle, juste critique sans remettre en question l'ensemble de la société. Il aimait lire lui aussi, mais était plus contemporain dans ses choix : Stephen King, John Irving, John Lodge. Bref, il était l'homme idéal. Idéal pour celle qui cherchait un compagnon de vie. Mais Francine était fiancé à son travail, enchainée à sa quête. Ils s'étaient séparés sans cris. Il comprenait, même s'il était triste et déçu. Plus déçu que triste. Elle était partie passer quatre jours dans le froid canadien pour faire le point sur sa vie. A cette époque, tout comme aujourd'hui, c'était d'une limpidité d'eau de roche : sa vie, c'était son travail. Un point c'est tout. Les hommes n'étaient que des accessoires, un passe-temps agréable. Sans plus.

Elle avait vu ce manteau bien chaud dans une vitrine et s'était fait la réflexion qu'il serait l'homme qui lui tiendrait chaud tout l'hiver. Sans les désagréments.

Le taxi la laissa devant un café qui lui semblait tranquille. Elle commanda une vodka sur un lit de sirop de myrtille. Elle ne buvait jamais. Sa nouvelle vie l'influençait-elle déjà? Un nouvel employeur. De nouvelles responsabilités. Un cadre différent. Elle n'était pas du genre à ressasser des pensées nostalgiques. Elle allait constamment de l'avant, au risque de ne pas profiter du moment présent. Yves, l'homme quasiment idéal avec qui elle avait passé une année entière il y a huit ans le lui avait fait remarquer gentiment. Effectivement, elle ne savourait que ses avancées dans ses études des télomères, chromosomes, brins d'ADN et protéines, acides aminés. Une chimiste jusqu'au bout des ongles.

Pour la première fois, elle observait le monde qui l'entourait ce soir. Le barman cachait une épaisse coiffure rasta sous un bonnet qui lui donnait l'air d'avoir un nid de frelons collé au cerveau. Il s'affairait derrière l'interminable bar, préparant sans cesse de nouveaux cocktails et elle comprit alors son regard pantois lorsqu'elle avait commandé une simple vodka myrtille. Ici, on servait des mélanges ahurissants. C'était même la raison d'être de ce lieu étincelant. Elle lui fit un signe discret. Il fut devant elle en une seconde.

- Pouvez-vous me servir l'une de vos spécialités, s'il vous plait?

Il plissa le front.

- Tout dépend de vos goûts.

- Donnez-moi quelque chose qui inaugure une nouvelle vie.

Il hochait lentement la tête.

- Je vois, dit-il en s'éloignant.

La salle qui lui avait semblé presque vide en entrant était tout de même occupée au trois quarts. Les conversations roulaient sur des sujets banals, à peine chuchotées. Il émanait de ce lieu un sentiment d'apaisement. Comme un port où tous les marins du monde trouvent le repos et la détente. L'ivresse aussi.

Le garçon posa un verre démesurément grand devant elle. C'était un vrai feu d'artifice. Un liquide verdâtre submergeait une teinte bleutée qui chapeautait une couche violacée qui tirait sur le rouge puis devenait grenat au fond du verre.

- C'est quoi?

Il eut un regard de reproche.

- Buvez, ensuite je vous donnerai la liste des ingrédients, enfin presque tous. Je ne voudrais pas qu'on me vole la recette de mon cocktail fétiche qui fait un tabac.

9. Thibault

L'économie mondiale avait failli périliter. Failli seulement.

Ce n'était pas la première fois que le monde évoluait. On avait connu plusieurs bouleversements d'importance. L'avènement du chemin de fer puis le règne de l'automobile et la suprématie de l'informatique. Mais toutes ces mutations avaient pris du temps, même si à l'échelle de l'histoire d'une civilisation ce n'était qu'un claquement de doigts. Pour la première fois dans le monde des hommes un changement complet s'était déroulé en moins d'un an.

Littéralement du jour au lendemain, les maternités s'étaient vidées. En une semaine, les salles désertées. Les gouvernements respectifs avaient pris des mesures pour reclasser le personnel. C'était plus facile dans les pays où la santé était encore largement une affaire d'état, cela posait d'autres problèmes où le privé était dominant. C'était spectaculaire.

On s'aperçut moins des modifications en profondeur. Tout le secteur de la puériculture avait commencé à décliner les premières années. Puis ce fut le cas des entreprises liées aux accessoires pour nouveaux nés. Les sociétés produisant les couches, les laits premier et second âge. L'empire du monde des jouets. La transition fut très rapide et beaucoup ne parvinrent pas à prendre le pas. A la bourse des cours s'effondrèrent. Pendant quelques semaines, la rumeur prétendit que les réserves pétrolières étaient artificiellement gonflées et qu'il ne resterait du carburant que pour un an ou deux. Cinq au maximum. Le flou s'installa, l'inquiétude grandit quand on annonça à grands efforts de communication que tout

cela était une gigantesque désinformation, de même que certaines opérations boursières à échelle mondiale. Un petit malin, un génie de l'informatique ou bien tout simplement un puissant actionnaire avait fait trembler les fondements d'une économie mondialisée que beaucoup, dorénavant, commençaient à douter de l'efficacité. Une crise majeure s'en suivit et les états durent payer les pots cassés. Les états et les citoyens.

Mais le monde est ainsi fait qu'une place laissée vacante ne le reste jamais très longtemps. Comme la nature a horreur du vide, la société libérale se charge de combler les espaces disponibles. Parallèlement à la chute des entreprises liées de près ou de loin au monde des bébés, on vit fleurir des sociétés spécialisées dans les substituts au vague à l'âme de ne plus pouvoir procréer. Le succès phénoménal des Néobabies cachait une aspiration à se replier sur soi-même. Cette entreprise néerlandaise, jusque là spécialiste des poupons pour bébés, avait tout misé sur cette propension des parents frustrés de ne plus engendrer. Au fil des semaines, des mois, les Néobabies s'améliorèrent sensiblement. De vrais bébés miniatures, capable de reproduire tous les gestes, les pleurs, les cris, les vagissements d'un nouveau né. Sans la responsabilité d'un être vivant. Les couples en mal de bébés régressaient jusqu'à en faire l'acquisition. Un fabuleux gadget, singeant parfaitement la vie d'un nourrisson. Mais rien plus qu'un gadget. Le risque était de trop accorder d'importance à cette caricature d'enfant. Beaucoup plongèrent. Des associations de défense du consommateur virent le jour, tentant de faire admettre légalement la vie d'un simple bébé artificiel et d'accompagner psychologiquement des parents qui n'en étaient plus vraiment.

Globalement, la population mondiale ne savait pas où elle allait. On savait qu'on serait les derniers humains sur cette Terre si les scientifiques ne trouvaient pas de solution miracle dans les décennies qui s'annonçaient. Mais on était comme hébété, incapable de juger de la portée du fléau, de cette épée de Damoclès qui menaçait l'humanité. Alors chacun continuait sa petite vie sans se soucier du lendemain. Les comportements égoïstes se multipliaient. On recherchait le confort dans une consommation à outrance. Jamais la planète n'avait autant souffert du désir de jouir de la vie de l'être humain. La consommation redoubla. La pollution suivit. De nouveaux programmes de recherche se développaient en Angleterre, aux Etats-Unis et surtout, au Japon. On mettait au point une nouvelle génération de robots capables non plus de seconder et de servir l'humain mais bien de se substituer à lui.

Au beau milieu de l'Arizona, dans un centre de recherches qui ne payait pas de mine vu de l'extérieur : des constructions qui ressemblaient à des villages du Haut Atlas, faites de pierres ocre et balayées par la poussière du désert, on élaborait le programme le plus prestigieux au monde. Ici, on ne concevait pas de robot aux capacités humaines, capable de ressentir des émotions, doté d'intelligence. A la place d'informatiser le cerveau humain, de numériser les neurones, on tentait d'obtenir l'immortalité de l'espèce humaine non pas en imaginant des circuits imprimés capables de singer le cerveau mais en connectant le cerveau lui-même à un programme informatique. On téléchargeait tout simplement les milliards de neurones sur un programme informatique capable de se substituer au cerveau humain. L'homme bionique prenait forme. Les premières

expériences faites dans le secret le plus total avaient été des succès. Cinq ans après la naissance de Ravi Krishna, le dernier des hommes, on avait réussi à « brancher » un cerveau humain sur une machine qui était immortelle. Si l'un de ses composants tombait en panne ou était déficient, on le changeait aussi simplement qu'on remplaçait un circuit imprimé. Baptisé du nom de code Adam, le premier cerveau-robot était parfaitement fonctionnel. Il pouvait marcher durant des mois sans jamais s'arrêter, courir plus vite qu'un guépard, résister à des températures extrêmes et aux diverses radiations nucléaires. Il n'avait besoin d'aucune nourriture, excepté suffisamment d'énergie pour alimenter de coûteuses batteries. Il suffisait d'adapter des gadgets au corps métallique pour réaliser toutes les fonctions assurées jusque là par des machines.

Le cerveau-robot (Brain computer) pouvait bien entendu communiquer. Il pouvait penser. Il s'était lui-même rebaptisé Brain John.

John Newtown était le huitième volontaire pour cette expérience ultime. Comme douze de ses compatriotes, il avait été choisi parmi des accidentés qui n'avaient plus que quelques heures à vivre. On avait rejeté les cas atteints de cancer ou d'autres maladies infectieuses. Il fallait des sujets au métabolisme parfaitement sain, nullement affectés par un quelconque stress et d'une santé mentale irréprochable. On menait des enquêtes poussées auprès de l'entourage du volontaire. Les tests étaient aussi impitoyables et poussés que pour le recrutement d'astronautes.

Les sept premiers cobayes n'avaient pas résisté. Malgré toutes les projections que l'on réalisait, il restait une part d'inconnu, un peu comme dans le cas de greffes qui

seraient rejetées. La part de chance. Ou de malchance en l'occurrence.

Le cerveau d'Adam VII avait survécu à son arrêt cardiaque il y a maintenant deux mois et demi, soixante seize jours et quatorze heures pour être précis et, ici, la précision était une seconde nature. On avait d'abord prélevé le cortex cérébral hors du crâne d'origine en l'immergeant dans une solution neutre. Adam I et Adam II n'avaient pas résisté à cette phase cruciale. En effet, le cerveau devait être capable de se suffire à lui-même, grâce aux composants chimiques et nutritionnels qui lui étaient accordés. Il n'y avait pas d'injection, il fallait que ce soit les cellules cérébrales qui viennent se nourrir par elles même, pour schématiser. Le cerveau déconnecté ne devait pas végéter mais bien réagir à son environnement, même si celui-ci était particulièrement prévu pour être le plus proche possible des apports corporels. Il devait s'acclimater à vivre, à survivre à une enveloppe charnelle morte. Cela durait environ deux cents heures -une grosse semaine -, après quoi on implantait le cerveau dans ses nouveaux appartements. La solution neutre dans laquelle il baignait devait se résorber peu à peu comme un sas qui se vide. C'est au cours de cette délicate opération que les trois Adam suivants avaient échoué. Les neurones devaient appréhender un nouveau milieu, comme si on avait transporté un créatif publicitaire vivant au cœur de Manhattan dans l'hostile jungle de Bornéo. Les chercheurs ne pouvaient rien faire une fois de plus, juste se contenter d'observer les réactions cellulaires. La part de chance était encore trop importante à ce stade. Mais il fallait tenter l'aventure. La théorie ne vaut que si elle supporte l'expérience du terrain.

Adam VI avait parfaitement traversé les embûches de ces

deux cruciales premières étapes. On se congratulait. Ça fonctionnait. Il allait être le premier brain-computer de l'histoire humaine. Une page était tournée. Mais, comme cela arrive parfois lorsque la menace est passée, il y eut une rechute incompréhensible. Adam VI fut emporté en quelques minutes par une attaque cérébrale aussi fulgurante qu'une crise cardiaque aigüe. On décéla une trop forte concentration d'endorphines. Adam VI, sachant qu'il avait réussi, avait ressenti une telle félicité, une extase équivalente à plusieurs milliers d'orgasmes simultanés, une exaltation qui dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer, biologiquement et chimiquement. Les molécules du plaisir avaient tué Adam VI mieux qu'un fou rire ne l'aurait étouffé.

Adam VII était parvenu au stade ultime en se jouant de tous les pièges. Cet individu avait une force mentale hors du commun. On avait choisi Mark Southbottom pour ses capacités morales irréprochables. Directeur d'une entreprise fabriquant des panneaux solaires, il avait réussi à se hisser dans la cour des grands à la seule force de son travail, de sa ténacité, de sa persévérance. Battant né, il était un opportuniste doté d'une force mentale peu commune. Grand sportif, il était passionné d'escalade et de parapente. Il avait survécu douze jours coincé par la tempête en haute montagne. Il était rentré par ses propres moyens alors que les secours avaient depuis longtemps abandonné l'espoir de le retrouver vivant. Affaibli, on le transporta à l'hôpital le plus proche où l'on diagnostiqua une hypothermie alarmante (à peine 29 degrés), une déshydratation qui lui avait valu l'amputation d'un rein et des constantes tellement basses qu'il était impossible à un tel homme de pouvoir seulement sortir de l'inconscience. Lui, était parvenu à marcher dans le roc

et la glace pendant douze kilomètres. Toutes ces qualités physiologiques en faisaient un candidat idéal.

Au 50^{ème} jour, on jugea que le projet était un succès. Adam VII réagissait aux divers stimuli et parvenait déjà à émettre des phrases : une combinaison d'acides aminés et de molécules sophistiquées qu'un appareil, sorte de spectrographe, arrivait à traduire en symboles de langage. On était plus proche des idéogrammes chinois que d'un alphabet. A ce stade, pas question de littérature. On devait interpréter les assemblages de molécules qui pouvaient, à un point près, dire tout et son contraire. Il fallait donc recouper plusieurs ensembles pour comprendre l'idée générale émise, exactement comme la pêche d'un seul poisson ne pourrait définir précisément à lui seul la faune complète d'un étang.

La communication inverse était plus simple. On utilisait des impulsions électriques qu'on envoyait au cerveau Adam VII. Les moments d'incompréhension étaient encore trop importants mais on était là justement pour progresser.

Au 55^{ème} jour, il se passa quelque chose d'imprévu. Adam VII, cerveau capable de faire résister son ancienne enveloppe corporelle à des températures inouïes, capable de ralentir ses battements cardiaques, de réguler le taux de sucre dans son sang, de déconnecter ses nerfs pour effacer momentanément la douleur, un cerveau surpuissant, devint fou. Si Adam VII faisait preuve d'une force morale sans limite, capable d'agir seul, on avait sous-estimé une composante essentielle dans la réussite d'une telle opération. La coopération. Comme un super ordinateur surpuissant sera toujours moins fiable que 50 000 microprocesseurs mis en réseau, le cerveau humain ne peut se passer de la coopération d'autres cerveaux.

Mark Southbottom avait tout réussi dans sa vie en luttant toujours tout seul. On aurait dû s'en méfier, pour le moins prendre en compte cette donnée essentielle. Une femme aimante, certes, mais qu'il trompait allégrement. Des collaborateurs zélés mais qui agissaient toujours sur ses ordres. Des amis? Quels amis? On le craignait ou on le flattait.

Désormais Adam VII continuait à agir seul, à vouloir communiquer à sens unique, donnant des ordres qui ne pouvaient plus être exécutés. Une nouvelle forme d'autisme menaçait le cerveau qui partait en vrille. Despote isolé, Adam VII bouillonnait mais ne parvenait pas à entrer en communication avec l'extérieur. Il était pris à son propre piège. On se résolut à le supprimer.

Adam VIII avait triomphé avec succès de toutes les étapes critiques placées sur la longue route qui l'avait mené de John Newton, avocat tenace, père de famille aimant et aimé, ami vénéré, membre d'une chorale locale et impliqué dans plusieurs associations caritatives, à Adam VIII, le brain-computer qui était le premier à avoir atteint le 76^{ème} jour hors de son corps. La communication était désormais parfaite. Il s'était rebaptisé lui-même Brain John, rejetant le nom de code Adam qui commençait à lui peser.

- Ce n'est pas moi, laissait-il entendre.

Ce soir-là, on sablait le champagne lorsque le cerveau nouvellement connecté à un robot lui donnant à nouveau un aspect humain avait émis cette phéromone :

- Je n'ai pas droit à une bulle de champagne, moi?

On s'esclaffa et le docteur Martin Delaware envoya un signal électrique euphorisant.

Une nouvelle ère commençait. L'anthropocène allait faire place dans un peu moins d'un siècle à la robotocène :

l'ère du cerveau humain débarrassé de son enveloppe biologique et devenu immortel.

Cependant, l'objectif ultime du projet Adam était de dématérialiser totalement le cerveau humain. De le télécharger ni plus ni moins comme un simple programme informatique. Brian John ne se doutait de rien. Il ne savait pas qu'il n'était qu'un cobaye qui serait sacrifié le jour venu, pour permettre la réussite complète du projet. Il n'était qu'une étape. Les progrès avaient été fulgurants mais la route était encore longue.

Ce que ne savaient pas encore ces chercheurs réunis autour d'une coupe de champagne, au milieu du désert de l'Arizona, c'est qu'à 8000km de là, dans le froid sibérien, un laboratoire ultra secret, enfoui sous la glace, parvenait à constituer une nouvelle humanité.

Thibault Deschamps se situait à des lieues de toutes ces considérations futuristes dignes des ouvrages d'anticipation les plus fous. Aussi loin moralement que physiquement.

Le bateau qui fendait cette mer d'huile était un petit voilier de quinze mètres, à peine plus imposant qu'une grosse barque. A bord, deux matelots en herbe. Un homme dont la carrure pouvait aisément lui permettre d'être engagé comme titulaire dans n'importe quelle équipe de rugby de l'hémisphère sud. D'origine Maori par son père et Indonésienne par sa mère, il se singularisait par une humeur enjouée, toujours partant pour de nouvelles aventures. Pour le coup, il n'allait pas être déçu. Ce n'était plus une aventure, mais carrément de l'inconscience. L'autre marin d'un jour était son exact contraire, autant d'un point de vue physique que psychologique. Ne dépassant pas le mètre soixante, les

muscles avaient été remplacés avantageusement par les nerfs chez ce fils d'un important diplomate de Hong-Kong. Les épisodiques mystères de la génétique expliquaient son allure passe-partout. On aurait pu le croiser sur tous les continents du monde, il serait passé inaperçu. Il n'avait aucun signe particulier, rien de distinctif et bien heureux le commissaire qui aurait pu, d'après témoignage, établir son portrait robot. Il était quasiment invisible tant son profil se confondait dans la foule. Thibault espérait qu'il saurait aussi se fondre dans la jungle la plus impénétrable de la planète.

Autant le demi Maori était d'une nature joyeuse et extravertie tout en restant d'un calme qu'on ne rencontre plus guère que chez les moines tibétains, autant ce petit homme trépignait et s'agitait sans cesse. Ce n'était pas de l'hypocondrie puisqu'il annonçait sans cesse les pires difficultés pour tout l'équipage. Par mer calme et un ciel désert, il trouvait le moyen de prédire une tempête des plus folles. Mais il était un biologiste expert et Thibault avait besoin de sa science. Lui s'intéressait aux hommes, pas aux plantes.

L'île apparut moins de vingt minutes avant d'accoster. Il est convenu d'admettre qu'à hauteur d'homme, en pleine mer, l'horizon se situe à quatre kilomètres. Le demi Maori sauta dans vingt centimètres d'eau et accompagna la proue du navire, le hissant sans effort sur le sable. Thibault et le petit homme tombèrent sur une plage tout droit sortie des romans d'aventuriers du XIXème siècle ou de quelque carte postale d'île réputée déserte. Cependant, on n'était pas là pour faire du tourisme. Le Maori noua la corde du bateau à un bon palmier. Thibault s'était déjà équipé. Un large chapeau de brousse couvrait une calvitie naissante, un pantalon de toile rêche

recouvrait le simple short qu'il arborait sur les flots et une chemise du même tissu était bardée de poches, y compris aux manches. Dans son sac à dos, l'indispensable de survie. Une trousse de secours, des rations ultra-vitaminées, des pastilles purificatrices d'eau, quelques bijoux de pacotille. Les deux éléments primordiaux étaient logés dans les poches de son pantalon : un dictaphone grande capacité et un appareil photo miniature dont il avait précautionneusement écarté le mode flash.

Thibault était à la recherche d'une tribu primitive sur laquelle il avait longuement étudié mais n'avait pu, jusqu'à ce jour, pas pu croiser son moindre représentant. Les bijoux représentaient le passeport pour être admis au sein de la tribu. Il était toujours bon d'avoir un présent à offrir lors de rencontres improbables. Les Invisibles, puisque c'est ainsi qu'on les avait nommés, étant donné que personne à ce jour n'avait pu les observer de visu, devaient exister bel et bien. On avait d'ores et déjà repéré des ustensiles abandonnés, des vestiges de villages, des traces. Mais impossible de croiser un de ces mystérieux représentants. Les stigmates laissées par ce peuple inédit se situaient dans des îles peu éloignées les unes des autres, dans cette partie australe de l'océan indien. L'île sur laquelle venait de débarquer Thibault n'était mentionnée nulle part.

Le petit groupe se mit aussitôt en marche.

- Ca sent la présence de fauves et de serpents venimeux par ici, prophétisa le petit homme. Le demi Maori haussa les épaules et éclata d'un rire qui surprit un gros oiseau multicolore qui battit des ailes d'un air contrarié mais sans bouger de son perchoir situé à trois hauteurs d'hommes dans un palétuvier tout proche.

- Un ara commun, bougonna le petit homme. Etre un spécialiste de la flore impliquait par conséquent connaître aussi la faune qui la peuple, qui s'en nourrit, qui s'y cache.

Le demi Maori ouvrait la marche, une imposante machette à la main. Pour le moment la végétation n'était pas imbriquée comme dans une véritable jungle et on pouvait progresser lentement sans avoir à se frayer un chemin dans un mur végétal.

Au fur et à mesure que l'équipe progressait, le monde sauvage assurait son emprise. C'était comme pénétrer dans une eau chaude et poisseuse. La température n'était pas excessive mais l'abondante humidité rendait la respiration malaisée. Des cris d'oiseaux annonçait l'avancée humaine. On sentait tout autour s'agiter des animaux qu'on ne voyait jamais. Ca jacassait, ça hurlait, ça glapissait, ça voletait au-dessus des têtes, ça frissonnait dans les buissons plus épais maintenant, ça grouillait partout, une armée d'insectes rampant se mettait en marche.

- Nous aurons de la chance si nous ne croisons pas la Dame du Pacifique, annonça le petit homme dans un rire mauvais.

- La dame du pacifique? s'étonna le demi Maori.

- C'est le nom que les peuplades de ces îles donnent à une variété particulièrement mortelle de mygale à pattes velues. Cette description fit tressauter de rire l'homme à la machette.

On taillait maintenant un passage dans un maquis épais et la progression avait nettement ralenti. Soudain Thibault ordonna l'arrêt total et, son index devant ses lèvres, intima le silence le plus complet. En effet, la jungle s'était tue. Plus aucun cri d'oiseau, pas le moindre

gémissement d'animaux invisibles. Les insectes rampants s'étaient eux aussi immobilisés, semblait-il. On resta ainsi une bonne minute à épier tout autour de soi. Rien. Une légère brise fit bruire la haute cime des arbres, un long sifflement fendit l'air et vint stopper dans l'écorce d'un arbre que le petit homme n'eut pas le temps de nommer.

Une flèche s'était fichée bien horizontale. Aussitôt la verdure se mit en mouvement et les trois hommes furent encerclés par un groupe d'une demi douzaine d'hommes aux corps badigeonnés de divers traits de peintures, presque tous verticaux. Des traces vertes et brunes sur les membres, des marques blanchâtres sur le visage et le torse. Ils étaient quasiment invisibles, tapis dans la plus inextricable jungle de tout le pacifique. Les Invisibles, justement, médita Thibault.

- Messieurs, je crois que nous sommes attendus, murmura-t-il tandis que le demi Maori n'avait en rien perdu sa bonne humeur et que le petit homme commençait à s'agiter, signe que les choses allaient prendre une mauvaise tournure.

Un des Invisibles s'avança vers le trio, toucha le torse de Thibault d'un doigt musclé et prononça quelques mots péremptoires. Les lances se tournèrent aussitôt vers les gorges et les nuques des explorateurs.

L'ethnologue français fronça les sourcils.

Thibault avait longuement étudié le peuple des Invisibles d'après des récits d'explorateurs, quelques clichés pris de loin et relativement flous. Il les avait cherché un peu partout, du Sri Lanka à Madagascar, en passant par bon nombre d'îles perdues au milieu de cet océan réputé comme le plus dangereux, le plus traître du monde. Cette fois, il était parvenu bien plus au sud que lors de ses

précédentes expéditions. Là était sûrement la clé. L'Indonésie était un véritable vivier de tribus primaires. Bali, Sumatra, la Nouvelle Guinée, Java, Bornéo, le Timor, les Moluques, autant d'îles où la jungle restée vierge (mais pour combien de temps encore?) permettait d'abriter quantité de peuplades qui n'avaient pas eu de contact, ou si peu, avec notre civilisation. Mais Thibault n'avait jamais croisé ces fameux Invisibles dont bon nombre d'explorateurs mentionnaient l'existence, mais que personne ne décrivait réellement avec précision. Peut-être et sûrement parce que ces hommes avaient un dégoût si prononcé de leurs homologues qu'ils fuyaient ou se protégeaient de la moindre intrusion de l'homme blanc. On avait ainsi rapporté leur extrême discrétion, capables de se fondre dans la jungle qui était leur environnement comme l'acier, le verre et le béton peut l'être d'un homme occidental de nos jours. Ils n'étaient pas franchement hostiles, mais restaient farouchement craintifs et sauvages. L'étude de leurs mœurs serait, à n'en pas douter, une avancée extraordinaire pour expliquer qu'une autre société était possible. De tous les récits que Thibault avait parcouru, il ressortait que les Invisibles jouissaient d'une santé prodigieuse, capables de courir aussi vite qu'un guépard, agiles dans les équilibres les plus instables, résistants au-delà des normes car ces îles étaient souvent battues par des tempêtes particulièrement dévastatrices. Quel était leur secret? Leur alimentation? Certainement à base de fruits et de racines (ils ne devaient pas connaître l'agriculture). Leur hygiène de vie? Comment se soignaient-ils? Ces îles isolées devaient regorger de plantes endémiques, une pharmacopée inédite pour qui savait l'utiliser à bon escient. Peut-être le secret de leur constitution parfaite,

de santé sans faille résidait dans leur comportement, leurs traditions. Tout cela serait assurément passionnant à découvrir, à étudier. Si toutefois Thibault avait bien mis la main sur cette tribu si particulière. Il n'en était plus si sûr.

Il ne reconnaissait pas du tout le dialecte exprimé. Les explorateurs les plus méticuleux avaient retranscrit phonétiquement les rares interjections dont-ils avaient été les victimes, avant que les représentants de la tribu si secrète ne s'évaporent dans la jungle. Cela ne correspondait absolument pas aux idiomes rapportés. Ceux-ci utilisaient davantage leur langue, voire leurs lèvres pour émettre des sons moins gutturaux.

- Apparemment, ce ne sont pas des Invisibles, chuchotait-il davantage pour lui-même. Et cela n'augurait rien de bon.

Thibault avait élaboré quelques projections sur ce que pourrait être cette civilisation oubliée. En recoupant tous les témoignages, les rapports, les journaux de bord, il en avait déduit quelques grands traits de personnalité et comment dialoguer avec ces hommes libres. Nul doute que s'il n'avait pas à faire aux Invisibles, toutes ses dispositions de mise en contact tombaient à l'eau. Il faudrait surement improviser.

En un instant, les trois hommes eurent les poings liés par des lianes d'herbe coupante. Les autochtones palpaient leur corps comme s'ils n'avaient jamais vu d'humains. En un sens, c'était la franche vérité. La troupe se mit en marche, le trio encadré de près par ces guerriers dont Thibault ne connaissait pas la foi et ne répondant qu'à leurs lois. A un jet de pierre, ils trouvèrent un passage, véritable tunnel dans cette abondance de verdure. Ils progressaient en file indienne, chaque explorateur séparé

par un indigène.

Thibault remarqua que les guerriers avançaient sans bruit, posant leurs pieds comme s'ils marchaient sur un tapis d'œufs. Ils étaient attentifs autour d'eux. Rien ne leur échappait. Ils avaient gardé cet instinct animal qui protège du danger et jouissaient d'une capacité de réflexion que ne peuvent avoir les animaux de la forêt. Ils étaient parfaitement adaptés à leur milieu. Ils donnaient l'impression de ne pas faire d'effort dans leur progression et pourtant ils marchaient d'un bon pas, Thibault s'en rendait compte puisqu'il avait du mal à suivre et que son rythme cardiaque s'était nettement accéléré.

Vingt minutes plus tard, ils débouchèrent dans une mince clairière. Malgré leur situation peu enviable, Thibault fut éberlué. Il était venu ici à la rencontre des Invisibles, il découvrait une peuplade totalement inconnue. Leur étude révélerait des tonnes de secrets. Il ne pensait même pas à la renommée internationale qu'il allait tirer de cette découverte majeure. Il ne pensait qu'à son envie d'en savoir plus sur cette tribu inédite. Si on lui en donnait le temps, la possibilité. Les intentions de ces guerriers n'étaient pas les meilleures, assurément.

Il nota mentalement tous les détails. Un village qui n'était qu'une ample hutte : tous ces hommes de la forêt devaient dormir ici, peut-être selon des rites hiérarchiques complexes qu'il aimerait bien découvrir. Il remarqua deux ou trois femmes, affairées autour d'une marmite qui bouillonnait sur un feu de bois. Il n'y avait, là, rien de bien original : l'homme partait chasser, la femme s'occupait de la nourriture rapportée.

Ils n'avaient pas l'apparence de ces peuplades de l'hémisphère sud vivant en forêt, à savoir une peau

mordorée, une taille limitée donnant un aspect courtaud, des muscles prononcés qui dénonçaient une vie très physique, des membres réduits, puissants.

Leur taille était comparable aux indo-européens, mais leurs membres étaient plus longs que la moyenne et plus fins surtout. Thibault pensa immédiatement aux Masaïs, impression renforcée par cette posture fière et digne qui n'était pas le privilège des guerriers. Eux seuls arboraient des décorations épidermiques, les autres étaient simplement bronzés, sans cette teinte plus prononcée qu'ont les hommes qui vivent au soleil chaque jour.

Ils semblaient tous plus ou moins imberbe, à part une belle touffe d'épais cheveux noirs dont la coupe au bol rappelait certaines peuplades d'Amazonie.

Il y avait trop de choses à voir que l'urgence de leur situation interdisait à Thibault de pouvoir consigner, même mentalement. Il aurait voulu s'expliquer. Ils n'étaient pas là dans un but hostile. Ils étaient des amis, juste venus en visite. Mais déjà les guerriers les poussaient dans une cavité creusée dans le tronc d'un arbre gigantesque dont il ne restait plus que les fondations. Les trois explorateurs n'opposèrent aucune résistance. Leurs geôliers étaient tout aussi puissants que les guerriers qui les avaient menés ici et équipés de lances rudimentaires, mais parfaitement dissuasives.

Thibault continuait de noter tout ce qu'il voyait. L'organisation du village.

Il n'y avait bien qu'une hutte, suffisamment ample pour que toute la communauté puisse y dormir mais la vie se déroulait constamment au dehors. Il put dénombrer, outre les six guerriers qui les avaient capturés, cinq autres hommes, dont deux apparemment d'un âge plus avancé. La pigmentation de leurs cheveux était tout aussi ébène

mais leur peau moins lisse. Il remarqua aussi la présence de plusieurs enfants, mais pas d'une nuée qui illustre la stratégie commune à la plupart des sociétés humaines que l'on a baptisé « stratégie R » : natalité importante, forte mortalité infantile, maturité sexuelle courte, volonté de se répandre coûte que coûte, profil agressif, voracité envers les ressources. Un système largement répandu chez les animaux de petite taille, notamment les insectes, qui n'ont d'autres choix que de se multiplier à l'infini pour avoir une chance de perdurer. Cette stratégie s'applique également dans des circonstances complexes : un habitat perturbé, des ressources imprévisibles et des risques élevés. Ces espèces compensent les conditions difficiles et peu sûres par un esprit colonisateur largement développé, expansif et opportuniste, misant tout sur la reproduction et une croissance importante.

Au contraire, la « stratégie K » est celle employée par les prédateurs, les mammifères, et globalement toutes les espèces situées sur les plus hautes marches de la pyramide. Elles bénéficient de conditions plus favorables de part leur statut ou qu'elles ont pu se créer : approvisionnement régulier et assuré en nourriture, sécurité voire confort. Moins de naissances, une plus grande attention portée aux enfants alliée à une mortalité infantile quasi nulle, une culture développée, un enseignement de la part des parents, une maturité sexuelle plus tardive et une fécondité faible, un respect des ressources naturelles par une croissance lente, une survie élevée grâce à une forte capacité de compétition et très peu de dispersion.

Le drame de notre espèce, c'est qu'elle applique une stratégie R (pullulement, croissance démesurée, appauvrissement des ressources) réservée à des espèces

plus vulnérables. Ainsi nous évoluons dans un système gagnant-gagnant : situés au sommet de l'échelle animale, nous cherchons à nous développer encore et encore, inversant cette pyramide si fragile.

Dans l'esprit de Thibault, il y avait, sur terre, deux sortes de sociétés humaines : celles qui prennent et celles qui laissent. Ceux qui se posaient en propriétaires et ceux qui se sentaient davantage locataires de la planète. Les peuplades primitives appartenaient majoritairement à la seconde. Peuples de chasseurs-cueilleurs, ils savaient jusqu'où ne pas aller, prélever leur juste tribut sans appauvrir la terre nourricière.

Ici, ils n'étaient visiblement pas nomades étant donné que la hutte avait demandé certainement plusieurs semaines à bâtir, ils devaient encore plus faire attention à leurs ressources et cela commençait par une régulation des naissances. Comment y parvenaient-ils, voilà qui était une question essentielle que Thibault aurait aimé pouvoir détailler, mais le temps manquait. Et la communication s'avérait impossible.

Une dizaine d'hommes, presque autant d'enfants, vraisemblablement n'ayant aucun le même âge et seulement trois femmes. Du moins, Thibault ne put en dénombrer davantage. Peut-être que l'une ou deux d'entre elles étaient à l'intérieur, s'occupant de nouveaux nés - mais il n'y avait plus eu de naissance depuis bientôt trois ans - ou s'activant à une tâche qui ne pouvait pas être réalisée à l'extérieur, là, Thibault ne voyait pas.

Cette mini société était donc atypique à plusieurs niveaux. L'équilibre des naissances était obtenu par le fait que les femmes étaient moins nombreuses, mais comment faisaient-ils pour sélectionner le sexe des enfants? Peut-être chassaient-ils le trop plein de filles,

peut-être les tuaient-ils au berceau?

Tous les visages des occupants étaient fixés sur eux mais aucun n'osait intervenir. Ils devaient attendre les directives de leur chef et, visiblement, celui-ci était absent. Thibault poursuivit son observation. Apparemment, avant leur arrivée qui avait stoppé net toute forme d'occupation, chacun était employé à quelque besogne. Il remarquait une pile de petits paniers tressés à côté de l'homme paraissant plus âgé. Un autre tenait encore dans ses mains un outil tranchant tandis que dans son dos pendaient quelques dizaines de poissons qui séchaient lentement au soleil. Deux, parmi les plus jeunes, se faisaient face, séparés par un billot de bois. Jouaient-ils?

Il y eut un bruit de pas. L'un des guerriers précédait trois nouveaux venus. Il était probablement allé prévenir leur chef. Thibault fut surpris de constater que la personne qui avait autorité était une femme. Elles étaient moins nombreuses, mais on avait à faire à une société matriarcale. Cela ne faisait aucun doute. Si les hommes étaient plus visibles, ils n'avaient pas le pouvoir décisionnaire, tout comme on remarque davantage les employés que les chefs dans nos sociétés hiérarchiques.

La femme-chef devait avoir autour de quarante ans bien qu'il soit malaisé de définir un âge dans une telle communauté avant de connaître leur mode de vie, leurs habitudes, leur nourriture... Elle était vêtue, comme chacun des indigènes présents, d'un simple pagne noué à la taille, laissant arborer deux magnifiques seins encore fermes et haut placés. Automatiquement, Thibault diminua de dix ans son âge supposé. Elle avait la peau tout aussi claire que les autres, juste hâlée par l'exposition constante au soleil, quoique affaibli par une

vie coutumière en forêt. Son maintien était tout aussi digne que celui des guerriers qui montaient toujours la garde, quelques pas en retrait dorénavant. Il était clair qu'elle allait s'adresser à eux. Mais dans quel langage? Thibault, habitué aux différents dialectes des peuplades primitives, n'avait aucune idée d'où pouvait provenir leur moyen de communication particulier. Il avait entendu des assemblages de voyelles juste rythmées par des claquement de langue et diverses ponctuations qui n'empruntaient rien aux consonnes. La charpente de leur langage était bien différente de nos systèmes indo-européens, elle ne se rapprochait d'aucun jargon primitif. Impossible d'établir des passerelles, même avec les rares pistes évoquées par les Invisibles.

Elle se posta juste en face des trois captifs et prononça une phrase parfaitement incompréhensible. Elle allait reprendre lorsqu'un cri déchira le silence qui planait depuis l'arrivée des trois hommes. Un cri qui ne venait pas de la jungle alentour. Un cri parfaitement reconnaissable dans toutes les langues du monde. Un cri qui alerte mieux qu'un feulement de tigre.

L'appel du nourrisson.

Thibault n'en revenait pas. Celui qui vociférait depuis l'intérieur de la hutte ne devait pas avoir un an et le dernier des hommes venait de fêter son troisième anniversaire, entouré de cadeaux et d'une multitude de caméras de télévision du monde entier quelque part dans une banlieue de Bombay.

La femme-chef interpela l'un des deux jeunes hommes assis autour du billot sur lequel, Thibault pouvait le voir maintenant, se tenaient quelques pièces de bois façonnées et tellement polies qu'on en devinait un très fréquent usage. Surement un jeu de stratégie, semblable à

nos échecs. Que de découvertes en perspectives s'imagina Thibault. Si cette tribu nous considère comme des bienvenus, ce qui pour le moment, ne semblait pas être le cas. Elle siffla un ordre et aussitôt le jeune homme se leva et disparut sous la hutte.

Patiemment, elle s'adressa à nouveau au trio en étirant le plus possible sa phrase, l'articulant à l'excès, frappant chaque voyelle d'un coup de langue et d'un mouvement de lèvres. Tout son visage participait à la communication, y compris son front qui se plissait par instants, ses maxillaires qui donnaient l'impression de mâcher une viande dure et ses yeux, oui ses yeux, au travers desquels Thibault reconnaissait l'étincelle de la curiosité. Cette simple lueur le rassura quelque part. Lorsqu'un être, dans une position dominante, reste obtus, il n'a rien de bon à espérer, tandis que si l'éveil d'un intérêt sincère se laisse poindre, tout n'est pas perdu.

Sans s'agacer, elle demanda au vieil homme occupé à sa vannerie de lui apporter quelque chose. Moins d'une minute après, il réapparut d'on ne sait où, tenant un large panier à bout de bras et une large planche sous son bras. Les cris du nouveau né avaient cessé. Le jeune homme n'était pas ressorti de la hutte. Tous étaient figés et regardaient dans leur direction. Le petit homme craignait le pire mais, bloqué par cette ambiance tendue, n'osait pas l'exprimer franchement. Le demi Maori restait impassible, arborant presque un sourire : il devait en avoir vu d'autres. Thibault avait cependant un mauvais pressentiment comme si tout ce calme apparent cachait des envies de meurtre. Il pensait que si la femme-chef n'avait pas cette autorité sur tout le groupe, ils auraient déjà été massacrés. Mais quelles allaient être ses intentions? Peut-être était-elle curieuse de ce trio

impromptu, mais que son intérêt ne résisterait pas à l'agacement d'une impossibilité de communiquer franchement. Il regardait le panier que l'ancêtre tenait toujours à bout de bras. Cela semblait lourd. Il le déposa à terre.

Ce qu'il prenait pour des ustensiles de torture n'était qu'une corbeille remplie d'un sable compact, très fin et très légèrement humide, presque de l'argile et d'une planche de bois bien lisse. Que pouvait-on inventer comme supplice avec ces accessoires?

Thibault sut, dès cet instant, que cette peuplade ne faisait pas preuve de l'animosité constatée par les témoins de rencontres furtives avec les Invisibles. En un sens, ils étaient plus coopératifs que franchement hostiles. Peut-être n'avaient-ils jamais rencontré d'autres humains et ne s'en méfiaient pas comme de la peste, réaction naturelle à pareille confrontation. Ils étaient dans un premier temps sur leurs gardes mais ne tarderaient pas à vouloir communiquer. Et ce moment là était venu. Le martyr craint n'était qu'une vue de leur esprit d'occidentaux. Ils étaient en présence d'une tribu bien plus évoluée et intelligente qu'on ne pouvait l'espérer.

Lorsque les conquistadors débarquèrent sur un continent qu'ils imaginaient vierge, ils ne cherchèrent pas à entrer en communication avec les autochtones, à moins que percer l'abdomen de baïonnettes ne soit une forme de conversation pour le moins radicale, un échange quelque peu définitif. Partout où l'homme fut mis en contact spontané avec ce qu'il ne connaissait pas, il en eut automatiquement peur. Et la peur est bien mauvaise conseillère en matière d'échange, de communication, de dialogue. Cette tribu n'avait pas peur. Elle était intriguée. Et voulait savoir.

La femme-chef répandit le sable fin sur la totalité de la planche de bois comme si elle désirait napper un joli gâteau d'anniversaire d'une fine pellicule de chocolat. Et entreprit de tracer des lignes de son index gauche.

Ses gestes étaient souples et harmonieux. On eut cru qu'elle dessinait. Et c'est bien ce qu'elle faisait. Elle n'utilisait pas de signes, pas davantage d'idéogrammes, mais croquait en quelques traits de véritables figures. Lorsqu'elle eut terminé, ce qui ne lui prit que quelques dizaines de secondes, elle tendit le tableau d'argile vers Thibault.

Un groupe de personnes sommairement tracés se tenait devant ce qui semblait être la hutte qu'il avait devant les yeux, grandeur nature. Bon, elle voulait désigner la tribu. Face à la petite communauté, trois hommes emmitouflés dans des étoffes qu'elle devait juger inutiles car ils n'étaient pas représentés à leur avantage comme si elle avait esquissé une bande de délinquants en lambeaux. Là, il était clair que c'étaient eux-mêmes. Entre les deux groupes se devinait une barrière un peu particulière. De la nourriture (Thibault reconnaissait quelques bulbes, des bananes et noix de coco) semblait pouvoir traverser cette limite mais chaque groupe restait bien sagement de son côté. De l'index qui avait servi à tracer le message, elle désigna la tribu sommairement dessinée et fit un geste circulaire en direction de ses compagnons puis elle fixa la nourriture et offrit la paume de sa main droite vers les invités, enfin elle désigna le trio et sembla demander ce qu'ils avaient à proposer.

Un simple échange de cadeaux.

Thibault hocha la tête. Il fouilla ses poches à la recherche de la poignée de bijoux de pacotille qu'il avait préparé à cet effet. Quelques bagues de strass, deux ou trois

colliers de fausses perles et un bracelet en imitation or. Il présenta ces présents sur ses paumes ouvertes comme pour une offrande à un Dieu. Mais la femme-chef ne semblait pas emballée. Thibault détailla son visage et vit qu'elle ne portait aucun ornement, ni à ses oreilles, ni autour du cou, pas davantage à ses doigts ou ses poignets. Il fit semblant d'entourer son cou du collier, nouer le bracelet autour de son poignet et enfiler les bagues à tous ses doigts. Non. Ce n'était pas dans leur culture. Ils se peignaient le visage, le corps, devaient certainement se parfumer, travailler leur tignasses, mais les artifices n'entraient pas dans leur définition de la beauté. Thibault se demanda ce qu'il pouvait bien offrir à cette tribu. Son dictaphone, il en avait besoin et ce serait une offense pour eux, comme si eux leur offraient les épluchures des fruits accordés. Sa montre, ses habits? Non, il fallait oublier les choses manufacturées. Eux savaient confectionner des objets bien plus beaux. Une idée lui vint. Il se courba vers la femme-chef en faisant signe de solliciter le tableau à dessin. Elle comprit. Lui tendit.

D'un revers de main, il balaya la surface, effaçant le message symbolisé. Il pointa son index droit sur la planche recouverte d'argile. Il y eut un murmure désapprobateur tout autour. Il leva les yeux et vit le regard froid de la femme-chef. Il demeura interdit. Qu'avait-il fait de travers? Il n'avait même pas commencé à tracer la moindre ligne. Elle désigna sa main droite et fit un non énergique de la tête. Il comprit. Sur cette île, tous devaient être gauchers. Il fit signe de s'excuser en tentant de montrer qu'il était droitier. La femme-chef dodelina : il fallait qu'il utilise sa main gauche. Thibault pensa qu'il devait y avoir un tabou lié à

l'utilisation de la main droite, pourtant elle s'était bien servie de sa main droite pour effectuer le geste tout à l'heure et il lui semblait que le vieil homme aux paniers travaillait de la main droite. Bref. S'il fallait en passer par là. De toute manière, Thibault n'était pas doué pour le dessin et c'est pour cette raison qu'il se baladait toujours avec un mini appareil photo en guise de carnet de croquis.

Il entama maladroitement de croquer leur silhouette à tous les trois, puis indiqua un bateau amarré, leur embarcation qui les avait emmené depuis une île voisine. Il évoqua ensuite le monde, enfin le reste du monde en se gardant bien de le représenter telle une boule : eux n'auraient pas compris l'allusion. Pour cette tribu, le monde était forcément aussi plat que l'île sur laquelle ils vivaient et qu'ils n'avaient sûrement jamais dû quitter. Il essaya de transcrire tout le savoir, toutes les connaissances de toutes les peuplades du monde, à commencer par la sienne et cela, il l'offrit aux membres de la tribu en guise de cadeau de bienvenue. Son arme secrète tenait dans la poche gauche de son pantalon. Il sortit lentement l'objet et, d'un même mouvement collectif, tous les indigènes se rapprochèrent. Un cercle s'était maintenant constitué autour des trois explorateurs, le petit homme n'en menait pas large tandis que le demi-Maori continuait d'afficher un flegme de sénateur.

Il avança l'appareil qui lança un petit son semblable à un léger coup par la lame d'un couteau sur le rebord d'un verre en cristal lorsqu'il le mit sous tension. Toutes les têtes arborèrent aussitôt un air surpris et enjoué. Ce son leur plaisait. C'était déjà un point de gagné. Mais la femme-chef demeurait impassible. Elle se méfiait. Thibault sélectionna quelques photos de son répertoire et

les fit voir à la femme-chef.

D'abord une forêt vierge un peu semblable à la leur si ce n'est qu'elle était habitée par d'autres hommes et femmes, d'autres tribus, aux mœurs différentes, aux traditions particulières. Il leur montra les vestiges des pyramides d'Egypte et des temples grecs. Des couchers de soleil sur des mégapoles étendant leurs gratte-ciels à l'infini. Des chutes d'eau impensables, Niagara, Victoria. La banquise et les eaux prisonnières du gel dans un chaos de fin du monde. Des forêts de résineux tendant leurs cimes vers un ciel zébré d'aurores boréales comme autant de lances qu'une armée sylvestre pointerait vers les étoiles. Il y eut des bateaux voguant sur les flots, des avions planant comme de gigantesques mouettes et des hommes...

Des peaux ridées cuivrées, d'autres blanches où apparaissaient les veines bleues. Des nez retroussés, crochus, épatés, en trompette. Des pommettes saillantes, hautes ou à peine marquées, rosies par le froid ou flasques, volontaires ou effacées. Des lèvres inexistantes jouxtaient les plus pulpeuses. Des sourires en provenance des cinq continents. Des imberbes, des moustachus, des barbus et toutes les coupes de cheveux inimaginables qui auraient fait pleurer de jalousie les meilleurs coiffeurs de Paris. Il y avait toutes les attitudes dans cette galerie de portraits qui résumait l'humanité mieux qu'un long cours d'ethnographie.

La femme-chef semblait concentrée. Ses yeux s'ouvraient tout grands sur le minuscule appareil. Certains membres de la tribu tentaient de regarder par-dessus son épaule, essayant de capter un infime fragment de ce trésor.

Elle tendit l'appareil à ceux qui étaient le plus proche

d'elle. Apparemment, elle ne prenait jamais de décision sans consulter son entourage. Thibault pensa que cette démocratie directe se rencontrait plus fréquemment dans les sociétés matriarcales que chez les peuplades où les hommes dirigeaient la destinée.

Son regard paraissait à la fois heureux et consterné à la manière d'un gourmand qui découvrirait tous les mets les plus savoureux du monde en sachant qu'il lui serait impossible de tout goûter de sa vie, sous peine d'une indigestion légendaire.

En quelques traits de la pointe des doigts de sa main gauche, elle expliqua à Thibault qu'elle avait toujours été convaincue que leur tribu n'était pas seule au monde mais qu'il valait mieux vivre isolé. Thibault comprit. Sur les clichés en mémoire, aucune image de guerre, de meurtres, de génocides, d'épidémies, de pollution, de famine. Il prenait conscience que ce qu'il leur avait fait voir du monde n'était en fait que sa vitrine la plus somptueuse. Mais il y avait tout le reste. L'avidité, l'envie, la jalousie, la trahison, la haine, la peur. Soudain, Thibault eut honte. Honte d'appartenir à ce monde soit disant évolué, civilisé, porteur du progrès. Mais quel progrès? Souvent au cours de ses missions du bout du monde, il avait remis en cause son mode de vie. Il se sentait un paria dans la société moderne mais il en faisait tout de même partie.

La femme-chef le regarda longuement. Dans son regard Thibault voyait le dilemme : étaient-ils amis ou ennemis? Qu'allait-il advenir dorénavant? Cela dépendait uniquement de ce regard. Thibault tenta de prendre l'air le plus innocent du monde mais on ne gomme pas dix mille ans de culture guerrière, une âme d'envahisseur, un esprit conquérant en quelques secondes. La femme-chef

comprit tout cela au travers de la pupille de Thibault. Ils étaient, malgré eux, le virus qui venait envahir cette île isolée, coupée du monde et de sa folie destructrice. Ils étaient l'ébauche d'un cancer qui allait gangrener leur monde à eux, paisible et fondé sur d'autres valeurs. Un monde incompatible avec le leur.

Cependant il y avait de la miséricorde dans le regard de la femme-chef tandis qu'en quelques dessins sur la table d'argile, elle expliquait que la tribu a toujours refoulé les occupants. Maintenant Thibault se souvenait de cette anecdote, devenue presque une légende, qui avait émaillé le journal de bord d'un navire explorateur au début du XVIIIème siècle. Le trois mats avait croisé sous ces latitudes et avait reporté les assauts d'une tribu belliqueuse qui avait repoussé les quelques hommes partis à la découverte de cette île perdue. Plus tard, d'autres expéditions s'étaient heurtés au même comité d'accueil. On n'avait pas insisté. Il n'y a pas un an, Thibault avait encore pu consulter une vidéo sur internet qui montrait un groupe de guerriers sauvages, vus d'avion, brandissant lances et divers armes en direction du ciel. Il avait cru à un canular, une mise en scène comme on en rencontre que trop sur la toile. Cette tribu vivait toujours. Ce n'était pas une légende alimentée par des esprits farceurs. C'était la vérité. Et eux en étaient maintenant les hôtes. Les otages, peut-être. Les victimes sans doute.

Jouant son va-tout, Thibault reprit la table à dessiner et essaya de s'expliquer par quelques croquis. Il désirait faire comprendre qu'ils n'étaient pas là pour leur imposer quoi que ce soit. Que personne ne viendrait les déranger à leur suite. Qu'ils ne voulaient que les rencontrer. Les étudier. Non, pas cela. Ils n'étaient pas des rats de

laboratoire. Non, les comprendre, voilà.

Mais Thibault se rendait compte qu'il n'avait absolument rien à leur proposer. Toute sa culture demeurerait dans son appareil photo. Et ce n'était guère enthousiasmant. Juste une galerie de clichés sans rapports entre eux. Et comment, au travers de simples dessins, transcrire ces concepts si abstraits? Thibault demeurerait muet de son index gauche. Il se sentait fragile, incapable de proposer quelque chose de tangible.

La femme-chef donna un ordre à sa garde rapprochée qui continuait d'épier les images sur l'appareil de Thibault et comme il provenait d'une des poches de son pantalon, ils pensèrent que c'était là un habit magique qui produisait des images incroyables. Il y eut un très court débat entre eux et la femme-chef. Puis, d'un seul élan, deux hommes se jetèrent sur Thibault et sans qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, il était là, debout au milieu de la tribu, en caleçon. Le demi Maori se retenait de rire en gloussant tandis que le petit homme tremblait de tous ses membres.

C'est à ce moment-là qu'il la vit. Elle sortait de la hutte, un petit bébé dans les bras.

Toutes les femmes portaient les cheveux longs, tombant au minimum sur leurs épaules. Elle, arborait une coupe à la garçonne qui éclairait un visage d'ange. Son teint était plus pâle que ceux de la tribu, comme si elle avait grandi dans une caverne. Ses grands yeux étaient comme ceux des enfants, curieux de tout et toujours semblant être étonnés. Ses lèvres s'ouvraient sur un sourire qui finit de faire fondre Thibault. Pourtant sa position n'avait rien de glorieuse. Il se tenait debout, jambes nues, entouré d'une douzaine de guerriers qui n'attendaient qu'un geste de la femme-chef pour agir. Il ressentit cependant une grande

chaleur au fond de lui-même. Un bien être semblable au jour où il s'était déclaré devant sa voisine d'amphi à l'université. Une euphorie qui emplissait tout son être, alliée à cette appréhension qu'on éprouve à l'annonce d'un résultat d'examen : le cœur battant à tout rompre, la gorge sèche, l'estomac noué et les genoux légèrement tremblant. Le bonheur. Juste avant que le monde ne s'écroule en mille morceaux lorsque Fabienne (c'était son prénom) ne lui explique avec la plus grande délicatesse qu'il était bien gentil, qu'il était un camarade d'étude sans reproche, peut-être même allait-il devenir un ami sincère mais qu'elle n'éprouvait à son grand regret aucun sentiment amoureux pour lui. C'était cette prévenance qui l'avait agacé au plus haut point. D'une certaine manière il aurait préféré qu'elle le gifle.

Et là, en bien mauvaise posture, il éprouvait à nouveau cette sensation de fragilité devant cette jeune fille qui tenait dans ses bras un nourrisson de quatre à cinq mois. Outre que la beauté de la jeune maman avait des effets sur la physiologie de Thibault, cette scène était parfaitement impossible. Le demi Maori avait d'ailleurs cessé de glousser et le petit homme cessé de trembler. Tous deux étaient stupéfaits. Comment était-il possible qu'un enfant ait pu naître il y a moins d'un an alors que le monde entier était devenu stérile il y a trois ans?

Elle s'approcha du groupe menaçant qui entourait le trio et s'adressa à la femme-chef sans quitter son demi sourire. Ne sentait-elle pas la tension qui enveloppait tout le village?

La femme-chef aboya un ordre et elle retourna sous la hutte sans demander son reste. Thibault était convaincu que pendant une demi seconde, elle l'avait regardé droit dans les yeux et lui avait souri, d'un sourire profond

qu'on réserve aux patients allongés sur leur lit d'hôpital ou aux petits enfants.

On emmena les trois prisonniers sans ménagement dans une petite hutte située au pied d'un arbre gigantesque. Il était clair qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Thibault s'était trompé. Finalement, cette curiosité, cette volonté d'échange de la part de la femme-chef aboutissait au même résultat que s'ils avaient été mis aux arrêts d'emblée. Il tentait maintenant de comprendre à quelle civilisation perdue pouvait se rattacher cette tribu. Il était clair qu'ils ne faisaient pas partie des Invisibles. Leur maquillage ne correspondait pas à ceux qui se fondaient si bien dans la forêt pour chasser. Ils n'avaient pas ce rapport de dominant-dominés vis-à-vis des animaux qui peuplaient les environs proches et, pendant leur détention, Thibault fut bien surpris de constater que certains mammifères étaient considérés comme des personnes à part entière par les membres de la tribu.

Pendant trois jours, ils furent parqués dans quatre mètres carrés avec un simple bol de liquide parfumé pour nourriture. Un homme venait leur livrer leur maigre pitance au lever du jour, sans prononcer un seul mot ni même laisser apparaître la moindre curiosité. Pourtant, les trois captifs voyaient bien qu'ils étaient encore l'objet de discussions intenses au sein de la tribu. On devait débattre sur leur sort à venir. Dans sa courte expérience d'ethnologue, Thibault avait rarement croisé des tribus qui utilisaient cette forme si avancée de démocratie. La plupart du temps, un chef (un homme au demeurant) prenait seul les décisions qui s'imposaient. Ici, on assistait à des pratiques raisonnées. De son poste d'observation, Thibault ne voyait qu'une infime partie de la vie au village. Il s'en repaissait comme d'une

nourriture intellectuelle. Il notait mentalement chaque fait curieux et il n'était pas déçu. Cette tribu était unique, même à l'échelle des peuplades primaires.

Le matin du deuxième jour, Thibault crut défaillir lorsque la jeune femme au bébé vint lui rendre visite. Elle semblait se cacher des autres. En effet, même si on les dévisageait de loin, personne n'était venu les approcher à l'exception du garçon, toujours le même, qui apportait le grand bol de soupe matinal. La femme-chef avait dû donner des ordres pour qu'on ne les approche pas. Une sorte de quarantaine. Peut-être la peur de se voir contaminé par eux, comme s'ils étaient des pestiférés.

Là, ce matin, la jeune femme avait bravé l'interdit et était venue se poster juste devant Thibault. Les pieux espacés de cinq centimètres qui entourait leur cellule ne permettait que d'y passer la main. Ce qu'elle fit.

Avec la plus grande délicatesse et une aussi forte appréhension qui n'avait rien à voir avec un sentiment de peur mais bien de cette inquiétude qui accompagne les premiers rendez-vous amoureux, Thibault caressa doucement les doigts de la jeune fille. Ils étaient légèrement sales mais très fins et d'une fraîcheur curieuse au vu du climat qui régnait ici. Il observa son visage entre les piquets de bois. Il était tout aussi aimable que lors de sa première apparition et parfaitement indéchiffrable. Elle arborait un air calme où ne perçait ni curiosité, ni intérêt, ni demande. Elle semblait juste être venue rassurer les prisonniers, leur tenir compagnie comme on rend visite à un malade alité. Mais c'est vers Thibault qu'elle avait tendue sa main. Il ne pouvait s'empêcher d'y voir un signe. Leur salut, si d'aventure une issue positive à leur sort pouvait survenir, ne viendrait que d'elle, d'elle seule.

Elle revint au matin du troisième jour. Elle tendit à nouveau sa main et Thibault sentit un plaisir immense croître au fond de lui en lui caressant doucement les doigts, puis lui serrant sa main avec la plus grande finesse. Ce n'était pas une poignée de main. Plus exactement un échange d'énergie comme ces soit disant sorciers qui enlèvent le feu en apposant leurs mains sur les brûlures. Il crut déceler alors dans les yeux de la jeune maman un éclair d'affection sitôt remplacé par un air de commisération qui lui fit penser à la dernière cigarette du condamné.

Elle s'éloigna sans un dernier regard. Thibault senti une pierre lourde de plusieurs tonnes lui tomber dans le ventre. Et leur hypothétique prochaine exécution n'y était pour rien.

Cinq hommes vinrent les délivrer peu avant le crépuscule. Les palabres avaient dû prendre fin. Leur sort était celé. Soit ils étaient libres, soit... Thibault ne voulait pas y penser. Il n'avait que la jeune fille à la main fraîche dans la tête. Il la chercha des yeux partout parmi la tribu qui s'était réunie au grand complet tandis que les cinq guerriers les escortaient jusqu'au centre du village. Cela ne ressemblait en rien à un comité d'adieu mais plutôt à la foule avide des mises à mort. A cet instant crucial, Thibault tentait de retrouver la jeune fille parmi le public mais elle était absente. Peut-être la tenait-on à l'écart. Peut-être la femme-chef avait remarqué ses deux visites aux prisonniers. Peut-être était-elle bâillonnée, retenue prisonnière quelque part à son tour? Alors que le pire se profilait au devant des trois explorateurs, Thibault n'avait de pensé que pour elle.

Les préparatifs étaient maintenant terminés. Il ne restait plus qu'à apprendre comment le trio allait périr.

Ebouillantés dans l'énorme chaudron qui leur faisait face? Massacrés à coup de petites machettes que tenaient nonchalamment les guerriers? Transpercés par une lance comme celle que le plus grand de tous tenait solidement dans la main gauche?

Trois hommes s'avancèrent vers le trio, leur visage dénué de toute expression, le regard vide tels des automates. Il n'y avait plus la moindre étincelle de curiosité dans leurs yeux. Ils devaient exécuter les ordres. Thibault pensa que, finalement, cette tribu n'était pas si différente de toutes les autres, y compris la société dite civilisée à laquelle il appartenait. Bien sûr leur rapport à leur environnement était unique, fait de respect et de considération, mais ici aussi, on se méfiait de l'inconnu, on rejetait l'étranger.

Les trois hommes leur faisaient face. On n'entendait plus un bruit. La jungle semblait même s'être tue. Pas même un cri d'oiseau. Le silence complet, angoissant, une tranquillité qui précède souvent les cataclysmes.

Thibault entendit alors le vent dans les hautes branches. Visiblement toute la tribu avait aussi perçu l'annonce d'une quelconque catastrophe. Chacun levait la tête vers la cime des arbres, une lueur d'inquiétude dans leurs yeux. Le vent forçait. On entendait maintenant clairement son grondement sourd. Une tempête menaçait. Elle allait probablement sauver les trois explorateurs d'une mort certaine, mais pour les anéantir d'une autre façon. Le souffle s'intensifia, faisant danser les cimes des arbres alentour. Le bruit s'amplifiait mais sa nature avait quelque chose de curieux, d'anormal. C'est ce qui inquiétait la tribu mais Thibault et ses deux compagnons connaissaient déjà la source de tout ce vacarme.

Une demi douzaine d'hommes tombèrent du ciel, pendus

à des cordes. On percevait maintenant nettement le bruit des rotors et des pales d'hélicoptère. Un commando en tenue de combat débarquait à la manière des films d'action américains. Vêtus entièrement de noir, casqués et armés, ils ressemblaient à une horde d'insectes qui s'abat sur sa proie. La tribu restait bras ballants, terrorisée. Le vacarme ne cessait pas. De la poussière était soulevée par les tourbillons des courants d'air. Les trois bourreaux brandirent lances et machettes vers les intrus tandis qu'une partie de la population s'éparpillait dans un sauve-qui-peut totalement désorganisé. Les trois explorateurs avaient compris que l'attaque ne les concernait pas, mais dans ce chaos, il valait mieux se mettre à l'abri avant de savoir qui étaient ces hommes et ce qu'ils voulaient.

Aussitôt à terre, les hommes en noir entreprirent de maintenir la tribu sous bonne garde. Les trois bourreaux furent paralysés avant même d'avoir pu défendre leur village. Planqué sous un auvent en feuilles de palmier, Thibault observait la débâcle. Les armes des intrus n'émettaient pas le son caractéristique de l'artillerie de guerre conventionnelle, mais plutôt le son mat des carabines qu'on utilise pour endormir les fauves. L'image de la jeune fille tenant son bébé dans ses bras traversa son esprit et il comprit en un éclair. Ce débarquement musclé n'était pas destiné à anéantir une tribu par ailleurs pacifique pour peu qu'on ne les dérange pas et qui n'avait rien demandé au monde extérieur. L'armée américaine (il n'y avait peu de doutes sur la provenance de cette troupe ultra équipée) avait reçu des ordres pour venir capturer les derniers hommes capables de se reproduire, d'où l'utilisation d'armes parfaitement inoffensives.

Mais la tribu l'ignorait. C'était la débandade complète. Au milieu de cette confusion absolue, Thibault vit la jeune femme, le bébé protégé dans ses bras, à l'entrée de la hutte. Elle semblait désemparée. Il ne réfléchit plus, bondit vers elle au milieu du désordre et empoigna sa main d'une manière bien plus vigoureuse qu'il ne l'avait jusque là fait lorsqu'elle était venue le voir devant sa prison improvisée. Ils détalèrent entre les arbres, ne se retournant pas une seule fois.

10. L'Institut.

L'équipe spécialisée en génétique travaillait sur les chromosomes responsables de la reproduction depuis maintenant deux ans. Sans succès.

Une gamète est une cellule reproductrice (haploïde) qui ne possède qu'un seul exemplaire d'une collection complète de chromosomes tandis que toutes les autres cellules les possèdent en double. Les gamètes femelles, l'ovule (ovocyte II), présentent 22 chromosomes plus un chromosome x. Les spermatozoïdes, eux, contiennent 22 chromosomes mais la moitié possèdent un chromosome x et l'autre un chromosome y. Lors de la formation des gamètes, une cellule tout ce qu'il y a de normal va se diviser par deux fois et produire quatre gamètes contenant 23 chromosomes simples qui, lors de la fécondation, vont fusionner pour donner une cellule à 23 chromosomes doubles, nommée zygote. La boucle est bouclée. Une protéine, la syncytine 1, est responsable de la fusion cellulaire reproductrice, autrement dit, elle est à l'origine de la formation placentaire. Huit pour cent de l'ADN d'homo sapiens est composé de vestiges rétroviraux. La syncytine 1 est exprimée par la famille des rétrovirus endogènes qui ont été intégrés dans le génome d'un ancêtre primate lors d'une infection il y a environ 40 millions d'années. La passation intergénérationnelle est due à l'implication des mécanismes de défense antiviraux humains qui ont permis la désactivation du virus, mais en partie seulement. La syncytine possède des capacités fusogéniques induisant la formation de syncytium (cellules à plusieurs noyaux) et va entrer en jeu pour

différencier et fusionner les cytotrophoblastes en une couche continue multi nucléée qui sera le siège des interactions foeto-maternelles : échange de nutriments essentiels entre la mère et le fœtus, régulation de la réponse immune et protection contre d'éventuels pathogènes).

L'exposition générale aux puissantes radiations du rayonnement cosmique qui avait traversé la planète il y a plus de cinq ans, avait largement endommagé cette protéine, qui ne codait plus, rendant la fusion des cellules reproductrices impossible, sinon incomplète. On n'obtenait plus un zygote correctement formé. Il dépérissait. Il se détériorait. Il s'atrophiait.

On avait réussi à remplacer la syncytine I chimiquement. Mais la protéine n'était pas stable. Il semblait que la nature s'efforçait de contrer toutes les expériences, toutes les possibilités d'avancées. A chaque avancée correspondait, sans tarder, un nouveau problème, comme lors d'une partie d'échecs où, face à un coup apparemment gagnant, l'adversaire ripostait ardemment.

Francine avait pris ses marques et ne remarquait même plus les nombreux protocoles liés à la sécurité auxquels elle devait se soumettre chaque jour. Le laboratoire, entièrement financé par l'armée américaine, elle le savait parfaitement, était jugé niveau secret défense. Tout le personnel, y compris au plus haut degré, devait se plier à des mesures que l'on pourrait facilement qualifier de paranoïaques en d'autres lieux. Les différents sas qui permettaient l'accès aux salles de recherche étaient digne des aéroports les plus modernes en matière de sécurité. Aucun objet n'entrait ni ne sortait sans accord écrit et deux fois vérifié. Francine avait eu du mal à s'y

conformer au début. Il n'était même pas question d'emporter son déjeuner. Aujourd'hui, elle se laissait fouiller sans s'en rendre compte. C'était devenu une habitude. Un rituel. Toutes ses pensées, toute son attention étaient rivés sur ce foutu télomère qu'il fallait absolument maîtriser. Elle y pensait même en dehors des longues heures de présence à l'institut, y rêvait la nuit. Mais aucune solution ne parvenait jusqu'à son cerveau.

Ce matin, il y avait de l'agitation dans la salle 375A que les différents chercheurs avaient rebaptisé la salle Marilyn. Pour égayer la platitude de ces pièces sans âme et sans mobilier superflu, on avait affiché de grands posters muraux. Einstein, Gandhi, Lennon, le docteur Livingstone, George Washington et Marilyn Monroe se partageaient les honneurs de surveiller le travail de fourmi des généticiens.

Francine poussa la porte à double battant et découvrit quasiment tout le staff qui entourait le directeur général en personne. En effet, le commandant qui avait reçu Francine en entretien il y a plus de deux ans et qu'elle n'avait jamais revu, discourait de sa voix éraillée facilement reconnaissable au milieu du petit groupe qui s'était formé. Cette fois, il n'était pas accompagné du fameux Teddy Blackmore. Ses propos semblaient étonner au plus haut point tous les savants présents. Francine s'avança.

- Ah! Mademoiselle Delacourt! Nous n'attendions plus que vous.

Francine se sentit rougir sous les regards tournés vers elle dans un même mouvement. Elle balbutia quelques mots sans lien, même pas des excuses mais le commandant reprit aussitôt.

- Comme j'en informais vos collègues, mademoiselle

Delacourt, nous avons l'honneur et le plaisir de vous offrir du nouveau matériel qui, je l'espère, va doper vos recherches et aboutir, sous peu, à de fabuleux résultats.

Mais, trêve de blabla inutiles. Suivez-moi!

Toute l'équipe s'engagea dans le sillage du commandant qui ne supportait pas que quelqu'un d'autre que lui fasse avancer son fauteuil roulant. Il avait une poigne de fer et avançait d'un bon train. Ils descendirent dans l'une des pièces situées au quatrième sous-sol. Personne n'y allait jamais. Francine demeurait interloquée. Aucun de ses collègues n'avait pu lui dire quelle était cette formidable nouveauté qui allait accélérer grandement leurs recherches. Le commandant s'était contenté de les faire saliver. Rien de plus. Les deux cerbères qui tenaient lieu de garde rapprochée au commandant actionnèrent un sas puis, muni de cartes magnétiques, ils libérèrent une porte épaisse comme un portique d'une salle des coffres.

Toute l'équipe s'avança d'un pas hésitant comme si une appréhension les retenait insensiblement. Bientôt, il n'y eut plus aucun murmure. Pas le moindre bruit. On retenait sa respiration. Le spectacle dépassait l'entendement.

Dans la tête de Francine se forma alors une image. Un souvenir. Celui d'un vieux reportage sur l'une des nombreuses chaînes spécialisées dans le culturel et l'histoire. Elle revit précisément ces images tremblotantes tournées dans les années vingt. Des hommes et des femmes à la peau brunie dont le langage évoquait davantage les borborygmes ou les grondements que les mots châtiés que la bonne société prononçait la bouche en cul de poule. Ces expositions avaient eu lieu, il n'y a pas cent ans, ici même, dans ce pays, à Boston ou Philadelphie, même si le reportage avait été tourné à

Londres. Les grandes capitales européennes accueillait des hommes et des femmes que l'on ne considérait alors pas davantage que des animaux savants. Des professeurs émérites annonçaient d'un air pédant les différences morphologiques entre l'homme sauvage et l'homme civilisé. Ils expliquaient avec force schémas l'évolution à leur manière, trahissant les thèses chères à Darwin. Et le commun des mortels qui avait encore à cette époque un respect sans scrupule pour tous les savants du monde, croyait dur comme fer à ces théories fumeuses. A cette époque, on n'hésitait pas à démontrer physiologiquement la différence entre le juif et le bon chrétien. La crème des chercheurs en anatomie n'hésitait pas à exhiber les corps nus de ces hommes et ces femmes qu'on avait capturés dans les lointaines colonies. Comme de vulgaires animaux. Ils n'avaient, du reste, pas plus de droits que votre chien ou votre chat. Sous couvert de science et d'étude, on rabaisait constamment ces êtres humains qui avaient le tort de ne pas ressembler à l'homme blanc. Pire : de ne pas partager sa culture et ses habitudes.

Francine revoyait mentalement toutes les images d'horreur que le documentaire mettait en lumière, à peine un siècle plus tard et la confirmation par les travaux en génétique que l'homme était bien une seule et même espèce au monde.

Et là, sous ses yeux ahuris, il lui semblait avoir été propulsée dans le passé le plus sordide de la prétendue supériorité de l'homme blanc.

Dans une cage d'à peine trois mètres carrés se tenaient quatre humains, visiblement trois femmes et un homme, aux regards terrorisés. Ils se tenaient debout et regardaient le commandant, ses deux sbires et une quinzaine de chercheurs en blouse blanche qui

semblaient aussi étonnés que les captifs.

Francine eut le temps de détailler l'homme et les trois femmes. Ils étaient parfaitement nus, des traces de peinture ocre et blanche zébraient le corps musculeux de l'homme tandis que les jeunes femmes n'arboraient qu'un bronzage uniforme, tirant davantage sur le joli brun de séances d'U.V. que sur une teinte plus cuivrée qu'adoptent ceux qui vivent constamment au grand air. Leur taille était plus petite que le moins grand des chercheurs ici présent, moins d'un mètre cinquante mais ils n'avaient pas l'air trapu que présentent parfois les tribus primitives. Leurs corps étaient même longilignes, d'une assez belle prestance n'eut été leur condition grossière d'enfermement. Leurs visages ne ressemblaient pas aux ressortissants des pays australs tandis que le commandant précisait leur provenance, une île située à la limite du pacifique sud et de l'océan indien. Il présentait ce tour de force des services spéciaux de l'armée américaine qui avait réussi à prélever (il avait employé précisément à dessein ce terme de laboratoire) quelques échantillons (il força également sur le mot) capables de se reproduire (prononcé comme s'il aurait parlé de cobayes ou, pire, de bactéries).

Francine n'écoutait plus. L'écoeurement était venu comme elle comparait cette scène surréaliste avec les images que son cerveau avait conservé du documentaire sur les expositions de sauvages il y a cent ans. Elle se sentait nauséuse, avait envie de vomir. Elle se forçait à rester parmi ses collègues mais, instinctivement, elle se sentait plus proche des quatre humains encagés. Elle détaillait leurs visages.

Leurs traits étaient fins sous un maquillage grossier. Le nez à peine épaté, les pommettes suffisamment hautes,

les oreilles plaquées, le cou délicat, seuls leurs cheveux confirmaient leur provenance. Ils auraient pu être capturés en Scandinavie ou en Sibérie, mais ils auraient certainement portés des vêtements de peaux. Seule concession à leur « bien-être », on avait augmenté la température ambiante dans le but de ne pas trop dépayser leur métabolisme. Pour ce qui était du reste, Francine songea que les autorités faisaient preuve de la pire grossièreté. En fait, ils n'étaient pas « invités », mais bien prisonniers. A ce point, leurs regards étaient éloquents. Francine pouvait y lire comme dans un livre ouvert. Il lui semblait qu'elles et il communiquaient avec elle mieux qu'avec de longs discours tandis que le commandant pérorait sur les avancées possibles en matière de procréation.

Alors, elle le vit. Un nourrisson était enveloppé dans les bras de sa mère, la plus forte des trois femmes, qui avait l'air d'un joueur de rugby particulièrement élancé. Cette présence de son bébé contre sa poitrine lui donnait un air de défi dans les yeux, alors que les regards des trois autres semblaient éteints, résignés. Ils avaient abandonné la lutte et attendaient avec soumission une mort prochaine. Francine eut un nouveau haut-le-cœur. Le regard de la mère la transperçait à travers les barreaux de sa cage. Elle eut honte. Une honte infinie. Elle comprit alors que les vrais sauvages n'étaient pas du côté des barreaux qu'on imaginait. Elle fit demi tour et courut à perdre haleine dans les couloirs. Elle retrouva sa chambre et s'effondra sur son lit, secouée de spasmes et de sanglots.

Un bon quart d'heure s'écoula. Ses pensées se télescopaient dans son cerveau.

Alors c'était ça? Les prétendus meilleurs chercheurs du

monde, l'institut à la pointe de la technologie, les laboratoires dernier cri. Tout ça pour finir par devenir comme ces bouchers qui, sous couvert de la science, dépeçaient humains et animaux à des fins de découverte. Mais pour qui se prenaient-ils tous autant qu'ils soient? Bien sûr, elle avait apprécié de pouvoir travailler dans ces conditions idéales. Elle avait passé les trois meilleures années de sa vie, même si le résultat restait toujours hypothétique.

En continuant à travailler pour le gouvernement américain, elle se rendait complice d'actions dégoûtantes et encore ne soupçonnait-elle pas tout? Combien de morts pour « prélever » ces quatre « spécimens »? Quelles autres agissements abjects, quels procédés ignominieux, quelles pratiques sordides se cachaient sous des dehors de respectabilité? Elle imagina toutes les combines les plus méprisables, les manigances indignes d'une nation soit disant évoluée, la patrie des droits de l'homme. De certains hommes, certainement. Ceux qui se trouvaient du bon côté des barreaux.

Francine se sentit soudain sale, puante, répugnante. Elle devait cesser immédiatement toute collaboration. Mais le protocole était strict et on ne pouvait pas quitter l'institution sans une justification dûment motivée.

Après ce qu'elle avait aperçu dans les sous-sols, l'excuse était simple. Au nom de l'humanité, elle ne pouvait pas en martyriser une partie. C'était physique. Elle ne pouvait plus rester ici une minute de plus. Elle prit quelques affaires, elle évacuerait le reste plus tard. Se rendit au parking, monta dans sa Chevrolet et mit le contact. Le doux ronronnement du moteur l'apaisa aussitôt. Elle se souvenait de ses échappées la veille d'examen lorsqu'elle était étudiante. Quand elle sentait

que sa tête allait exploser au milieu des notes de cours qu'il fallait absolument ingérer, absorber, elle traçait la route sans destination précise, juste pour le plaisir de voir défiler le paysage. Cela l'apaisait et l'aidait à ordonner ses idées. Certains font la tournée des bars, d'autres courent des heures durant, il y en a qui se plongent dans un ménage salvateur ou qui s'abrutissent d'une manière ou d'une autre. Elle, elle roulait, si possible cheveux au vent.

Elle sillonnait des paysages rassurants. La route tourbillonnait entre ces douces collines boisées de Virginie. Ici, l'influence de l'homme ne se faisait pas trop sentir. Une ligne à haute tension qui démarrait depuis le vaste barrage hydraulique de Tygart Lake, situé plus à l'ouest, quelques maisons isolées et leur lopin de terre, et ce ruban d'asphalte qui virevoltait au cœur du relief. Mais ailleurs? Les petites villes, les mégapoles, tout ce que l'homme avait modifié sur cette terre. Quasiment tout portait l'empreinte de l'homme, jusque dans ses coins les plus reculés. Malgré cette fin annoncée de l'humanité, les champs se succédaient sans fin, juxtaposant leur patchwork de couleurs : jaune paille, vert pelouse, marron terre labourée. Qu'allaient devenir toutes ces étendues une fois l'homme disparu? La nature reprendrait ses droits bien plus vite qu'on ne pouvait le penser. Nous n'étions que de minuscules lutins sur cette Terre, capables de modifier le climat dans des proportions extraordinaires mais Mère Nature aurait quand même le dernier mot. Elle laissa vagabonder ses pensées au gré des routes qui se succédaient.

Avait-elle pris la bonne décision? Assurément. Elle ne pouvait concevoir la recherche de cette façon. Sans foi ni loi. Elle avait ses limites. Une conscience professionnelle

et une éthique.

Elle stoppa à la lisière d'un petit bois dont le vent agitait les feuilles des arbres dans un chuchotement propice à somnoler. Quelles étaient ces essences? Elle se promit d'apprendre à distinguer les différentes espèces d'arbres. Elle réfléchit à une nouvelle vie. Elle ne pouvait plus continuer de la sorte. Ses pensées envahirent son esprit qui sombra dans une léthargie réparatrice, comme on s'assoupit après un effort physique intense et prolongé.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un homme était assis sur l'aile avant de la Chevrolet. Elle n'avait aucune idée du temps pendant lequel elle était restée endormie. Elle crut d'abord qu'elle avait à faire au propriétaire des lieux. Elle ne s'était pas souciée de savoir si elle avait fait halte dans une propriété privée.

L'homme lui sourit faiblement, comme pour s'excuser.

C'est alors qu'elle le reconnut. Il faisait partie de l'institut sans être un chercheur. Elle l'avait croisé deux ou trois fois dans les couloirs et ne savait pas quel était son statut.

- Vous m'avez... suivie?

- En quelque sorte, oui.

Elle aurait dû être irritée ou exaspérée, en colère contre lui d'une manière ou d'une autre. Pourtant il semblait que cette escapade puis ce léger somme lui avait ôté toute animosité envers qui que ce soit. Spécialement lui. Si elle se souvenait de ce visage aux traits marqués, au nez droit et franc, aux lèvres charnues, au menton volontaire, aux joues toujours impeccablement lisses et au front orné de belles boucles brunes, c'est qu'il lui plaisait. Mais elle n'avait jamais osé faire le premier pas. En règle générale, elle se mettait rarement en avant et bénissait le temps révolu où les hommes devaient

prendre les choses en main.

Devant son silence, il enchaina.

- Vous permettez que l'on parle un moment tout les deux?

Elle hocha la tête. Peut-être était-il de la vieille école? Sa raison l'emporta cependant face à un élan du cœur.

- Vous allez me faire la leçon, n'est-ce pas? Que je n'ai pas le droit d'abandonner maintenant. Que nous approchons du but et patati et patata.

Il eut à nouveau ce doux sourire, comme un enfant pris en faute mais qui sait bien qu'on ne le réprimandera pas pour si peu.

- Allons marcher un peu.

Ils s'éloignèrent de la Chevrolet. Elle ne repérait aucun autre véhicule à proximité. Comment l'avait-il suivie?

Ils restèrent quelques minutes silencieux, à profiter du soleil qui jouait au travers des feuillages qui bruissaient. Une balade romantique. Allait-il lui prendre le bras comme dans ces romans de Somerset Maugham qu'elle affectionnait tant?

Francine était bouleversée. Qu'allait-elle devenir maintenant? Quelle serait sa vie?

Il montra leur environnement proche d'un geste circulaire.

- N'est-ce pas merveilleux?

Francine se rendit compte qu'elle n'avait même pas fait attention au cadre champêtre dans le quel ils évoluaient.

Elle sourit en réponse.

- Pourtant, tout ce que vous voyez devant vous est l'œuvre de l'homme. Absolument tout. Les champs bien entendu, les constructions diverses. Mais également ce petit bois qu'un de nos aïeux a dû planter ou laisser se développer pour des tas de raisons. Jusqu'à cette rivière

qui coule nonchalamment. Je suis persuadé que son cours a dû être modifié pour mieux irriguer ces plantations. Les cultures elles-mêmes ont évolués. Vous saviez que moins de 0,5 % du territoire américain est resté vierge de l'œuvre de l'homme?

Il resta un instant rêveur, il semblait scruter l'horizon à la recherche de ces moins de 0,5 % ignorés par l'homme.

- Tout ce qui nous entoure a été façonné d'une manière ou d'une autre par l'homme. Pour différentes raisons, parfois antinomiques. Si nous n'avons pas créé le monde, nous l'avons modelé. En bien ou en mal.

Francine s'arrêta. Il se retourna.

- Je ne connais même pas votre nom.

- Mon nom n'a que peu d'importance en réalité, mais pour étancher votre curiosité je veux bien consentir à me présenter.

Il lui fit face, tendit une main de pianiste en prononçant sentencieusement :

- Robert Patrick Schlumberger Von Ribengrüb.

Elle étouffa un rire.

- N'est-ce pas? Et encore vous ne connaissez pas toute ma famille. Cela vaut son pesant de cacahuètes.

Un tronc les invita à s'asseoir.

- Vous venez me faire la leçon, n'est-ce pas?

- Quelle leçon?

- Eh bien, la recherche. Que le bien de l'humanité passe par quelques sacrifices, tout ça.

- Je ne sais pas.

- Vous ne savez pas quoi?

- Je ne sais pas par où passe le bien de l'humanité. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'elle a bon dos, la sacro sainte humanité.

- Je ne vous suis pas, là.

- Mais si, mais si. Vous allez comprendre.

Il prit une inspiration plus prononcée et ses yeux la fixèrent intensément.

- Que savez-vous de l'Institut et, spécialement, de son directeur, le Commandant?

- Oh, en fait, pas grand-chose. Je sais que nous travaillons pour le gouvernement américain et tout le tralala. En fait, sortie de mon labo, je ne m'intéresse pas trop à l'organigramme interne.

- Vous devriez, vous devriez. C'est passionnant lorsqu'on arrive à voir ce qu'il y a de caché derrière.

Francine se tourna vers lui. Ses yeux trahissaient maintenant son étonnement.

- Qu'y a-t-il de caché?

- Ah, ah. Pas mal de choses en fait. Mais commençons par le Commandant. Savez-vous qui il est exactement?

- C'est sûrement un ancien militaire qu'on a dû reclasser dans la branche « recherche ».

- Le Commandant comme il aime à se faire appeler n'a jamais fait partie de l'Armée Américaine. Enfin, pas directement. Imaginez-vous un homme physiquement diminué par une attaque de poliomyélite aiguë pendant l'enfance faire partie du corps de l'armée proprement dite? Non, c'est un homme de l'ombre.

- Il n'a pas l'air de se cacher beaucoup pour un homme de l'ombre.

- Détrompez-vous. C'est encore en pleine lumière qu'on cache mieux les choses.

- Expliquez-vous.

- Je vais essayer si vous m'y autorisez.

- Je pense que vous n'avez pas besoin de mon autorisation. Ou même de quelque autorisation que ce soit. Que faites vous à l'institut, quel est votre rôle?

- Nous reviendrons sur ma fonction dans tout ceci plus tard. Etes-vous prête à entendre quelques révélations qui ne feront jamais la une des journaux?

- Je ne comprends pas votre motivation mais allez-y, je suis toute ouïe.

- Mes intentions vont de pair avec mes fonctions.

Il laissa passer un instant comme pour organiser ses idées et préparer un exposé.

- Comme je vous le laissais entendre, le Commandant travaille pour le gouvernement américain depuis pas mal d'années. En réalité depuis les années les plus sombres de la guerre froide. Là encore, peu importe son nom. Ce sont ses actes qui valent la peine d'être signalés. Mais pour bien comprendre, il nous faut remonter jusqu'à la seconde guerre mondiale.

La curiosité de Francine était piquée. Elle attendait la suite. Elle savait que bon nombre de problèmes étaient issus du second conflit mondial. La création de l'état d'Israël sur les territoires promis aux palestiniens, l'explosion atomique et le formidable rebond économique du Japon, la colonisation commerciale de l'Europe par les Etats-Unis, l'instauration de deux super puissances qui aboutit très vite à ce que l'on appelait la Guerre Froide avec son cortège de dérapages : Maccarthysme ici, goulag là-bas.

- Les nazis planifiaient absolument tout. Ils consignaient l'extermination juive dans de grands registres. Ils étaient les champions de mises en scènes souvent macabres. Et, cela est moins connu du grand public, ils avaient entrepris de grandes recherches sur l'anatomie humaine. Au nom de la supériorité de la race blanche, ils avaient fait de la pseudo génétique avant la lettre. Vous avez entendu parler du docteur Mengele, Joseph Mengele.

Ce n'était pas une question mais Francine opina tristement de la tête.

- Mengele a soutenu, dès 1935, une thèse portant sur l'examen de la partie antérieure de la mâchoire inférieure, prônant la supériorité de la race blanche, si chère aux idées nazies. En 1943, une blessure sur le front de l'est le rend inapte au combat, mais pas inoffensif pour autant. Il sera muté au camp d'Auschwitz où son délire de névropathe va s'exprimer douloureusement. Il pratique alors des expériences sur les corps vivants, notamment sur les jumeaux qu'il n'hésite pas à tuer dans le but de dissection. La liste des expériences soit disant scientifiques mais qui n'étaient que tortures et autres supplices est affolante. Stérilisation sur les femmes par injection intra utérine, stérilisation sur les hommes au moyen de rayons x, atrophie du foie, mélange de différents groupes de sang, utilisation d'électrochocs sur des déficients mentaux, inoculation de virus, notamment la malaria, expériences sur les phlegmons, étude de la réaction des corps sous l'effet de brûlures, modification de l'organisme due à la faim. On fabriqua même des moulages en plâtres d'organes génitaux féminins prélevés sur les déportées. Le docteur Mengele jouissait d'une sinistre réputation mais ne fut jamais condamné. Il réussit à fuir en Amérique du Sud où il serait mort en 1979. Le professeur Schumann et le gynécologue Clauberg, responsables de tentatives de stérilisation par traitement aux rayons ou simple ablation (les victimes devaient reprendre leur activité et ne tardaient pas à mourir, le dérèglement hormonal faisait vieillir prématurément les femmes) échappèrent aussi aux mailles du filet comme s'ils s'étaient évaporés dans la nature. Mais c'est l'institut qui chapeautait toutes les

expériences médicales qui est intéressant. L'Ahnenerbe fut créée en 1935 par Herman Wirth qui en est écarté deux ans plus tard par Himmler lui-même, lui reprochant son engouement trop prononcé pour l'Atlantide.

- L'Atlantide?

- Parfaitement. C'est important, ça peut expliquer certains délires par la suite. Himmler a organisé plusieurs expéditions archéologiques en Finlande sur les traces de la légende du marteau de Thor, une arme qui donnait la suprématie aux peuplades nordiques dans la mythologie. Il y eut également des fouilles au pays Cathare dans le sud de la France, à la recherche du trésor des Templiers, le fameux Graal qui devait redonner au christianisme une dimension nordique.

Francine ne voyait pas où voulait en venir son interlocuteur, mais déjà elle était passionnée.

- Ce n'est pas tout. En 1943, on transféra la plus importante collection de semences de Nikolai Vavilov, célèbre botaniste et généticien russe, qui avait parcouru plus de soixante pays en vingt ans afin de collecter un véritable trésor. C'est l'Untersturmführer SS Heinz Brücher qui fut chargé du transfert, disons plutôt du vol. Or, on retrouve ce même Heinz Brücher en octobre 1948, débarquant en Argentine avec plus de 400 kilos de bagages. Ce n'étaient certes pas son linge de corps, croyez-moi, mais assurément les semences Vavilov que les nazis lui avaient demandé de détruire en 1945 afin que les alliés ne tombent pas dessus. Nullement inquiété par la justice, il ne fut jamais condamné et obtint même en 1972 le titre d'expert en biologie pour l'Unesco.

- C'est parfaitement sordide, ne put s'empêcher de commenter Francine.

- C'est pas fini. Walther Wüst qui remplace Wirth à la

tête de l'Ahnenerbe travaillera par la suite dans les domaines de la biologie et de la chimie à Munich. Il meurt en 1993. Plusieurs autres responsables de l'institut se retrouvent comme par enchantement dans différents pays d'Amérique du Sud. Voilà pour l'ambiance.

Francine sortit de sa stupeur.

- Mais je ne vois pas de rapport avec...

- Attendez. Je viens juste de planter le décor. Il faut bien avoir à l'esprit que cette importante manne scientifique (ou pseudo scientifique) restait disponible pour peu qu'un doux dingue les réveille.

En 1947, soit à peine deux ans après la fin du conflit mondial, alors que l'Europe panse encore ses blessures et que l'économie américaine explose, il se déroule un fait assez troublant. Ce qui va passer pour une anecdote, voire une légende, va tout changer.

Francine s'attendait à une révélation fracassante. Elle n'allait pas être déçue.

- Le 24 juin 1947, Kenneth Arnold, un pilote privé à la recherche d'un avion militaire disparu six mois plus tôt dans la région, fait état de neuf disques argentés survolant le Mont Rainier. C'est la première observation légitime de ce qu'on appellera soucoupes volantes ou, plus tard, Ovnis. Dès lors, ces apparitions vont se multiplier, mais d'une façon étrange, quasiment uniquement sur le sol américain. Quelques cas sont recensés en Angleterre et en Allemagne de l'ouest, étonnement là où se trouvent des bases militaires américaines. Ce n'est pas un hasard et les petits hommes verts n'ont rien à voir là-dedans.

- Ah bon, vous m'étonnez. Francine commençait à penser que son interlocuteur anonyme fantasmait à plein tubes.

- Si ces apparitions n'ont jamais été cautionnées par le

gouvernement américain, la Maison Blanche n'a rien fait pour les minimiser outre mesure. Au contraire, on a plus ou moins encouragé ces délires extra-terrestres, par le biais des magazines de science fiction par exemple. Saviez-vous que plusieurs de ces « comics » avaient pour consultants techniques des officiers de l'US Army?

- Je l'ignorais. Mais qui était mieux placé que l'armée américaine comme conseiller technique?

- Vous avez raison, mais on voulait surtout tenir les citoyens dans une fausse réalité. Toutes ces visions, toutes ces rumeurs sur l'existence de voyageurs de l'espace n'avaient qu'un seul but : éloigner la curiosité au sujet des enlèvements par extraterrestres que l'on nomme abduction.

Francine commençait à perdre patience.

- Des enlèvements extraterrestres, rien que ça!

- Oui. Plus c'est gros, plus ça passe. On a notamment le cas de George Adamski en 1952. Celui-ci est révélateur. Non seulement, il n'a jamais démordu d'avoir été enlevé par des Vénusiens mais il a publié quantité de romans mettant en scène les invasions d'hommes de l'espace, en particulier « les soucoupes volantes ont atterri » en 1953. Bien entendu, le gouvernement, enfin ce que nous allons appeler « l'Institut » a largement encouragé de tels délires. L'Institut bénéficie de fonds secrets gouvernementaux mais évolue quasiment sans aucun contrôle. Le sénat ignore jusqu'à son existence. C'est une machine bien huilée qui peut se permettre tout ce qu'une organisation soumise aux divers contrôles dans une démocratie comme les Etats-Unis est incapable de faire.

- Cet « Institut » dont vous parlez n'est tout de même pas celui dans... enfin là où je travaille.

- Si, mademoiselle Delacourt. Son passé n'est pas très

reluisant. Son avenir pas davantage. C'est l'Institut, créé juste après la deuxième guerre mondiale, qui a permis le transfert de quelques médecins et scientifiques nazis. Bien entendu tout est nimbé de zones d'ombres. Rien n'apparaît au grand jour. Rappelez-vous votre entretien d'embauche, les conditions de sécurité, l'engagement à ne rien divulguer de quoi que ce soit à la presse, au monde extérieur. L'Institut fonctionne en réseau fermé. Il dispose d'un système informatique totalement inviolable car mouvant. Les informations, les rapports ne sont jamais stockés à la même place plus de quarante huit heures. Des milliers de giga-octets se baladent dans les différents réseaux, les rendant insaisissables. Comme si ses archives, ses données, étaient constamment en mouvement. Les fonctions de tous les employés n'ont pas de réalité effective. Ainsi, votre salaire et toutes vos cotisations proviennent d'un poste de chercheuse en génétique, dûment enregistré pour l'administration américaine, avec une adresse qui n'est pas la votre, une société bidon qui vous emploie. Mais revenons au début des années 50. On retrouve par exemple le bon professeur Brücher qui continue de travailler sur l'amélioration de ses semences. Vous avez entendu parler de Monsanto?

- Le consortium qui gère les biotechnologies agricoles.
- C'est ça. Mais l'implication de Monsanto dans le domaine agricole ne date que des années 60. Auparavant, la société était spécialisée dans les produits chimiques. Au début du vingtième siècle, la société produit de la saccharine qu'elle écoule pour une boisson bien connue des petits et grands américains.
- Le coca cola?
- Exact. Dès la fin de la Grande Guerre, elle se lance

dans la production d'aspirine : elle sera leader sur le marché américain jusque dans les années 80. Pendant le second conflit mondial, Monsanto sera partenaire de l'armée américaine en travaillant sur l'uranium et participant au projet Manhattan.

- La bombe atomique?

- Exact. Vous voyez, tout est lié. A la fin de la guerre, Monsanto se lance dans la production de pesticides, herbicides, insecticides, bref des produits pas moins dangereux que l'uranium, vous en conviendrez. Pour tester les effets indésirables, elle a besoin de cobayes, disons, peu regardants quant à leur santé. C'est là qu'intervient l'Institut. Parallèlement à leurs propres recherches sur la génétique humaine, ils collaborent avec ce géant de l'industrie chimique, histoire de faire rentrer de l'argent. Car si le gouvernement ferme les yeux sur les pratiques de l'Institut, il ne lui accorde pas un cent, juste une couverture administrative.

- Ces cobayes...

- L'Institut a toujours œuvré pour la génétique, n'hésitant pas à employer des scientifiques nazis soit disant exilés au Venezuela ou au Brésil mais, bien pire, utilisant des cobayes humains non volontaires. C'est là qu'interviennent les enlèvement extraterrestres.

Francine ne croyait à peine à ces révélations tout droit issues des romans d'anticipation les plus délirants. Surtout, elle ne voulait pas y croire. Cela dépassait l'entendement. D'un autre côté, quel était la motivation de cet étrange personnage si influent de lui raconter tout cela. Elle se forçait à rester calme en attendant la suite.

- Il disparaît environ 6 000 personnes par an sur le territoire américain. Je ne parle pas là de fugues, de rapt, d'enlèvements ni des programmes spéciaux du FBI pour

protéger la vie des témoins cruciaux lors de procès contre la mafia et leur famille. Ces 6000 personnes disparaissent dans la nature. On ne les retrouve jamais. Sauf une infime proportion, à peine quelques cas par an, qui refont surface et racontent des histoires abracadabrantiques dont les journaux à scandales raffolent : ils ont été soit disant kidnappé par des entités extra-terrestres. Ils portent des marques, toutes les mêmes, à la base du cou, sur la nuque. Leurs souvenirs ont été modifiés. On leur a fait subir divers examens. Les femmes prétendent qu'on leur a prélevé des ovules.

- Vous êtes en train de me faire marcher, n'est-ce pas? Vous savez comme moi que ce sont là des bobards de personnes psychologiquement instables.

- Des bobards? Les seules fadaïses viennent des témoins eux-mêmes. On leur a fait croire qu'ils ont été victimes d'expériences perpétrées par des êtres venus d'ailleurs qui auraient des bases un peu partout sur le territoire américain, certaines en Angleterre ou en feu Allemagne de l'ouest. Ces apparitions d'Ovnis, ces prétendus enlèvements n'apparaissent que là où des intérêts américains ont lieu d'être. En réalité, l'Institut organise toute cette pseudo propagande dans le but de cacher le véritable objet de ces disparitions.

- Et ce but?

- Pas autre chose que de continuer les expérimentations humaines commencées par les pires sbires nazis. Pendant quarante ans, l'Institut a échafaudé toute cette mascarade tellement tirée par les cheveux que les medias n'allaient pas chercher d'autres explications à ces disparitions. Comme je vous l'ai dit : plus c'est gros, plus ça passe.

- Vous dites, pendant quarante ans...

- Oui. Naturellement, avec les modélisations

informatiques actuelles, il n'y a plus besoin d'autant de... matériau humain. L'Institut n'a plus organisé de vrai faux enlèvement depuis bientôt quinze ans.

- Mais c'est horrible... si tout cela est bien vrai.

- Je ne vois pas pourquoi je vous mentirais.

- Moi, je ne vois pas *pourquoi* vous me dévoilez tout ça maintenant. D'abord, qui êtes-vous, que faites vous à l'institut?

- Mon nom n'a que peu d'importance comme je vous l'ai déjà précisé. Je ne suis qu'un rouage qui, disons, doit maintenir en place le bon fonctionnement de l'Institut.

- Mais vous venez justement de me dépeindre l'Institut comme une abjection! Et vous prétendez le défendre?

- Dans votre état d'esprit actuel, je n'aurais aucune crédibilité à vos yeux si je vous en faisais un panégyrique.

- Et pourquoi vous désirez tant que je reste?

- Parce que vous êtes un élément important. Vous êtes un chercheur des plus brillants. Nous sommes maintenant sur le point de réussir. Nous touchons au but. Sans votre collaboration, nous allons perdre un an ou deux peut-être. Il en va de l'avenir de l'humanité, je vous le rappelle.

- Justement. Au point où nous en sommes, un an ou deux ne changeront rien au processus. Nous n'allons pas disparaître du jour au lendemain que je sache. Krishna n'a pas encore atteint ses dix ans. L'humanité a de la marge il me semble.

- Oui, si l'on compte sans Dimitri.

11. Dimitri Tchenkyo

Après des premières années instables, le monde des humains avait trouvé un nouvel équilibre. La majeure partie des peuples s'étaient résignés à ne plus voir d'enfants courir autour d'eux, ne plus entendre leurs cris ni leurs rires. Les jeunes gens en âge de procréer s'étaient fait une raison à ce manque de bébés. Dans les pays riches, des entreprises avaient établi des fortunes colossales en proposant poupées électroniques et robots de substitution, singeant les attitudes de bébés ou d'enfants. Mais déjà cet engouement était retombé. Les Néobabies étaient passés de mode. L'humanité s'adaptait, tout comme elle avait intégré les avancées technologiques de la révolution industrielle puis s'était pliée à la mutation informatique et téléphonique. Les points de repères changeaient. L'être humain est capable de s'accoutumer de tout nouvel environnement. On s'était fixé de nouveaux objectifs, de nouvelles motivations à des vies qui allaient, un jour, s'éteindre avec la totalité de l'humanité. L'individualisme avait encore gagné en Amérique du Nord et en Europe. La consommation d'objets marchands supplantait la volonté de nouer des rapports humains et, paradoxalement, comme n'importe pièce de monnaie contient deux faces opposées, des associations avaient proliférées, tendant à replacer l'humain au centre des préoccupations. Ainsi, on recherchait plus d'authenticité, de rapports naturels, on se tournait davantage vers la nourriture bio, vers une sorte de nouveau mysticisme. Les médecines douces, alternatives et environnementales connurent un engouement sans précédent. De nouvelles pseudo

religions virent le jour. On y célébrait Mère Nature dans ce qu'elle avait de plus beau.

L'économie, forcée à devoir s'adapter rapidement, avait laissé sur le carreau bon nombre d'employés. Mais on s'organisait. Tout ce qui touchait de près ou de loin à la puériculture s'était reconverti dans les métiers, plus généraux, de la santé. Comme dans chaque transition importante et rapide, ceux qui n'étaient pas qualifiés payaient le prix cher. Dans cette société de plus en plus sophistiquée, si l'on n'avait pas de spécialité, on n'avait pas d'emploi. La Chine, grand producteur de jouets, avait relevé le challenge en proposant des jeux pour adultes. D'une manière générale, on constatait une infantilisation du monde. On conservait plus longtemps ses ours en peluche, on restait davantage chez ses parents même lorsqu'on obtenait un emploi gratifiant. Il y eut une vague de succès de dessins animés au cinéma. Même la nourriture devenait plus douce, plus sucrée. On régressait.

En revanche, les pays modestes pour ne pas dire pauvres ressentait ce manque cruel de jeunesse, comme si on leur avait coupé une jambe. Dans des sociétés où la seule richesse est la jeunesse, cette disparition d'enfants faisait vaciller l'ensemble. Pour la première fois, on observa des cas de dépression en Afrique noire, dans les campagnes reculées d'Asie et sur les hauts plateaux d'Amérique du Sud.

Melanie avait tout pour être heureuse. Un bon boulot, conseillère financière au sein d'une grande banque londonienne, poste qu'elle avait fini par obtenir à force d'entêtement et poussée par une motivation de gagnant. Elle ne comptait plus les CV déposés ça et là, les entretiens policés qui n'aboutissaient à rien et d'autres,

plus rugueux, qui n'avaient pas de meilleur résultat. En désespoir de cause, elle avait fini par accepter un simple poste d'employée. Une fois dans la place, une petite succursale d'une banlieue misérable, elle n'avait eu de cesse que de gagner la confiance de ses supérieurs. Toujours ponctuelle, d'excellente humeur, prenant les bonnes initiatives, elle avait pu se faire remarquer. On lui avait alors confié un poste de conseillère. Elle devait y faire ses preuves. Cela ne tarda pas et elle fut promue à de nouvelles fonctions dans une agence plus cossue. La clientèle n'était plus la même. Elle n'avait plus devant elle ces miséreux dont le compte était constamment dans le rouge. Elle respirait enfin, comme si elle était sortie d'une mare visqueuse, poisseuse. Une nouvelle vie se présentait. Elle y mordit à pleines dents. Son charme et sa persuasion eurent de jolis effets. On lui confia de nouveaux dossiers, plus intéressants, de nouveaux clients, plus riches. Elle gravissait les échelons. Tout allait bien. Tout à son ambition, elle ne voyait pas, pas encore, les jalousies de la part de ses collègues, qu'elle déclenchait inmanquablement, ni ce ton condescendant que prenaient parfois ses supérieurs, apeurés qu'une autodidacte vienne, un jour, à leur ravir leur poste. Son bébé avait grandi. John était maintenant un petit garçon plein de vie. Hyperactif avait diagnostiqué un spécialiste consulté après que le garnement faillit mettre le feu à l'appartement. Depuis tout bébé, John n'avait pas été facile. Il faisait rarement ses nuits, pleurait à la moindre contrariété, était le roi des caprices et son entrée sociale dans le monde des petits à l'école n'avait pas arrangé les choses. Melanie pensait qu'en compagnie d'autres enfants, son énergie se dissiperait, se canaliserait. Bien au contraire. Parmi d'autres enfants, il semblait se

recharger comme une batterie alimentée par son environnement direct. Melanie avait été convoqué plusieurs fois par la garderie où John terrorisait ses petits camarades. Elle fut quasiment obligée de faire suivre son fils par des pédiatres, psychologues de l'enfant et même prendre rendez-vous avec une pointure en matière de pédopsychiatrie. Là fut diagnostiquée cette hyperactivité. En revanche, les moyens mis en œuvre pour réguler ce trop plein d'énergie, n'aboutissaient à rien. Melanie commençait à désespérer. Tout allait si bien dans sa vie professionnelle, pourquoi ce qui aurait dû être son bonheur de mère ne s'épanouissait pas de la même façon? Elle songea plus d'une fois que le manque de père était une des clés de ce déséquilibre bien que tous les spécialistes lui assurent le contraire. De son côté, elle multipliait les aventures d'un soir, restant très discrète vis-à-vis de son fils. Jamais John ne sut quoi que ce soit. A moins qu'il ne put le sentir.

Xin Tao avait dû se reconvertir tout comme les nombreux gynécologues sans emploi. Il avait déniché un poste de médecin généraliste dans une sorte de dispensaire de la banlieue de Shanghai. C'était bien moins prestigieux que sa position enviée dans la plus grande maternité de la ville, mais il pouvait continuer d'exercer son art. Cependant, les conditions empiraient de mois en mois, d'années en années. L'économie de marché avait fait des ravages dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Une situation qui se répétait dans toutes les grandes métropoles du pays et, d'une manière générale, au cœur de toute concentration humaine importante. Le capitalisme allié à un libéralisme tout puissant ne s'encomrait pas de ceux et celles qui ne pouvaient

suivre. Des milliers de laissés pour compte s'entassaient dans des bidons villes qui n'en possédaient pas le nom mais toute la panoplie complète : taux de chômage record, misère croissante, insalubrité caractérisée, manque d'éducation. L'espoir disparaissait sous l'obscurité des jours. A cela il fallait ajouter une pollution contre laquelle il était difficile, voire impossible, de lutter efficacement. Dès lors, des bandes s'étaient développées. Des gens sans scrupules, dénués de tout sens moral, qui entendaient se faire une place au soleil par tous les moyens. La drogue avait fait son apparition dans les rues sordides de la cité bien avant la naissance du dernier homme. Elle se répandait désormais partout, touchait toutes les couches de la population, spécialement et paradoxalement les moins nantis qui devaient entrer en délinquance ou se vendre pour se payer leur dose quotidienne. Ajouté à cela les répressions musclées de la police lors de manifestations qui ne manquaient pas de se produire, le dispensaire où officiait Xin Tao ne désemplassait pas. En revanche, les moyens se raréfiaient. Il manquait toujours des médicaments, les installations vieillissaient et souvent ne pouvaient être remplacées, quant au personnel il était peu formé et les meilleurs éléments s'échappaient dès qu'ils le pouvaient vers des postes plus prestigieux dans des cliniques privées. Xin Tao avait le feu sacré. Même s'il pestait contre cette déliquescence annoncée, s'il râlait contre les autorités qui appuyaient une répression sérieuse d'un côté et ne donnaient pas les moyens de soigner les victimes collatérales de l'autre, même s'il protestait contre cet état de choses qui n'allait pas en s'améliorant, il était toujours en première ligne pour venir en aide aux plus démunis. Un sacerdoce. Mais même les meilleures

volontés de la terre finissent par s'épuiser à la tâche.

En Inde, le culte voué à Krishna ne s'affaiblissait pas. Passé la folie des premières années où l'enfant vivait reclus dans un palais afin de le protéger du délire de tout un peuple qui ne désirait que toucher l'enfant divin au moins une fois, le véritable culte dont faisait l'objet le dernier des hommes s'était assagi. On faisait la queue, chaque jour, pour avoir la chance d'apercevoir l'enfant qui devait se tenir immobile sur un large trône trois heures durant, de quinze heures à dix-huit heures. Au fil des années, le bambin s'y était habitué et y trouvait même un amusement à voir tous ces visages qui se prosternaient devant lui. Il y en avait de toutes sortes. Beaucoup de femmes. Des vieilles, toutes voûtées et ridées à l'excès, mais aussi de plus jeunes, parfois des jeunes filles dont les charmes ravissaient le petit enfant. Sa vie suivait une étiquette très particulière. Tout était régenté. La moindre minute était préparée, encadrée, consignée. Tant de contraintes avaient souvent exaspéré l'enfant qui ne désirait que vivre simplement une vie normale. Il y eut des crises. Cependant, tout comme les jeunes rois des siècles précédents, Krishna s'était fait une raison. Même si sa vie ne lui appartenait pas, ce n'était pas un supplice. Il pouvait avoir tout ce qu'il désirait d'un seul claquement de doigts, si cela était en accord avec son rang. On lui proposa les plus beaux jouets du monde. Les nourrices les plus tendres et les plus charmantes se relayaient autour de lui. Parfois sa mère lui rendait visite, mais l'enfant ne lui appartenait plus, lui-même ne la considérait comme l'un de ses sujets, rien de plus. A six ans, il eut l'autorisation de sortir du palais où tous s'affairaient autour du dernier des hommes. Il

visita l'Inde sous bonne escorte. On ne venait plus admirer l'enfant prodigue mais lui venait voir ses sujets. Tous les jours, de 15h à 18h, peu importe le lieu où il se trouvait, on organisait la procession réglementaire. Krishna était adulé, encensé, idolâtré. Jusqu'à dix ans, il ne se rendait pas bien compte de la situation. Pour lui, tout était normal. Il demanda à faire le tour du monde. On affréta un 347 spécialement pour lui. Une quarantaine d'invités, triés sur le volet parmi la haute société indoue, avait eu l'honneur de pouvoir l'accompagner. Très porté sur les jeunes filles, on permettait à l'enfant de se lover dans les bras d'une adolescente différente tous les soirs. Parfois Krishna demandait à l'une d'entre elles de rester un jour ou deux de plus. Tous ses désirs étaient exaucés, à condition de remplir ses devoirs : le défilé quotidien qui commençait à lui peser, des séances photos qui l'ennuyaient de plus en plus, et il devait se plier à d'interminables rencontres avec les personnalités en vue du monde entier. C

Cette vie de débauche et de luxe convenaient à un enfant capricieux. Cela commençait à irriter le jeune adolescent qu'était en train de devenir Krishna.

La salle de réunion était vaste mais seulement meublée d'une gigantesque table ovale comme on en voit dans les grands conseils de l'Unesco, de l'Onu, ou divers congrès de chefs d'états. Devant chaque fauteuil, un sous-main faisant office de dossier, un micro et une demi bouteille d'eau minérale. Tous les cadres étaient présents. La parité était respectée et toutes les tranches d'âge également. Seule une place était restée vacante. A la place de son propriétaire, un écran d'ordinateur portable était orienté vers le centre de la réunion. Apparut alors un visage en

ombre chinoise. Dimitri Tchenkyo était connecté. La séance pouvait commencer.

Le milliardaire russe était sorti de son procès sans une seule égratignure. Une batterie des meilleurs avocats du barreau pour l'épauler, il avait réussi à convertir cette épouvantable accusation de crime contre l'humanité en un formidable spot de publicité. L'audience n'avait duré qu'une seule journée. Si les actes qu'on lui reprochait étaient accablants, l'instruction avait été rapide et les témoins inexistantes. Au final, ses avocats firent valoir un vice de forme et l'affaire fut jouée.

On reprochait surtout à monsieur Tchenkyo ses propos à l'encontre de l'espèce humaine. Le gouvernement américain, principal plaignant, défendait la thèse alambiquée selon laquelle le roi de la récupération et le chantre de l'écologie avait organisé le développement du virus fatal. Ce n'était évidemment pas le cas, mais Dimitri avait profité de ce bouleversement pour matraquer les médias de sa position vis-à-vis de l'espèce humaine. Pour lui, la planète Terre appartenait aux plantes et aux animaux; l'homme n'était que le cancer dont tout organisme doit se débarrasser un jour sous peine de mourir à son tour.

Depuis la naissance du dernier humain, Dimitri Tchenkyo s'était encore radicalisé dans ses positions. S'il n'était pas à l'origine de la stérilité de l'espèce humaine, il encourageait les actions pour précipiter sa chute. Mieux : il les organisait à présent, au travers d'une filiale suffisamment discrète de sa société Rebirth Industries qui n'avait pas de nom clairement établi, encore moins de raison sociale, qui oeuvrait dans l'ombre mais que tout le monde surnommait Nature Rescue. Et ce séminaire avait pour but de centraliser et de coordonner les différentes

opérations que l'on pouvait juger de terroristes. Dimitri était passé clairement dans le camp des criminels. En dirigeant avisé et prudent, il savait ne pas se compromettre, utiliser des pare-feu, des sociétés écrans, tirer les ficelles sans jamais sembler être impliqué dans quelque action répréhensible que ce soit. Il avait constitué un réseau infaillible, aussi efficace que la C.I.A qui tentait, de son côté, de lui mettre des bâtons dans les roues.

- Puisque monsieur Tchenkyo nous fait l'honneur de sa présence, je pense que nous pouvons entamer cette session par un rapide tour de table des actions menées ou en cours.

L'homme en costume italien bien coupé était rasé de frais, un léger parfum parisien entourait une prestance digne d'un ministre. Il se faisait appeler Monsieur J et coordonnait les différentes initiatives du groupe. Il était en quelque sorte le bras droit (armé) de la société dirigée par Dimitri Tchenkyo, du moins sa partie immergée, clandestine, celle dont les opérations devaient accélérer la disparition de l'espèce humaine.

Il jeta un rapide coup d'œil sur une feuille posée devant lui et se tourna vers l'un des participants à cette table ronde.

- Commençons par Monsieur Y.

Un homme de petite taille se leva. Le teint basané et un accent arabisant trahissait ses origines Syriennes. Il avait été recruté dès les premiers moments sur son curriculum assez impressionnant en matière de conflits armés. Mais, au sein de l'organisation, on ne lui demandait plus de prendre les armes, simplement d'user de son influence pour manipuler des foules entières. Monsieur Y coordonnait toutes les opérations visant à infiltrer les

groupuscules intégristes jusqu'à leur plus haut niveau, puis de les influencer, leur faire comprendre que leur intérêt et celui de Nature Rescue était le même. Bien entendu, jamais le nom du milliardaire russe n'apparaissait nulle part.

- Le monde musulman se rallie jour après jour à vos thèses, Monsieur Tchenkyo. L'existence d'un monde après cette vie, comme il est parfaitement stipulé dans le Coran, permet à ces millions de gens de ne plus craindre la disparition de l'espèce humaine. Bien entendu les intérêts américains et chinois sont pris pour cible autant que peut se faire. Bientôt le monde arabe dans son ensemble se tiendra derrière vous, ya Allah!

L'ombre du visage de Dimitri tiqua. Il ne supportait aucune religion, aucune dictature, excepté sa propre croyance. Mais, dans sa quête d'un monde débarrassé de l'humain, il devait s'allier à ceux qui, en d'autres circonstances, auraient été ses ennemis.

L'homme élégant reprit la parole.

- Il est en effet important de pouvoir compter sur le soutien du monde arabe. C'est une donnée importante et monsieur Tchenkyo a toujours éprouvé de la sympathie... de l'amitié pour ces peuples.

Dimitri tiqua à nouveau mais aucun des représentants ne put le remarquer. Monsieur J s'adressa à un nouvel interlocuteur.

- Monsieur F, avez-vous des nouvelles de cette histoire de clones?

Un homme se leva lentement. Une certaine rigidité dans ses mouvements dénonçait un passé de militaire. C'était en outre le plus âgé du groupe. Il parlait en détachant chaque syllabe, comme s'il s'adressait à des étrangers comprenant mal sa langue.

- Encore une fois, ce sont les américains qui ont une tête d'avance dans ce domaine, talonnés par les chinois alliés aux russes.

L'administration chinoise avait développé depuis cinq ans un important centre de recherches, perdu au fin fond de la Sibérie. La Russie prêtait ses vastes étendues hostiles et un service de sécurité impénétrable, les chinois travaillaient sur des clones humains. Les chercheurs avaient réussi à cloner un corps humain parfait mais butait sur leur cerveaux. Les pseudo-humains créés n'avaient aucune personnalité. Faciles à manier certes, mais de piètre utilité pour former une société qui doit préserver un tant soit peu de diversité. Monsieur F poursuivait son rapport.

- Cependant, je tiens de source sûre que les dernières avancées dans ce domaine font état d'une réelle progression. Non seulement, leurs clones sont à l'identique physiquement parlant, mais sont capables de ressentir des sentiments typiquement humains et avoir leur propre libre arbitre. Nul doute que les chinois sont sur le point de réussir.

Sur son écran, Dimitri hocha la tête. Monsieur J comprit aussitôt le message et enchaina.

- Nous devons passer sans tarder au plan Holocauste avant qu'il ne soit trop tard et que ces... doubles se soient disséminés aux quatre coins du globe. L'image d'une planète carrée fit sourire la moitié des intervenants. Madame N, vos agents sont-ils prêts?

Une jeune femme tout en longueur, jambes, avant bras, doigts et jusqu'au visage qui était un bel ovale étiré vers un menton en pointe, se leva à son tour.

- Mesdames, Messieurs, tout est sous contrôle. Mes agents peuvent agir sur commande dans la prochaine

heure.

- Les laboratoires situés en Sibérie ont la réputation d'inviolabilité pourtant.

La remarque de Monsieur J se sembla pas déconcerter la femme élancée.

- Il n'y a pas une place forte qui résiste à mes hommes... et à mes femmes, sourit-elle. Il n'y avait pas à discuter. Dimitri connaissait de réputation le professionnalisme des combattants dirigés par Madame N. Peu lui résistaient.

L'ombre de Dimitri sembla apaisée. Monsieur J poursuivit le tour de table.

- Madame H, qu'en est-il du projet Odyssée?

Une femme d'une cinquantaine d'années, elle-même spationaute et première femme mexicaine à avoir voyagé dans l'espace, prit la parole dans un anglais enrobé de consonances espagnoles.

- Le consortium américano-indo-coréen maintient ses vols d'essai. Cinq à six cent volontaires entraînés comme de vrais Marines sont prêts à partir pour le Grand Voyage. Mais, de source sûre, ils rencontrent des problèmes techniques insurmontables dans l'état actuel des avancées technologiques. De plus, leur dispositif informatique n'est pas fiable dans l'espace, trop fragile face aux rayonnements.

L'administration américaine avait délégué et délocalisé la majeure partie de son projet de voyage interplanétaire en Inde et en Corée, mais elle tenait à diriger les avancées sur l'entraînement des volontaires pour le voyage ultime ainsi que les recherches liées à l'énergie nécessaire à un tel périple. De surcroît, rien n'indiquait que, une fois dans l'espace, la protéine défectueuse au sein des chromosomes soit à nouveau opérationnelle. Ce projet

intéressait évidemment Dimitri mais n'était pas sa préoccupation première. Si l'espèce humaine voulait se balader dans la galaxie, libre à elle.

- Dans l'absolu, peuvent-ils parvenir à leurs fins?

- En théorie, oui. Mais mes agents freinent leur développement en agissant discrètement sur leurs essais techniques. J'ajoute que, bien entendu, nous avons six agents infiltrés dans leur stock humain en vue du Grand Départ.

- Cinq ou six, ça ne tourne qu'autour d'un pour cent. Ce n'est pas assez. Nous ne pouvons pas nous reposer sur le facteur chance.

- Vous oubliez la capacité d'influence de mon groupe. Je vous assure qu'au moins trois ou quatre agents feront partie du voyage. Si voyage il y a, bien entendu.

Devant l'absence de réaction du profil de Dimitri, Monsieur J s'adressa à son plus proche voisin.

- Monsieur R, où en sont les avancées neurologiques?

Un être tout droit sorti de l'imagination de Ian Fleming se leva d'un trait, droit comme un i. Il portait lui aussi un costume de la meilleure coupe mais alors que chaque détails de Monsieur J indiquait une élégance toute parisienne, chez lui cela trahissait une volonté d'action. Un homme de terrain, qui n'hésitait pas à aller au charbon selon l'expression consacrée. Il avait été recruté dans les services secrets russes. Champion de l'espionnage industriel, il avait mis son savoir faire au service de l'organisation en échange de généreux émoluments. L'homme se racla la gorge et, d'une voix qui ne souffre pas la contradiction, annonça d'un trait avec ce flegme si britannique qu'il semble porter en lui une origine d'appellation contrôlée.

- Je ne vous cache pas que les travaux du professeur

Schmidt nous inquiètent à juste raison. Son équipe a réussi à télécharger un cerveau sur des composants informatiques. Mesdames, Messieurs, nous sommes désormais en présence du premier humain désincarné. Les neurones et les cellules de son cerveau sont à présent des microprocesseurs mis en réseau. Ses pensées, son imagination, ses sentiments existent en dehors de son propre corps. C'est une sorte de clone de son cerveau biologique qui peut agir tout à loisir.

Monsieur J semblait captivé. L'ombre chinoise de Dimitri bougea. Son bras droit coupa l'exposé de Monsieur R.

- N'est-il pas possible de... détruire ce double?

- Parfaitement impossible! Son cerveau dématérialisé n'existe physiquement plus. Ce n'est même pas un programme informatique. Ce sont simplement des impulsions, comme des ondes radio ou téléphoniques, qui sont insaisissables. Autant chercher à attraper du vent.

Monsieur J fronçait à présent les sourcils.

- N'y a-t-il pas une... une faille?

- Nous y travaillons. J'ai les meilleurs éléments en termes de programmation informatique sur le coup. La seule solution serait, en quelque sorte, de brouiller ces données, comme on sature la réception d'ondes radio. Mais on ne peut pas agir sur leur émission. A mon humble avis, le mieux est encore de créer notre propre cerveau désincarné. Mais cela demande plus de moyens. Sur l'écran, la tête de Dimitri hocha doucement. Monsieur J conclut.

- Vous les aurez.

La tension était devenue palpable autour de la grande table ovale. Chacun attendait avec impatience les

résultats du dernier secteur qui intéressait l'organisation. Monsieur J se tourna vers une ravissante femme d'à peine un mètre soixante.

- Madame A, nous vous écoutons.

Instinctivement toutes les personnes présentes se tournèrent vers la jolie brune aux cheveux d'ébène qui tombaient négligemment sur ses épaules nues. Toutes les autres femmes portaient les cheveux courts ou ramassés en chignons et leur tenue était commune aux hommes : tailleurs bleu nuit ou anthracite. Cette spécialiste du renseignement, ex agent du Mossad, détonait en arborant une robe fuchsia. Son visage était une perle qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux pétillaient d'intelligence et son sourire désarmait le plus misanthrope des misogynes en trois secondes. Elle savait qu'elle ne passait pas inaperçue. Elle connaissait son pouvoir de séduction. Elle jouait sur les deux tableaux. Plutôt que vouloir se fondre dans l'anonymat d'une foule quelconque, elle se mettait en avant, éblouissait ses interlocuteurs, les hypnotisait par son regard pénétrant et son charme inné. Tandis qu'elle accaparait l'attention, elle pouvait agir (ou faire agir) en toute impunité, comme un magicien détourne la concentration de son public pour pouvoir réaliser son tour en toute sécurité. En un mot, elle était redoutable. Lorsqu'elle prit la parole, sa voix était à la fois chaleureuse comme celle d'une hôtesse et en même temps d'une détermination sans équivoque.

- Mon équipe d'infiltration composée de dizaines de chercheurs de très haut niveau constate que des avancées ont lieu dans tous les domaines de la génétique et de la procréation assistée. La découverte de cette tribu perdue au milieu de l'océan indien a fait faire un bond prodigieux aux américains, alors que jusque là c'étaient

les français et les suisses qui tenaient la corde. Je crains qu'ils ne soient sur le point de réussir. L'une de leurs chercheuses, Francine Delacourt, est particulièrement douée. A mon avis, nous devrions enclencher le plan Ragnarok, monsieur Tchenkyo.

Pour la première fois lors de cette session, Dimitri consentit à prendre la parole.

- C'est fâcheux, en effet. Mais évitons toute précipitation au risque de nous découvrir trop tôt. Vos agents sont en place, Madame A?

- Parfaitement, monsieur Tchenkyo. Prêts à intervenir à la seconde même.

- Je suis personnellement ce dossier et je vous ferai signe dès que le moment optimal se présentera. A partir de ce jour, je désire des rapports détaillés quotidiens. Voyez ça avec Monsieur J.

Il y eut un flottement. Personne n'osait prendre la parole. Madame A était sur le point d'avancer un nouveau point délicat lorsque Dimitri la prit de court.

- Je crains qu'une action simultanée ne soit la meilleure méthode pour asséner un coup fatal à toutes ces recherches. Il semble que l'opinion publique soit en notre faveur. Nous devons agir sans tarder. Tenez vous prêt.

La réunion était finie. L'ombre chinoise disparut de l'écran qui se mit automatiquement en mode veille : des silhouettes d'oiseaux voletant dans un ciel étoilé.

Chacun récupéra le dossier sous-main qu'il avait devant lui. A l'intérieur, des instructions précises et personnalisées allaient dicter leur agissements pour les deux semaines à venir. Ils se dispersèrent sans entamer le moindre dialogue ni échanger le plus petit commentaire. Tous savaient ce qu'ils avaient à faire. S'ils partageaient le même idéal, ils n'avaient rien en commun, pas un mot

à échanger, fut-ce simplement des formules de politesse.

Thibault avait fini par être accepté au sein de la tribu, ou de ce qu'il en restait. L'opération kidnapping orchestrée par l'armée américaine avait désorganisé la vie du village. On avait dû s'enfuir, se cacher. D'autres rafles avaient eu lieu sur l'île dans les jours qui suivirent. On sentait la présence des envahisseurs longtemps après leur départ. Thibault n'avait plus quitté le groupe. Sa promptitude à sauver la jeune femme lors de la première attaque lui avait valu la considération de tout le groupe. Le femme-chef avait dû consentir à le tolérer au sein de la tribu, d'autant qu'il avait été d'une précieuse aide lors des intrusions ultérieures. Lui seul connaissait le mode opératoire des hommes blancs. Son comportement avait été son visa d'entrée.

Il découvrait chaque jour une coutume nouvelle, une façon originale de voir le monde et d'y vivre. La tribu, même si elle n'utilisait aucun nom propre pour désigner ses membres, se nommait Mugumani, qu'on pouvait traduire par le peuple élu, non dans le sens mystique ou religieux du terme mais indiquant qu'ils étaient les créatures les plus avancées de la création et là encore, on ne devait y voir qu'une simple constatation sans sentiment de supériorité mais davantage de devoirs envers les autres espèces animales et végétales, comme si les Mugumani détenaient un savoir et des pratiques qui leur permettaient de mieux prendre soin de leur environnement. Ils possédaient la sagesse et c'était en cela qu'ils étaient le peuple élu. Ils partageaient les principales idées et pratiques communes à toutes les peuplades primitives que Thibault avait déjà eu l'occasion d'étudier. Mais il lui semblait qu'ils

poussaient plus loin encore cette communion avec la nature. Ainsi, les animaux étaient considérés comme des égaux. Il était sacrilège de tuer toute créature dépassant la taille de la main. Ils se nourrissaient de larves, d'insectes, d'œufs et essentiellement de plantes, de racines et de fruits. Lors du cérémonial précédent chaque prise de nourriture, leur bénédicité ne remerciait aucun Dieu, il n'était qu'une sorte d'excuse pour ce prélèvement fait à la nature. La jeune femme dont Thibault s'était pris d'affection lui avait raconté la dernière chasse qui avait eu lieu sur l'île. C'était il y a bien des saisons. Elle n'était qu'adolescente alors. Les guerriers avaient dû mettre à mort un fauve qui menaçait le village. Il s'agissait d'une panthère superbe, une femelle, qui venait de perdre ses deux petits on ne savait comment. Le chaman avançait qu'ils avaient dû manger des fruits interdits, à l'apparence délicieuse, rouge vermeil, luisant au soleil, mais contenant un puissant poison. Tous les animaux, même les Mugumani savaient ça d'instinct. Leur mère avait dû être distraite à ce moment là. Quoi qu'il en soit, après cette perte, la bête était devenue folle, autant dangereuse pour les autres êtres de la forêt que pour elle-même. On en avait conclu qu'il fallait absolument mettre fin à son calvaire de mère déchue, peut-être par sa faute (les Mugumani pensaient que même les animaux et les plantes pouvaient souffrir de culpabilité, de remords, de regrets, avoir des états d'âme semblables aux leurs puisqu'ils faisaient partie de la création). Une expédition avait été organisée. Trouver la panthère n'était pas si difficile, depuis la perte de ses fils, elle tournoyait autour des hommes, ne sachant donner un sens à son existence, ne trouvant plus aucun repère. L'animal avait été tué proprement, sans qu'il n'eut à

souffrir. C'était un mal nécessaire. Jamais les Mugumani ne s'octroyaient le droit de vie ou de mort sur les représentants de la nature, du moins ceux qui ne pullulaient pas comme les insectes ou les plantes, base de leur alimentation.

Thibault avait été impressionné par l'organisation du village. Il n'y avait pas d'oisifs. Chacun avait sa place et devait exécuter une activité pour la communauté. Se sentir inutile les plongeait dans un état honteux et déshonorant, lorsque l'un d'eux souffrait d'une maladie par exemple et ne pouvait assurer sa participation active à la vie de la tribu. Il se forçait alors à rendre service par d'autres moyens : raconter des histoires, prêter une oreille attentive, reconforter. Car chez les Mugumani, l'écoute était deux fois plus importante que la parole. Ils avaient pour habitude de soutenir que si l'humain possédait deux oreilles et une seule bouche, c'est qu'il était plus essentiel de comprendre l'autre que de se mettre en avant.

Thibault n'avait pas tardé à remarquer cette humilité, cette modestie, presque une timidité dans leurs rapports. Bien sûr, il avait fallu du temps pour qu'il soit accepté et, même deux ans après, il avait encore le sentiment d'être une pièce rapportée. Seule la jeune mère qui l'avait aidée à se cacher le considérait comme un des leurs. Mais cela ne s'était pas fait sans mal. Elle avait dû plaider en sa faveur à plusieurs reprises.

Thibault était d'emblée tombé amoureux de la belle jeune femme mais il avait vite compris que les relations sentimentales étaient inexistantes au village. Personne n'appartenait à personne. Les accouplements avaient lieu au gré des situations de joie ou de tension. On aurait pu rapprocher ce comportement de celui des sociétés de

bonobos qui réglait leurs différents par le sexe. En conséquence, les bébés n'avaient pas de « père » officiel et tous les hommes s'occupaient également de chaque rejeton. Passé la période de sevrage, quelques mois à peine où la mère biologique allaitait son nourrisson, l'enfant n'appartenait qu'à lui-même. Il n'existait pas ce lien filial si fort dans nos sociétés occidentales actuelles. Cela ne voulait pas dire que les enfants étaient laissés à eux-mêmes, loin de là. Ils faisaient l'objet d'attentions constantes, tout comme chacun faisait preuve d'intérêt pour son prochain. Les sentiments d'individualisme n'existaient pas ici.

Le plus difficile pour Thibault avait été de se résoudre à accepter que la belle jeune femme ne lui appartenait pas, même dans leurs moments intimes. Ils ne formaient pas un couple, même si, de tous les habitants, elle lui était la plus proche. Il en souffrit intérieurement durant les premiers mois. N'étant pas totalement accepté comme faisant partie de la tribu à part entière, on ne l'intégrait pas comme on l'aurait fait d'un véritable Mugumani. Il aurait été l'objet d'attentions diverses. Là, il restait dans la position de l'animal qu'on accepte, comme ces chèvres, ces porcs et ces singes qui ne quittaient jamais vraiment la tribu. Des parasites utiles.

Thibault avait été enjoué par cette façon de vivre, respectant l'environnement à l'égal de leurs concitoyens. En plus de deux ans d'observation, il n'avait jamais constaté d'actes de violence. Les conflits étaient réglés par le dialogue et les étreintes. Si un différent se prolongeait, l'initiateur se résolvait à quitter le village. Cela n'était arrivé qu'une seule fois pendant sa présence parmi les Mugumani.

Ils ne se nommaient pas entre eux. On ne parlait pas, ou

très rarement de quelqu'un en son absence. Il semblait que les choses abstraites n'existaient pas au sein de la tribu, qu'elles étaient le domaine réservé du chaman. De la même façon, ils parlaient toujours au présent. Le futur n'existait pas puisqu'il n'avait pas encore eu lieu. On ne faisait pas de projet à long terme. Le passé était révolu une fois le présent vécu. Si l'on racontait quantité de contes et de fables, ils étaient intemporels. Cette immersion constante dans le présent revigorait les sens et permettait de se concentrer sur l'instant. On ne mentait pas. A quoi bon? Les Mugumani vivaient très proches les uns des autres, il n'y avait pas de place pour les faux-semblants et les secrets. La tribu constituait un organisme entier où chaque composant trouvait naturellement sa place.

L'idée d'un Dieu semblait elle aussi obsolète. Qu'avaient-ils besoin de mysticisme? Leurs morts étaient immolés par le feu. Ils avaient compris que ce qui faisait un homme ce n'était pas son corps mais son esprit et cet esprit ne pouvait vivre sans son enveloppe charnelle. Comme les flammes d'un feu ont besoin de combustible pour exister. Une fois la chair morte, l'esprit s'évanouissait comme les plus robustes braises finissent par s'éteindre. Ils avaient conscience en revanche de l'existence d'un monde extérieur. Plusieurs fois, ils avaient dû repousser des explorateurs trop entreprenants, mais cela arrivait rarement. L'île était naturellement protégée par des courants contraires et des récifs peu accueillants. Thibault se souvenait maintenant d'images glanées sur internet où l'on voyait un groupe d'autochtones brandir des lances vers un hélicoptère. Ce peuple redoutait l'invasion de leur petit paradis par des bipèdes venus du ciel. Et ce jour était arrivé, il y a un peu

moins de deux ans.

Lorsque les soldats américains surgirent du ciel, la tribu pensa voir se réaliser leurs plus sombres prédictions. Ce fut la confusion la plus totale. On se débattait, on tentait de fuir, on résistait. Mais les assaillants étaient trop nombreux et mieux armés. Sur le coup, Thibault n'avait pas compris leur intention. Maintenant ça crevait les yeux : le monde avait découvert on ne sait par quel tour de magie que cette tribu perdue au milieu de l'océan indien, isolée naturellement du reste du monde, pouvait continuer à enfanter. Quel était leur secret? Les sociétés dites civilisées mais par bien des égards plus barbares que les tribus considérées comme primitives désiraient percer leur secret par tous les moyens. Instinctivement, comme si Thibault se rangeait naturellement du côté de la tribu, il avait empoigné l'avant bras de la jeune fille et avait couru à toutes jambes au travers de la jungle. Bientôt c'était elle qui avait pris les commandes, connaissant parfaitement le terrain. Essoufflé, courbaturé, le cœur battant à tout rompre, il s'était retrouvé dans une caverne protégée par l'épaisse végétation. Des heures passèrent. On entendait ça et là des exclamations, des ordres donnés en anglais. Thibault comprenait enfin le motif de cette intervention plutôt musclée. La jeune fille tenait toujours dans ses bras le petit bébé qui était trop transi de peur pour songer même à crier. Ce fut une chance. A la tombée de la nuit, les bruits cessèrent. La jeune fille se blottit contre le flanc droit de Thibault et ils s'endormirent.

Dans les jours qui suivirent, ils rencontrèrent quelques-uns des rescapés du carnage. A présent que Thibault connaissait les motifs des envahisseurs et leur mode opératoire, il était plus à même de protéger les rescapés.

C'est pendant cette courte période qu'il s'était bâti une belle réputation. Il savait déjouer les raids comme personne. Cela dura à peine une semaine puis, un matin, il n'y eut plus aucun bruit, juste le ronronnement des insectes, les cris des oiseaux dans les branches. Tout était redevenu normal. Il manquait bon nombre de personnes, quasiment la moitié de la tribu. On retrouva également les corps de trois guerriers, morts des suites de leurs blessures après avoir voulu livrer bataille. De nombreux blessés étaient là pour témoigner de la violence des affrontements mais tous reconnaissaient plus ou moins que les envahisseurs n'avaient pas d'intention meurtrières déclarée. Ils étaient là pour kidnapper pas pour décimer. Thibault avait raison. On changea d'attitude à son égard. Le petit homme et le demi Maori avaient mystérieusement disparus. Thibault pensa qu'ils avaient profité du débarquement américain pour revenir à la civilisation avec eux. Avaient-ils mentionné son existence à lui? Et puis après tout, qu'importe.

Le petit groupe quitta les cavernes où il s'était caché pendant ces jours critiques et revint sur leur lieu de vie. Tout était en ordre, comme si rien ne s'était passé. La hutte était toujours là, n'ayant subi aucune exaction. On n'avait pas utilisé le feu pour détruire quoi que ce soit. L'intention des envahisseurs était clairement de kidnapper, pas de massacrer. Thibault pensa que les militaires avaient dû choisir des fusils à seringue comme ceux qu'on utilise pour endormir les fauves. Les blessures parmi les rescapés étaient seulement le résultat de leur propre combat, perdu d'avance. Ceux qui n'avaient pas fui avaient été enlevés dans quelque état qu'ils puissent être. C'était un coup dur porté contre la tribu.

Dans l'année qui suivit, toutes les femmes encore présentes et en âge de porter un enfant étaient tombées enceintes. Il apprendrait par la suite que la tribu régulait naturellement les naissances par il ne savait quel moyen. Ils ne semblaient pas utiliser de moyen contraceptif connu. Cela restait un mystère, mais les femmes ne mettaient au monde un enfant que tous les six ou sept ans. Et encore, pas toutes. La population de la tribu restait constante quoi qu'il arrive. Mais s'il survenait une catastrophe, le cycle de reproduction s'intensifiait comme par miracle.

Il s'était écoulé moins de deux ans depuis l'intervention violente du monde extérieur et sept petits êtres vagissaient dans leurs berceaux de lianes tressées. Principalement des filles. Thibault constatait d'ailleurs que la tribu s'organisait autour de l'élément féminin. Outre la femme-chef qui organisait la vie du village, prenait les décisions et faisait office de tribunal mais sans jamais décider seule, les femmes jouissaient d'une influence prépondérante. Il n'était pas étonné outre mesure. On n'imagine pas combien de tribus primitives sont des sociétés matriarcales.

Il s'était découvert des trésors insoupçonnés de tendresse paternelle. Evidemment, il n'était le père d'aucun nourrisson. Il n'avait eu de relations qu'avec la jeune femme dont il était tombé amoureux et elle n'était pas enceinte. Elle lui avait fait comprendre que le bébé qu'elle tenait dans ses bras le jour de l'attaque n'était pas le sien. Peut-être avait-elle été atteinte, comme toutes les femmes du monde, par cette incapacité à enfanter après le passage des rayons cosmiques. Peut-être était-elle tout simplement stérile. Thibault appréciait cette vie simple mais que n'aurait-il pas donné pour pouvoir effectuer un

examen sanguin!

L'ethnologue ne savait pas où en était la recherche mondiale, mais il se doutait qu'après avoir kidnappé ces précieux « échantillons », on n'allait pas tarder à contourner le problème lié à la stérilité planétaire. Peut-être qu'à l'instar de la tribu, le monde pouponnait à tout va actuellement.

12. Delambert.

Francine Delacourt avait fait demi tour. Au propre comme ou figuré. Peu lui importait de savoir qui était cet homme qui l'avait faite changer d'avis. Ce qu'il faisait et pour qui il travaillait. Dans un sens, il avait raison. La sauvegarde de l'humanité exigeait certains sacrifices. Elle se souvint de cette question lancinante lorsqu'elle était toute jeune étudiante : doit-on tuer une personne pour en sauver cent? Doit-on exterminer un milliers d'hommes pour en préserver des millions? Mathématiquement la réponse allait de soi. Humainement, on était bon pour quelques nuits d'insomnies.

Dans les salles de laboratoire de l'institut, les différents groupes de chercheurs s'activaient comme autant d'abeilles autour de la ruche. Francine travaillait sur un couple provenant du rapt réalisé sur l'île. Il ne restait actuellement que quatre représentants de cette peuplade si singulière. Un homme et trois femmes, tels qu'ils avaient été présentés le jour où Francine avait voulu tout abandonner. Quel gâchis! L'opération avait ravi près d'une vingtaine de spécimens. Après un combat perdu d'avance, ils s'étaient résignés à leur captivité, comme s'ils sentaient qu'il ne servait à rien de lutter physiquement. Par contre, ils avaient dès lors commencé à dépérir. Deux premiers hommes tombèrent en catalepsie avant même d'avoir touché le sol américain. On ne comprenait pas. Les données vitales étaient excellentes. D'un point de vue médical, ils étaient tous en parfaite santé. Un pouls, une tension et un rythme cardiaque certes bien en dessous des normes, mais cela concordait avec leur métabolisme. Les premières

analyses de sang avaient révélé d'étranges anomalies, du moins si on les comparait à un humain type. Le taux de mauvais cholestérol était nul, aucune trace de sucre. Leur régime alimentaire n'expliquait pas tout. Ils possédaient un sang de nouveau né. Mais c'était leur système immunitaire qui intriguait le plus. Il n'était absolument pas adapté aux conditions de vie moderne. Ainsi, si on les avait lâchés dans les rues de Washington, ils auraient été infectés par n'importe quelle bactérie ou microbe en moins d'une journée, mais dans les conditions qui étaient les leurs, en pleine nature hostile, ils étaient capables de résister à des situations extrêmes. Leur métabolisme endurait des écarts de température importants. S'ils venaient à être mordu par un serpent venimeux ou piqués par une araignée fatale à n'importe quel autre être humain, ils fabriquaient automatiquement un antidote qui les laissait simplement à plat, non à cause du venin inoculé mais bien de la dose d'antipoison capable de tuer un cheval. Leur estomac recelait des molécules capables de digérer une certaine dose de toxicité ou des aliments pas tout à fait mûrs.

Leur état de dépérissement n'était dû, en réalité, qu'à eux seuls. Comme s'ils se laissaient mourir volontairement. Ils ne luttaient pas contre leurs ravisseurs. Ils fuyaient. On avait beau les bombarder de vitamines, leur injecter des stimulants, ils s'affaiblissaient de jour en jour.

Sur les vingt deux spécimens enlevés, sept femmes pour quinze hommes, la moitié n'avait pas survécu au bout de seulement quatre jours. Ils résistaient à leurs ravisseurs en activant leur système de défense interne. Contre eux-mêmes.

Ces contrariétés avaient permis de disséquer les corps, révélant d'importantes disparités avec notre

métabolisme. Les médecins légistes allaient de découvertes en découvertes qui ne présentaient cependant aucun intérêt pour ce qui occupait en premier lieu l'Institut. On ne travaillait pas sur la physiologie mais sur la génétique. Un cadavre n'avait que peu d'intérêt pour les équipes spécialisées en reproduction. Eux travaillaient sur la vie.

L'équipe de Francine avait commencé à séquencer leur Adn en vue d'étalonner leur génome. Il y avait urgence. On ne savait pas combien de temps les derniers représentants continueraient à rester en vie. Il fallait agir aussi vite que possible. On ne comptait plus ses heures. Les ordinateurs reliés en réseaux à plus de dix millions de PC lors de leur mise en veille dans le monde entier (les internautes pensaient participer au programme de recherche de vie intelligente dans le vaste univers) carburaient nuit et jour.

Les premiers résultats tombèrent.

Et les bras des chercheurs avec.

Il apparaissait au premier abord que un virgule huit pour cent (1,8%) du génome différait de la séquence logique d'un être humain.

Ces humains étaient presque aussi éloignés d'Homo Sapiens Sapiens que pouvait l'être une horde de gorilles.

A l'annonce de ces surprenants résultats, les scientifiques impliqués dans le projet en restaient comme deux ronds de flans. C'était incroyable! Mais tout à fait plausible. On fit venir cinq des meilleurs spécialistes de la préhistoire : archéologues, ethnologues et une pointure en matière d'espèces humaines disparues, le professeur Delambert.

Titulaire d'une chaire de sciences appliquées à Oxford, consultant pour une importante chaîne de télévision en ce qui concerne tout ce qui touche aux origines de l'homme,

docteur en ethnographie comparée à l'université de Bruxelles, grand marcheur devant l'éternel et alpiniste à ces heures, il était également l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation sur l'homme de Néandertal et ses compères disparus : « Moi, Néandertal » édité par l'université belge. Il était le spécialiste des espèces humaines qui n'avaient eu aucune chance face à Cros-Magnon.

Son allure était celle d'un lycéen, lunettes rondes à la Harry Potter, chemise à carreaux dont seul un pan disparaissait dans un jean usé jusqu'à la corde, une paire de converses aux pieds. Il ressemblait à un fan de musique grunge tout juste échappé des années 90. Son langage imagé remplissait les amphithéâtres où il donnait ses cours et saturait les salles de conférence où on lui demandait de parler des premiers hommes. Une série de huit émissions diffusées par la BBC lui avait accordé une petite renommée en Angleterre. Il savait désacraliser le discours scientifique, parler comme l'homme de la rue, tout en saupoudrant ses explications pointues d'une pointe d'humour toute britannique. Mais ses recherches bénéficiaient de la plus haute rigueur méthodique et c'était une sommité dans son domaine, reconnu par l'ensemble de la communauté scientifique. Apparemment pas à une bizarrerie ni un paradoxe près, il raffolait d'art moderne et, bon gourmet, ne daignait pas les meilleures tables.

Lorsque l'institut le contacta afin d'avoir son opinion sur le sujet, il s'enflamma, prit le premier avion en partance pour les Etats-Unis et il se trouvait là, maintenant, devant l'équipe de Francine mais n'avait que d'yeux pour le couple indigène qui se laissait lentement mourir devant l'impuissance du corps scientifique américain.

Delambert n'était pas de ces spécialistes qui ne vivent

QUE pour leur passion. Il était capable d'empathie là où d'autres, portant de puissantes œillères orientées vers leur domaine, ne voient pas plus loin que le bout de leurs recherches. Il fut d'abord consterné par l'état déplorable des quatre derniers captifs. Soudain rendu timide à l'extrême par cette rencontre inimaginable, il n'osait pas dire un mot, tendit insensiblement une main tremblante vers la jeune femme qui subissait les examens conduits par l'équipe de Francine. Il toucha son épaule qu'il trouva étonnement froide. Celle-ci leva les yeux vers le professeur comme quelqu'un qui demande silencieusement de l'aide. Son regard était affligeant, il semblait traverser des strates de sentiments contradictoires. Elle était perdue, dans tous les sens du terme. Delambert réagit à la seconde.

- Il faut absolument les reconduire immédiatement chez eux, sinon vous aurez l'extinction de la dernière espèce humaine sur la conscience.

Ces propos cinglants ne plurent évidemment pas au directeur de l'Institut qui avait accompagné le célèbre spécialiste, comme un hôte fait faire le tour du propriétaire, le torse bombé d'une fierté toute d'arrogance.

- Ecoutez professeur Delambert, je ne remets pas en cause vos compétences qui sont, je le sais, sans bornes. Mais ne nous dites pas ce que nous avons à faire. Je ne sais pas si vous êtes au courant mais *notre* espèce n'a plus que quelques décennies devant elle.

Delambert se retourna face au directeur et ses mots furent des poignards qu'il lança sans état d'âme.

- Et eux en ont certainement quelques centaines de milliers. Nous sommes condamnés. Mais, justement, pas eux!

En disant cela, il s'était tourné vers la jeune femme qui le regardait maintenant avec insistance derrière des barreaux, comme une bête en cage. Ses yeux paraissaient l'implorer.

- Et puis, de quel droit vous les traitez ainsi! Vous avez juste oublié les chaînes aux pieds et autour du cou.

Delambert tourna les talons et rentra à son hôtel.

En cet instant, il n'avait plus l'air d'un ado attardé.

Le téléphone intérieur émit une sonnerie sur quatre notes empruntées à Mozart. Ou était-ce plutôt Beethoven? Delambert décrocha. Le grand échalas de la réception lui apprenait qu'une certaine Mademoiselle Delacourt se trouvait là, à deux pas devant lui, et désirait l'entretenir d'un problème crucial. Delambert pensa aussitôt que ces gens de l'Institut étaient venus jusqu'à son hôtel pour le relancer. Il en avait suffisamment vu et ne voulait plus rien avoir à faire avec ces... Il ne trouvait pas de mot assez fort. C'était toujours pareil avec les américains. Ils ramenaient toujours les choses (et les personnes) à leurs propres vues sur le monde, en l'occurrence *leur* monde. Cyniques et arrogants, sûr d'eux et se complaisant dans l'erreur et la bêtise. Il est des mensonges qui peuvent passer pour des vérités si on les clame assez fort. Qui avait dit ça, déjà? Non, il ne cautionnerait nullement ces atrocités, fussent elles commises au nom de l'Humanité. Quelle humanité, d'abord? Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, la voix avait changé à l'autre bout du fil.

- Monsieur Delambert, ce n'est pas ce que vous croyez. Je suis de votre côté. Et je viens vous proposer de libérer ces personnes condamnées.

13. En orbite.

Il avait fini par vraiment réaliser ces folles rumeurs qui couraient sur lui. Dimitri Tchenkyo, dans sa mégalomanie insensée, évoluait en orbite autour de la Terre. Une équipe restreinte veillait sur lui. Un Malien, homme à tout faire, un astronaute Grec et une infirmière Bulgare. Ici encore, l'internationalité jouait à cent pour cent. Dimitri était malade. Une maladie du sang. Pernicieuse. Aucune transfusion ne pourrait le sauver à terme. Ce n'était pas à proprement parler une des variantes de la trop célèbre leucémie. Son cortège de globules, blancs et rouges, était normal quasiment. Il possédait un pourcentage correct de thrombocytes, son plasma était parfait. Il n'était pas hémophile. C'est dans la structure même du noyau des cellules des globules que résidait le problème. Les molécules étaient instables, on ne savait pas pourquoi. Après renseignements, cela touchait moins de deux cents personnes sur la planète et n'était donc pas une priorité pour la recherche. Les symptômes ressemblaient à une fatigue chronique, empêchant toute activité sportive un tant soit peu forcée, des vertiges intenses (Dimitri devait alors s'allonger pour ne pas risquer de tomber) et une impression d'évoluer dans un monde cotonneux.

Il était suivi depuis de longues années par les meilleurs spécialistes mais il avait trouvé ce moyen radical : faire de longs séjours en apesanteur. Depuis, on avait constaté une temporisation dans la propagation de ce qu'il fallait bien appeler un empoisonnement. Une rémission était même possible sur le long terme.

Joignant l'utile à l'agréable, il se levait chaque matin avec comme vue le globe qui tournait lentement, à juste

38km de distance, même pas l'espace qui séparait sa villa aux environs de Moscou de la capitale russe. Pour lui, un jour équivalait à quarante huit heures. Le soleil ne se levait donc qu'une fois tous les deux jours; la vitesse de rotation du petit module étant deux fois inférieure à celle de la Terre et cela dans un seul souci thérapeutique. Son cellulaire dernière génération vibra. Il prit l'appel.

- Très bien. Assurez-vous qu'il n'en reste aucun.

Il fronça les sourcils tandis qu'il écoutait son interlocuteur, puis affirma.

- Non, je m'en charge moi-même. Merci.

L'infirmière apparut dans le minuscule habitacle, un grand verre au liquide orangé dans une main et un plateau repas posé sur sa paume.

- Ah, mes remèdes! fit-il, désabusé et contrarié.

- Parfaitement Monsieur Tchenkyo. Vous devez absolument suivre ces prescriptions à la lettre, sinon tout ceci ne sert à rien. Elle avait désigné le minuscule espace d'un geste ample.

Dimitri Tchenkyo suivait une cure naturopathe, constituée uniquement de molécules naturelles. Le Malien passait vingt minutes à le masser à base d'huiles essentielles quatre fois par jour. Il devait s'hydrater régulièrement en avalant des jus de fruit vitaminés : ananas, cassis, pamplemousse, myrtille. Ses repas empruntaient les bienfaits des régimes crétois et indiens. Les trois quart de l'humanité auraient été aux anges devant un tel régime mais pour un amateur de cuisine française à base de sauces au beurre, c'était un calvaire et une punition.

Son bras droit, qui dirigeait les opérations de sabotage depuis le QG situé à l'est de la chaîne de l'Oural, perdu dans une vaste plaine, venait de lui apprendre le succès

total de six interventions contre les centres de mise au point de clones. Deux sur le territoire américain, un en Inde, un au Japon, un dans la banlieue d'Oslo et le dernier, le plus important et dont les avancées étaient sur le point d'aboutir, perdu au fin fond de la Sibérie. Les dégâts étaient considérables. Cela demanderait au moins cinq ans de nouvelles études et expériences. Le temps de voir venir.

Sur le front du cerveau humain téléchargé, Dimitri avait là encore remporté une belle victoire. Sa batterie de spécialistes en informatique s'était introduite dans les systèmes secrets, cassant des mots de passe qualifiés d'inviolables. Dimitri était fier de ses collaborateurs. Il les avait choisis avec soin et les payait suffisamment cher pour obtenir de bons résultats.

Seul ombre au tableau, cette histoire de tribu Mugumani qui continuait d'enfanter en dépit des lois de la physique cosmique. Mais Dimitri s'était rasséréiné lorsqu'on lui avait annoncé que la tribu était une espèce différente.

- Ce ne sont pas des humains, alors?

- Si. Mais d'une autre espèce. Comme Neandertal par exemple.

Dimitri ne comprenait pas bien. Pour lui, tout cela était du charabia de scientifiques pinailleurs.

- Ils n'ont pas le même code génétique que nous, assura le spécialiste.

- Mais, si ce sont des hommes, ils vont coloniser le monde et tout va recommencer une nouvelle fois.

- Non. Enfin pas jusque là. Vous savez, même au sein d'Homo Sapiens, il n'y a guère que nos cultures qui sont énergivores et prédatrices. Toutes les civilisations dites primaires ont un autre rapport à leur environnement. Ils se considèrent davantage comme des locataires que des

propriétaires de la planète.

Dimitri hochait lentement la tête.

- Que peut-on faire, alors?

L'homme de confiance tritura quelques papiers échappés d'un épais dossier. Il releva la tête et s'adressa à son supérieur, situé juste à l'aplomb, à quelques 38km au-dessus de sa tête.

- Le professeur Delambert, une sommité dans le milieu des spécialistes de la préhistoire, nous a contacté, enfin son avocat, plus précisément. Il assure avoir la coopération d'une chercheuse en génétique et trois agents de Madame A sont en place. Une évasion est parfaitement organisable. Ce qui inquiète le plus le professeur, c'est l'état de santé des captifs.

- Ils sont mal en point?

- Oui. Il semblerait qu'ils se laissent volontairement mourir, leur seule solution pour échapper à leurs ravisseurs et ce, malgré des efforts inouïs pour les maintenir en vie.

- Alors, il n'y a pas de problème. Les américains n'auront pas le temps d'effectuer leurs recherches. Pourquoi prendre un tel risque? Nous avons besoin de nos agents sur place. Franchement, je ne suis pas favorable. C'est non.

- Mais, Monsieur Tchenkyo. Nous parlons de vies humaines. Et puis il n'est pas sûr que l'institut ne soit déjà parvenu à contourner le problème de la syncytine défectueuse. C'est un grand risque.

- Nos agents nous auraient déjà signalé une avancée dans les travaux. C'est non, je vous le répète.

La communication fut interrompue. Le bras droit de l'organisation resta dubitatif pendant quelques minutes. Cette histoire l'avait profondément touché. Il croyait

encore à quelques belles et grandes idées et se rendait compte, soudain, que Dimitri Tchenkyo, son patron, n'avait ni foi ni loi. A part les siennes propres. Allait-il désobéir et se retrouver sans emploi dès le lendemain, peut-être même dans une pire situation? Travailler pour Dimitri revenait à faire partie d'une sorte de mafia. On n'en sortait jamais vivant. Il pourrait demander au gouvernement américain une protection comme celles qu'il autorise pour les importants témoins à charge menacés en échange de renseignements juteux sur l'organigramme de l'Organisation. Mais dans quel but? Les Mugumani n'intéressaient personne en réalité. Ils étaient juste la clé de n'énigme et un formidable enjeu. Mais qui se souciait vraiment de leur bonheur, qui écoutait leurs aspirations, qui leur viendrait en aide? Un professeur émérite, épaulé d'une pointure en génétique. C'était assez faible. Le monde était vraiment une pourriture. Où qu'on se tourne, on ne trouvait jamais la paix.

Il composa un numéro sur son cellulaire. A l'autre bout de la planète, quelqu'un répondit.

Mélanie gravissait les échelons dans le monde de la banque. Elle avait encore réussi à se faire muter dans une agence plus importante. Elle se rapprochait du centre de la City, où toute la haute finance se concentrait en Angleterre. Son objectif était d'intégrer une grande banque, de s'occuper de portefeuilles prestigieux. Elle n'enviait pas les traders qui emplissaient leurs poches indécemment. Elle trouvait cela trop froid. Elle aimait les rapports humains mais enrobés d'argent, de placements, d'actions. C'était sa vie, elle le savait. Son bébé était devenu maintenant un enfant avec ses

sautes d'humeur et ses caprices. Cela commençait à lui poser quelques soucis. Il avait déjà été renvoyé de plusieurs garderies et elle savait dû le faire admettre dans une institution spécialisée dans les cas difficiles d'hyperactivité aigues. Cependant, même dans ce centre situé à quarante kilomètres du centre de Londres, elle avait été convoquée deux fois. On lui avait demandé son accord pour faire suivre l'enfant par plusieurs psy. Elle avait signé un papier, espérant que cela puisse réussir à lui rendre un petit garçon semblable à tous les autres. Mais au fond d'elle-même, elle ne voulait pas d'un petit garçon pareil aux autres. John était difficile, invivable, infernal, mais c'était son petit garçon, il lui permettait de garder son équilibre, une fois en l'avenir. Sinon, à quoi bon tout ça? Elle eut une pensée pour toutes celles qui n'avaient pas eu le temps d'avoir des enfants. Maintenant, c'était trop tard. Et il leur manquait quelque chose. Elle le voyait bien autour d'elle. Il suffisait d'observer un peu attentivement les femmes et on pouvait déceler quelles étaient mères et quelles n'avaient pas cette chance. Il leur manquait quelque chose. Cela se voyait. Elles étaient toutes bancales avec leurs gadgets électroniques dernière génération, leur dressing room rempli à craquer et leur collection d'amants interchangeables. Mélanie n'avait personne. A quoi bon? Elle savait qu'elle n'offrirait jamais un petit frère ou une petite sœur à son Kevin adoré. Alors elle ne s'engageait plus. Elle utilisait les hommes comme eux, bien longtemps, avaient abusé des femmes. Des homes kleenex. On s'en sert, on les jette.

Elle constatait chaque jour que le monde se divisait en deux catégories : celles (et ceux) qui n'attendaient plus rien de la vie, attendant patiemment que la fin arrive, et

les autres qui en profitaient plus qu'égoïstement. Plus personne ne cherchait à se réaliser pour les autres, œuvrer pour le bien commun. On n'avait d'ambition que pour soi-même. Savoir qu'on faisait partie de la dernière (ou l'avant dernière) génération à fouler le sol terrien procurait la même impression que d'avancer sur le bord d'une falaise. Ensuite c'était le grand saut et... le néant!

Cette ascension dans les rouages de la banque, elle le devait à son travail, à sa ténacité. Mais pas seulement. Elle n'était pas dupe. Elle savait que son physique, juste un peu plus avantageux que la moyenne, lui avait permis de rafler la mise à la place de cette brunette aux traits grossiers, passer devant cette post adolescente aussi plate qu'une limande ou être préférée à cette femme dont le visage commençait à s'avachir. Cela lui avait valu d'autres soucis. La loi sur le harcèlement sexuel au travail n'était pas aussi rigide qu'aux Etats-Unis et elle avait dû parfois faire jouer ses muscles. Les cours de self-defense pris dans l'annexe d'une salle de boxe lui avaient sauvé plus d'une fois la mise.

Tout aurait été parfait sans ce fils caractériel. D'où tenait il cette diabolique hyperactivité? Elle essaya de se remémorer le caractère de son père. On ne pouvait pas dire qu'il ait eu le feu sacré. Il se laissait vivre, incapable de réagir une fois après avoir perdu son travail. Génétiquement, John tenait davantage de sa mère. Mais son énergie, elle l'utilisait pour s'élever, pour conquérir, assumer son ambition. Le garçonnet ne voulait que chaos et destruction.

En feuilletant un journal de mode d'un air absent en terrasse d'un établissement situé à deux pas de la brasserie (elle mettait un point d'honneur à ne pas prendre ses pauses déjeuner sur son lieu de travail - ce

n'est pas sain, prétendait elle), une annonce avait éveillé sa curiosité. Une de ces annonces qu'on ne trouvait que dans les quotidiens. Etrange.

On cherchait des jeunes femmes à l'aspect avantageux pour mission de représentation. Qu'est-ce que ça voulait dire? Le magazine n'aurait jamais publié une annonce liée au proxénétisme.

Krishna avait toujours été considéré dans son pays comme un véritable Dieu. On venait le voir depuis les contrées les plus reculées, on le couvrait de présents. On prétendait que sa simple rencontre portait bonheur. Les médias encourageaient ce délire d'une certaine façon, montant en épingle des histoires à la limite de l'entendement. La loi des grands nombres. A une échelle qui dépasse les capacités de compréhension de l'être humain, tout devient possible. Les faits les plus loufoques deviennent réalité. « Donnez moi l'éternité et je réaliserai tous les miracles possibles ».

Une jeune femme, qui avait acheté pour la première fois de sa vie un bulletin de la loterie avait remporté le gros lot le jour même où elle était venue rendre hommage au Dernier des Hommes. Des dizaines de couples s'étaient rabibochés et on ne comptait plus les histoires heureuses qui découlaient de cette visite. Personne n'avait pensé à utiliser la loi des probabilités pour expliquer ces phénomènes rationnellement. Un vieil intouchable, rongé par un cancer décrété incurable par le corps médical avait eu la chance de se voir en rémission, après avoir rencontré ce bienfaiteur malgré lui. Il suffisait que Krishna pose sa main potelé à l'endroit qui vous faisait souffrir pour que la maladie s'étouffe d'elle-même. Là encore, on n'entendait pas la sagesse déclarer que, dans

de rares cas, le psychisme était le plus puissant des médicaments. Il fallait juste, parfois, un catalyseur capable de déclencher un processus que chacun portait en soi. Cette étincelle, c'était la foi qu'on accordait au Dernier des Hommes. Il était le Messie de tout un peuple. La fierté des indigents et une manne inespérée pour les opulents. Car on ne comptait plus les produits dérivés dont le commerce allait jusqu'à influencer sur la balance commerciale de l'Inde.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, Krishna commença à comprendre ce qu'il véhiculait. L'attention des médias était retombée. Le tapage et le tumulte des premières années s'était apaisé. Il n'était dorénavant considéré que comme une personnalité royale. Dans un premier temps, il en avait souffert. Les cadeaux étaient moins nombreux, les visites s'espaciaient. Pour un petit enfant, c'était comme si on lui enlevait quelque chose, comme si on le privait de dessert. Mais à l'adolescence, l'esprit rebelle se réveilla. Il réalisa ce que toute cette effervescence autour de lui avait de puéril, de futile et superficiel. Il se voyait maintenant comme un animal pris au piège de son propre confort, emprisonné par le luxe. Personne n'a décidé un jour de devenir le Messie de tout un peuple. Sa condition divine était trop lourde pour des épaules simplement humaines. On ne devient pas Dieu sans renoncer à quelque chose. Krishna avait envie de simplicité, d'humilité. Il désirait goûter à une vie normale, ne plus être considéré comme le centre du monde, montré du doigt par un milliard de gens. Il avait faim de sobriété. Il aspirait à une certaine indifférence. Devenir commun, se fondre dans la foule, n'être qu'un jeune homme parmi tous ces adolescents, partageant leurs joies et leurs peines.

Krishna voulut se révolter. Mais il était pris au piège. Il n'appartenait plus à sa propre famille. Il ne s'appartenait plus à lui-même. Il était devenu une chose publique, une marque déposée.

Alors il conçut un plan d'évasion.

14. Evasion.

Partout dans le monde entier, la société connaissait au fil des années qui s'écoulaient sans état d'âme une mutation sans précédent. La vie s'adapte toujours à son milieu. L'espèce humaine n'était pas si différente, après tout. Bien qu'elle veuille systématiquement s'approprier son environnement, devenir Dieu en toutes choses, elle avait fini par se plier aux nouvelles contraintes.

Dans la majorité des pays, il avait été convenu de transformer les bâtiments d'écoles et collèges désormais vides de toute vie en musées dédiés à l'enfance. On venait visiter les reliques d'un passé pas si éloigné. Des berceaux, des poussettes, des couches culottes, des jouets. On avait même forcé le trait en présentant des objets qui dataient. En parcourant ses vastes étendues figées pour toujours, on reculait d'un bon siècle. Car, la dernière génération d'écoliers n'avait jamais utilisé ni pupitres, ni tableaux noirs, ni cartes murales et pas davantage balançoires ou cordes à sauter. On jouait sur la nostalgie des plus anciens qui, eux-mêmes, n'avaient pas connu cette époque. On se repaissait d'un passé rassurant, un refuge. Car l'avenir était déjà là, palpable. On était au bord du gouffre. Les plus jeunes avaient maintenant passé vingt ans. L'économie avait connu un ralentissement perceptible. Plus par manque de consommateurs que par manque de main d'œuvre. L'humanité vieillissait de plus en plus. Les comportements évoluaient. On s'était d'ores et déjà résignés à une fin proche. Paradoxalement, cela reconfortait certains : après leur mort, l'humanité tout entière ne tarderait pas à disparaître à son tour. On ne manquerait pas grand-chose!

Ces évolutions ne différaient peu d'un continent à l'autre, mondialisation et globalisation oblige. Les moyens mis en œuvre pour palier à une très nette baisse de la population étaient quasiment les mêmes dans tous les pays. L'humanité avait déjà connu des baisses drastiques de sa population : famines, épidémies, guerres. Là, pour la première fois, deux nouveaux éléments entraient en jeu. D'une part, la diminution de la population était constante contrairement aux suites d'un quelconque cataclysme. Cela ne posait pas de problème à l'économie. S'il y avait moins de producteurs, il y avait, en parallèle, moins de consommateurs. Mais ce qui était inédit, c'était le vieillissement inéluctable des hommes et des femmes. Pour l'instant, on arrivait à gérer, mais que ce passerait-il dans dix ans, dans vingt ans? Lorsque les plus jeunes seraient au milieu de leur vie et qu'aucun sang nouveau ne viendrait prendre la relève. Et si l'on se projetait dans une cinquantaine d'années, lorsque toute la population serait en âge de prendre sa retraite? Qui continuerait à alimenter des besoins qui continueraient à exister?

Plusieurs pays avaient d'ores et déjà entamé la transition. On n'allait pas attendre le dernier moment pour se soucier du problème. L'Europe, la Chine, les Etats-Unis, l'Inde, le Japon travaillaient sur des programmes d'aide aux plus dépendants. L'industrie robotique connut alors un bond extraordinaire. Jamais la société n'avait été aussi robotisée, l'humanité accompagnée dans les tâches de tous les jours. On voyait se développer les cuisines intelligentes, les maisons connectées. Le but ultime était d'assurer à n'importe qui, rendu dans une position de faiblesse dû aux ravages de l'âge, une autonomie totale, du moins acceptable. Une fois encore, toute cette

technologie avait un coût et un prix. Il était évident qu'elle ne s'adressait qu'aux populations riches d'une infime partie du monde. Désormais, une portion non négligeable du monde se penchait sur ces problèmes qui ne tarderaient pas à surgir. Des entreprises, des centres de recherche virent le jour. Il fallait absolument préparer les dernières années de l'humanité.

Au milieu de cette ultime transition de l'humanité, quelques-uns misaient sur un tout autre objectif. La Californie, Israël et le Japon travaillaient d'arrache pied sur une recherche bien particulière. Les crédits étaient illimités, le personnel était recruté parmi les meilleurs biologistes du monde, la crème des généticiens et les champions des nanotechnologies. Il s'agissait ni plus ni moins de créer l'homme immortel.

Elodie est un petit bébé comme tous les autres. Elle pèse huit kilogrammes pour une taille de soixante quinze centimètres. Elle possède deux belles rangées de dents de lait sur un joli sourire. Elle balbutie quelques sons, pas encore des mots. Elle aime bien jouer dans son parc et commence même à gambader à quatre pattes. Elle n'est pas très vive et a parfois le regard éteint, le regard d'une grande personne. A part ça, elle vit sa vie de bébé comme n'importe quel nourrisson. Elodie est un joli bébé comme les autres, à ceci près qu'Elodie vient de fêter son vingtième anniversaire.

Lorsqu'elle est née, rien ne laissait présager de toutes les mésaventures qui allaient émailler sa vie. L'accouchement de la maman n'a posé aucun problème. La fillette pesait alors trois kilogrammes sept cents et était en parfaite santé. Elle fut nourrie au sein et se développa normalement. C'est à l'âge de sept mois que

se produisit le premier incident. Elle faillit s'étouffer en prenant son biberon. Amenée précipitamment aux urgences de l'hôpital de la Nouvelle Orléans, on diagnostique rapidement une tumeur à l'œsophage. Celle-ci anormalement développée. On questionne les parents. Il n'est pas possible qu'ils n'aient pas remarqué quoi que ce soit. La fillette a dû forcément souffrir et le faire savoir. Monsieur et Madame Forester sont atterrés. Leur gamine jouit d'une santé superbe, elle n'a eu aucun souci durant ces six premiers mois, pas même un rhume ou une infection. Les services sociaux se penchent alors sur le couple. On les soupçonne de cacher la mauvaise santé de leur enfant. Une enquête est effectuée. Qui ne prouve rien. On tente de soigner Elodie sans se faire d'illusions sur l'issue de la maladie. Cependant, en quarante huit heures, la tumeur disparaît comme si de rien n'était. Deux années s'écoulent sans histoires. Puis Elodie retrouve le chemin de l'hôpital le plus proche. Cette fois, c'est plus sérieux. Cindy Forester retrouve son bébé plongé dans le coma alors qu'elle s'était absentée à peine cinq minutes. Transporté d'urgence dans le service réanimation, le personnel est plus que réservé sur l'avenir de la fillette. Elle restera quatorze jours dans le coma, tandis que son métabolisme semble parfait. Puis elle se réveille comme si tout était normal. A partir de cet incident, rien ne sera plus jamais comme avant. Le processus de vieillissement de la fillette semble bloqué. Les Forester courent d'hôpitaux en hôpitaux, de services en services au gré des infections que contractera Elodie. Pas de simples rhumes ou de petits bobos, des pathologies conséquentes mettant souvent en doute des rémissions qui semblent, dans son cas, presque miraculeuses. Durant toute son enfance, Elodie

développera huit ulcères à l'estomac et dans son système digestif. Tous sérieux. Tous mettant en jeu un pronostic sinistre. Tous résorbés en quelques semaines. La fragilité de son estomac ne lui permet pas d'ingérer des aliments solides. Elle est nourrie directement par une pipette plongeant dans son oesophage pour éviter que la nourriture ne remonte dans ses poumons. On ne compte plus les développements de tumeurs, de cancers qui apparaissent puis se dissolvent d'eux-mêmes comme n'importe quelle maladie bénigne. Le corps d'Elodie reste éternellement celui d'un bébé de deux ans, seuls ses ongles et ses cheveux poussent. Si son métabolisme n'évolue pas, ou très peu, son âge osseux est celui d'un gamin de dix ans, elle conserve ses dents de lait qui ne lui sont d'aucune utilité. Il semble que ses cellules se divisent et se multiplient bien au-delà de la moyenne. Les nombreux cancers dont a souffert Elodie ne sont que la conséquence d'une telle frénésie cellulaire. Ses cellules cérébrales n'échappent pas à ce mécanisme avec pour résultat plusieurs attaques, des accidents vasculaires plus ou moins sérieux. On suppose que son activité intellectuelle reste celle d'un bébé. Elle ne peut pas parler, juste glousser et émettre les cris d'un nourrisson, son larynx n'est pas assez développé pour former un langage articulé. Tout semble stoppé dans son évolution, excepté ce foisonnement cellulaire qui s'accroît tous azimuts, sans aucune coordination. Un peu comme si un groupe de marathoniens, au lieu de courir tous dans la même direction, partaient dans tous les sens. Ces cancers sont eux-mêmes submergés par une force vitale hors du commun.

La vie extraordinaire d'Elodie a forcément hautement intéressé les différents instituts de recherche. Mais depuis

quelques années, cela passionne d'autant plus que le temps de l'humanité est compté et qu'on ne trouvera probablement pas une issue au problème de stérilité.

Dans les laboratoires les plus modernes du monde, de Los Angeles à Tel Aviv en passant par Kyoto, on se penchait sur le cas unique d'Elodie. Tout semblait normal dans le génome de la fillette, pas de mutation génétique prouvée. En revanche, les importantes recherches sur les télomères, ces extrémités des chromosomes qui raccourcissent avec l'âge, montrent que, dans le cas d'Elodie, ceux-ci sont étonnamment vigoureux. Les télomérases, des enzymes qui assurent la synthèse et la croissance des télomères ont un taux anormalement élevé chez la jeune fille de vingt ans qui a encore l'air d'un bébé sortant de son berceau. Les télomères sont la clé du vieillissement et permettent également de limiter le développement anarchique des cellules : c'est une garantie anti-cancer. Des télomères inaltérables, comme dans les cellules d'Elodie, ne permettent plus l'apoptose, cette mort programmée des cellules qui est responsable de la dégénérescence globale mais aussi le régulateur du bon fonctionnement cellulaire. Les cellules doivent se diviser suffisamment, mais pas trop.

Les chercheurs ont fini par mettre à jour ce processus. Reste à le mettre en pratique et, là, c'est une autre histoire. Après plusieurs tentatives, l'équipe Israélienne réussit à endommager durablement les télomères de l'Adn d'Elodie. Mais pas totalement. La fillette devra continuer de vivre dans le corps d'un bébé jusqu'au jour prochain où toutes les infections cancéreuses qu'elle-même déclenche viennent à bout de son frêle organisme. En ce qui concerne les applications sur l'humanité et cette possibilité, longtemps rêvée par certains, d'accéder

à l'immortalité, le chemin reste encore long à parcourir. Le peu de temps qu'il reste à l'humanité, quelques décennies à peine, permettrait-il l'impensable? Et la découverte serait-elle assez proche pour pouvoir conserver des corps qui ne soient pas déjà vieillis. Qui a envie de devenir immortel dans la peau d'un vieillard?

Francine fut réveillée par le chant des oiseaux. Elle distingua un roitelet donnant la réplique à un chardonneret qui était épaulé d'un rouge-gorge ou peut-être était-ce un grimpereau. Des mésanges et des chardonnerets accompagnaient le concert. Les trilles et les vocalises se répondaient comme sur scène les chanteurs se donnent la réplique dans des opéras séculaires. Francine se concentra sur les partitions que chaque espèce suivaient à la lettre. Depuis quelques semaines, elle avait appris à reconnaître les différents personnages de cette chorégraphie vocale. Elle tendait l'oreille à l'affût du moindre changement de mélodie. Ce matin, il y avait une subtile différence, repérable uniquement par une oreille exercée. Elle songea à l'entrée impromptue d'un coucou. Elle avait lu quelque part que celui-ci, non content de squatter les nids des autres espèces, parvenait à imiter leur chant à la perfection. Dans le monde naturel, l'affrontement, la loi du plus fort, était rarement de mise. La coopération était bien plus efficace. Seul l'humain n'avait pas compris cela. Pas encore. Cela ne viendrait finalement jamais. Le parasitisme était une autre solution. Certains animaux étaient bien fourbes tout de même. Cela la fit rire.

Francine n'aurait jamais pensé pouvoir dormir les fenêtres grandes ouvertes. Elle avait besoin d'un calme monacal pour pouvoir s'endormir. Et d'une obscurité

intégrale. Mais ici, éloigné de tout, c'était différent. La petite maison en bois donnait sur un jardinet où les fleurs embellissaient un potager cent pour cent bio. A l'arrière, orienté sud-est, une lande s'étalait jusqu'à l'horizon. L'herbe était verte toute l'année. Un véritable tapis de terrain de golf, entretenu par un troupeau de plus de cinq mille têtes. Des moutons à perte de vue. Parfois, ils venaient au raz de la maisonnette les matins de printemps. Sinon, ils se déployaient par petits groupes sur ces coteaux baignés de quelques mares où les nuages aimaient se mirer après les courtes ondées. L'Ecosse ne justifiait pas sa réputation. Du moins ce coin-là. Dans les premiers mois, elle avait pensé ne jamais pouvoir s'habituer à cette solitude. Mais elle avait changé. En cela, Romain l'avait grandement aidée. Il dormait encore, toujours sur le ventre, une jambe repliée qui émergeait d'une paire de draps bleus et vert tendre. Ses cheveux en bataille cachait la moitié de son visage. Ses dix dernières années n'avaient eu aucune influence sur son physique et ça l'agaçait prodigieusement. Elle, qui avait l'impression que son propre corps dépérissait, s'avachissait, se ridait. Ses muscles fondaient et ses articulations étaient moins souples. Il lui affirmait honnêtement que non, qu'elle se faisait des idées, qu'elle était toujours aussi belle et même que la maturité l'épanouissait. Pourtant c'était bien la vérité. Le corps des hommes ne vieillit pas à la même allure que celui des femmes. Elle n'était pas différente des autres. Sur ce plan-là, en tout cas.

Elle entrouvrit les volets et un rayon de soleil oblique lui fit cligner des yeux. Le paysage était immuable. Il pouvait arriver n'importe quelle catastrophe, l'humanité pouvait bien disparaître, ce coin reculé au fin fond de l'Ecosse ne changerait jamais. Même à une échelle

géologique. Les collines étaient rabotées, elles ne s'aplatiraient pas davantage. Les points d'eau ne s'assécheraient jamais. Les rochers qui jouaient les sentinelles comme autant de joueurs disposés sur un immense terrain de football s'arrondiraient peut-être encore un peu. L'herbe demeurerait aussi verte, régulièrement broutée par les ovins. Quelques touffes moins tendres agitaient leur chevelure beige sous les assauts du vent. Bizarrement, il ne soufflait jamais très fort ici, mais il était constant. En dix ans, Francine ne se souvenait pas d'un jour sans brise.

Romain s'agita. Elle le contempla. Il se détendit, son corps emmêlé dans les draps. Elle n'avait jamais compris comment il parvenait à s'entortiller de la sorte. Lorsqu'elle lui avait proposé d'échanger ces parures par une bonne vieille couette bien plus chaude et plus pratique, il avait eu cette moue dégoûtée qui annonçait un refus catégorique.

Elle n'avait pas insisté. Peu lui importait dans quoi elle dormait, ni même où, pourvu que ce soit avec lui.

Elle l'avait trouvé séduisant dès la première seconde. Mais à ce moment là, son esprit était à cent lieues d'une quelconque séduction. Il y avait urgence.

Son appel téléphonique désespéré avait trouvé une oreille attentive.

- Monsieur Delambert, ce n'est pas ce que vous croyez. Je suis de votre côté. Et je viens vous proposer de libérer ces personnes condamnées. Un silence à l'autre bout du fil l'incita à forcer sa chance.

- Delambert, vous n'êtes le seul à être choqué. Et vous ne savez pas tout. Cet institut n'en est pas à sa première malversation.

Il maugréa que c'était gentil de sa part mais qu'il ne

comprenait pas bien ses motivations à elle.

- Rencontrons-nous, je vous expliquerai tout en détail.

Il lui avait donné rendez-vous à son hôtel. A peine s'était elle fait connaître à la réception qu'il apparut de derrière un fauteuil au large dossier. Il l'attendait.

Il la prit par le bras.

- Venez, dit-il sans plus de commentaires.

Ils étaient montés dans sa voiture de location. Elle voulut parler, il la coupa d'un geste muet. Elle s'exécuta sans bien comprendre.

Parvenu au milieu de nulle part, il coupa le moteur. Lui tendit un pyjama d'homme et, dans un murmure, lui dit

- Changez-vous. Enlevez bracelets et boucles d'oreilles si vous en portez. Je vous attends. Puis il sortit du véhicule. Elle le vit stopper à cinq mètres, bien visible dans la lumière des phares. Elle comprit qu'il lui offrait toute la discrétion pour s'exécuter. Elle revêtit le pyjama trop grand et sortit dans la nuit.

Et entamèrent une balade. Il chuchotait.

- Il est fort probable que ma chambre, ma voiture soient truffés de micros. Peut-être en ont-ils aussi installés sur vos vêtements, dans un bracelet, une montre, vos chaussures. On n'est jamais trop prudent. Votre coup de fil a dû les alerter, à moins qu'ils n'aient été pris de court. Vous m'avez appelé depuis votre cellulaire?

- Parfaitement.

- Bien, très bien.

Francine trouvait toutes ces précautions un peu puérides. C'était comme un jeu d'enfant. « On ferait comme si ». Mais Delambert n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Romain se retourna franchement. Il s'étirait dans le lit comme un gros chat. Il aperçut sa silhouette en contre

jour et lui sourit. Elle poussa sur les battants des volets, laissant entrer une clarté enchanteresse. Les photons semblaient envahir la chambre comme un fleuve de lumière, se répandant partout, dans le moindre interstice, baignant la pièce dans les recoins les plus sombres, inondant les ombres. Il poussa un gémissement d'aise tout en lui faisant signe de venir le rejoindre.

- Vous n'êtes pas sans savoir que l'homme est la seule espèce humaine sur Terre. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Le grand public connaît Neandertal, qui vécut jusqu'à il y a vingt ou trente mille ans. Il fut le dernier à survivre à Homo Sapiens.

- Vous voulez dire que d'autres espèces ont coexisté avec nous?

- Absolument. Les fouilles ont pu mettre à jour plusieurs spécimens datant d'une époque trop récente pour qu'ils puissent être nos ancêtres. Leur physiologie était plus évoluée que le père de nos pères. On a retrouvé des ossements au sud de la Sibérie, dans les montagnes de l'Altai, dans une grotte nommée Denisova. C'est ainsi qu'on a appelé cet humain, puisqu'il faut bien le dénommer ainsi. On sait qu'il a vécu jusqu'il y a 30 ou 40 000 ans, donc contemporain d'Homo Sapiens. Il put y avoir des accouplements avec Sapiens. On retrouve d'ailleurs aujourd'hui encore des vestiges de gènes dans les populations Mélanésiennes. Leur métabolisme est plus résistant que le notre face à des conditions particulières, difficiles. Un gène hominidé de Denisova lié à l'hémoglobine permet notamment aux populations himalayennes de vivre en altitude, de mieux s'adapter à la raréfaction de l'air.

Francine n'était pas convaincue.

- Ils fabriquent simplement davantage de globules rouges pour s'adapter à une altitude supérieure.

- Ça, c'est ce que nous faisons, occidentaux vivant au raz des pâquerettes. Notre métabolisme s'adapte à moins d'oxygène en fabriquant davantage de globules rouges pour mieux irriguer notre corps. Mais ces populations sont justement pauvres en globules rouges. Elles ne connaissent aucune maladie cardiovasculaire.

Delambert se tut un instant, alerté par un bruit suspect. Une corneille venait de prendre son envol à quelques mètres d'eux. Il reprit.

- Par ces mélanges qui se sont produits entre Denisova et Sapiens, on retrouve aujourd'hui encore des gènes chez les Papous, leur permettant de détecter des parfums subtils. Il n'est pas exclu que cette tribu honteusement kidnappée par le gouvernement américain soit les descendants directs de Denisova.

- Ils se seraient exilés sur une île perdue...

- C'est possible. Vous savez, pour qu'une espèce naisse, il faut qu'il y ait une niche géologique, qu'elle soit coupée pendant un large temps d'une espèce cousine, afin qu'elle puisse évoluer sans interaction. C'est ce qui s'est passé il y a environ un million d'années ou davantage. Nos ancêtres, par exemple Homo Heidelbergensis, ont émigré d'Afrique en prenant des directions diverses. Denisova et Neandertal ont bifurqué plus vers l'est et le nord. D'ailleurs, il existe quelques similitudes physiques entre les deux espèces.

- Neandertal était plus trapu, n'est-ce pas?

- Absolument. Nous le connaissons mieux car il était plus répandu et ces ossements sont parvenus jusqu'à nous. Denisova est plus discret. Mais on a raconté beaucoup de bobards sur Neandertal jusqu'au second tiers du XXème

siècle.

- Barbare, violent, mangeant ses petits enfants.

Ils échangèrent un rire de connivence.

- On a voulu en faire un monstre pour mieux nous glorifier, nous l'espèce survivante. L'histoire n'est écrite que par les vainqueurs. La préhistoire aussi. La religion n'est pas étrangère à cette mise à l'index. En réalité, Neandertal n'était pas un géant bardé de muscles et au cerveau poids chiche. C'était même tout le contraire. Et c'est pour ça qu'il a disparu. Tout comme les autres espèces humaines.

- Il n'y avait pas que Denisova?

- Homo Floresiensis, l'homme de Florès si vous préférez, semble même être plus contemporain que Denisova. Il peuplait la région de la Wallacea, un groupe d'îles Indonésiennes, il y a 20 ou 30 000 ans. Il était encore plus petit que Neandertal et on l'a surnommé Hobbit.

- Le seigneur des anneaux?

Delambert sourit.

- Oui, les paléontologues sont de grands enfants, s'excusa-t-il. Ils aiment bien manier l'humour. Floresiensis n'était pas arriéré. Il savait concevoir des outils, mettre en place des stratégies, mais son régime alimentaire était trop peu substantiel pour qu'il puisse se développer normalement. C'est même une des pistes selon lesquelles il se serait éteint. Pour ma part, je pense que, là encore, Sapiens a exterminé tous ceux qui ne lui ressemblaient pas.

- En somme, nous serions les grands méchants loups de l'humanité?

- L'histoire, enfin la préhistoire, n'en est que la preuve flagrante. Regardez : nous sommes même capable de nous entretuer entre membres de la même espèce.

Longtemps on a cru qu'il existait plusieurs races d'humains au sein de Sapiens. Nous sommes des prédateurs sans foi ni loi et c'est pour cela que nous dominons la planète. Nous avons commencé par nous échapper de notre niche écologique, l'Afrique, pour coloniser le monde. Ensuite nous avons anéanti toutes les autres espèces concurrentes (ou pas). Nous avons dominé le monde animal, asservi le monde végétal et pillé les ressources de la Terre. Mais cette boulimie a ses limites. Nous les apercevons aujourd'hui. Nous avons proliféré pendant à peine 50 000 ans. Un claquement de doigts à l'échelle géologique. Non, croyez-moi, la meilleure stratégie pour durer sur cette Terre, c'est encore la coopération, la mutualisation, l'entre-aide. Les peuplades de Denisova, Neandertal et même Floresiensis en sont des exemples frappant. Et je suis certain que d'autres espèces coexistaient il y a entre 20 et 100 000 ans. Ne trouvez-vous étrange que nous sommes, dans le monde animal, la seule espèce existante? Prenez n'importe quel animal : le loup, le tigre, l'ours, les fourmis, les souris, la kangourou, tous présentent encore à l'heure actuelle plusieurs espèces, voire des dizaines. Sapiens est la seule espèce d'humains parce que nous avons éradiqué toutes les autres. Nous sommes des voraces, des goinfres, des gloutons.

Francine n'avait jamais réfléchi à tout ça. C'était troublant. Mais Delambert enchainait déjà sur son dada, Neandertal.

- Sans cette soif de pouvoir de Sapiens, il aurait pu avoir sa chance. Et le monde aurait été tout différent. Ce qui a perdu Neandertal, c'est, en fait, son côté baba cool.

- Un hippie?

- En quelque sorte. Nous avons découvert, nous avons

appris qu'il était capable de produire des œuvres artistiques, à l'instar de Cro-Magnon. Mais si ce dernier relatait plutôt des scènes de chasse, de la vie quotidienne, Neandertal était davantage dans l'abstrait. La différence fondamentale entre un écrivain et un journaliste en somme. D'ailleurs, bien avant notre espèce, il inhumait ses morts. Je pense même qu'il avait inventé la démocratie, du moins une société, une civilisation basée sur le respect de l'environnement et l'écoute des autres. Tous les autres, pas seulement ses congénères. On peut retrouver cette indolence dans certaines tribus primaires. Neandertal, au contact de Sapiens, n'avait aucune chance. Il faut imaginer la gazelle se mêlant à un troupeau de lions. Ça ne peut pas marcher. Trop naïf, trop innocent, faisant preuve d'une plus grande réserve, d'une discrétion notable, j'irais jusqu'à dire d'une timidité, celui qu'on avait voulu faire passer pour un monstre sanguinaire sans foi ni loi s'est fait bouffer par Sapiens en deux temps trois mouvements.

- J'ai entendu prétendre que Neandertal était moins intelligent que Sapiens.

Delambert sourit. Il connaissait bien cette chanson.

- Tous les crânes exhumés de Néandertal prouvent que sa boîte crânienne était de 10 à 15% supérieure à celle de Sapiens. Intrinsèquement, il était plus intelligent. Il en avait la possibilité. Seulement, Neandertal était un grand solitaire. La force de Sapiens, c'est son côté grégaire. L'union fait la force, en quelque sorte. Savez-vous que notre volume cérébral a encore chuté depuis le moyen-âge?

Francine ouvrait de grands yeux. Elle pensait que le chercheur se moquait d'elle. Il n'était pas plus sérieux.

- Si, si, je vous l'assure. Nous vivons davantage

ensemble, en société du moins et chaque individu a besoin de moins de connaissances individuelles, se reposant davantage sur les autres. Rien que nos grands-parents possédaient des savoir faire, des gestes, que nous avons perdu, remplacés par des robots et des machines.

- Oui, mais nous faisons davantage tourner nos neurones. Le travail est moins physique, plus intellectuel.

- En êtes-vous si sûre? Nous avons tellement de gadgets, de béquilles pour nous aider dans nos travaux. Nos traitements de texte nous permettent de ne plus nous creuser les méninges pour trouver le synonyme juste ou l'expression exacte et les correcteurs d'orthographe font tout le travail à notre place. Nous n'effectuons plus aucun calcul mental. Nos sociétés modernes ressemblent de plus en plus à des sociétés d'insectes : une multitude d'intelligences moyennes vaut mieux que quelques gros cerveaux. Neandertal a perdu la bataille parce qu'il ne savait pas se mettre en réseau.

Francine s'avança vers le lit sur lequel Romain s'étirait comme un gros chat. Elle repensait à cette passion qu'il avait pour Neandertal et qu'il lui avait fait partager. Elle se souvint aussi de cette conversation en pleine forêt et de leur décision commune de libérer les captifs de l'Institut.

Evacuer quatre personnes en état de grande faiblesse qui ne vous comprennent pas le moins du monde, depuis l'endroit sûrement le plus sécurisé du monde au nez et la barbe d'agents surentrainés et ce, par un spécialiste de la préhistoire et une généticienne de talent relève de l'exploit, pour ne pas dire du miracle.

- C'est de la folie, nous n'y parviendrons jamais.

- On peut tout de même essayer, non?

Delambert et Francine regagnèrent la Chevrolet de location. Aussitôt à l'intérieur, ils poursuivirent une conversation improvisée, juste pour donner le change. L'habitacle était effectivement truffé de micros. Une dispute feinte éclata. Francine reprochait à Delambert ses états d'âme. Lui critiquait son aveuglement.

Le lendemain les quatre prisonniers semblaient aller mieux. La femme qui avait longuement observé Delambert proposait maintenant des constantes normales. Comme si le spécialiste des hominidés disparus lui avait transmis une énergie nouvelle, un espoir. Mieux : par un effet de transmission de pensée, elle dispensait son meilleur état de santé aux deux autres femelles, pourtant situées dans une autre salle. Les généticiens ne comprenaient rien à cette prouesse. On fit venir deux spécialistes en neurologie. Ils examinèrent la jeune femme captive. Ils restèrent toute la journée, effectuant des tests, mettant en place des protocoles d'observation, des examens plus poussés. Il durent appeler du renfort. On vit donc arriver un véhicule blindé, totalement imperméable aux différents rayonnements. L'engin était imposant : de l'extérieur il n'était pas différent des camions nécessaires aux transports de fond. A l'intérieur, des consoles présentant des dizaines de diodes lumineuses, des curseurs, des vu-mètres, toute une multitude de boutons divers qui tapissaient les parois jusqu'au plafond. Un véritable cockpit d'avion de ligne. On interdit l'entrée à quiconque ne serait pas équipé d'une protection semblable aux cosmonautes. A titre d'expérience, on y fit monter les quatre captifs, puis on ferma hermétiquement un double sas, les condamnant à l'intérieur. Les tests purent commencer. Les spécialistes

s'affairaient autour du fourgon mais quelque chose n'allait pas. Les cinq agents de sécurité chapeautés par un haut responsable qui n'avaient pas quitté d'une semelle les deux spécialistes pendant toute cette journée de tests et d'examens durent en informer la direction. Il était presque vingt trois heures. Toutes les équipes de généticiens avaient quitté les lieux. Les laboratoires de l'Institut baignaient dans une fausse lumière bleuâtre. Tout était désert. Un des deux neurologues disparut à l'intérieur du camion anti radiations. Il en ressortit aussitôt, un fusil mitrailleur à la main et arrosa sans état d'âme les agents qui s'étaient regroupés à cet instant à l'encontre de toute règle de sécurité élémentaire. Le haut responsable n'était pas armé. Il y eut une hésitation puis l'homme armé actionna la gâchette, abattant un homme sans arme comme on tronçonne un arbre.

Les coups de feu avaient alerté le personnel, interloqués les généticiens. Francine se leva du canapé où elle somnolait devant une série policière. Elle se précipita dans les couloirs de l'institut. Le camion blindé avait déjà franchi les deux salles sans passer par les portes, blindées elles-aussi. Deux grenades explosives avaient fait éclater les murs, faisant voler les parpaings comme une nuée de canards s'envolant devant le danger. Le vacarme finit par faire sortir l'ensemble des scientifiques et alerter tout le personnel de sécurité. Mais le fourgon allait trop vite maintenant. Une guérite fut rendue à la poussière par une nouvelle explosion. L'homme au fusil mitrailleur avait troqué son arme contre une sorte de lance roquette. Il se contentait de viser les différents obstacles sur son chemin, qu'ils soient gardés humainement ou pas. Son collègue slalomait entre les débris qui retombaient souvent après le passage de

l'engin aux roues pleines. Le fourgon essuya bon nombre de tirs, mais les balles ricochaient sur l'acier de la tôle dans une gerbe d'étincelles et venaient se perdre parfois dans des épaules ou des dos innocents. Le directeur de la sécurité hurlait dans les hauts parleurs de stopper tout tir. Il avait déjà un responsable de l'armée au bout du fil. La base la plus proche était située à 350 km. Un avion de chasse ne mettrait pas dix minutes à courser le fourgon dans la campagne de Virginie. Sur un troisième appareil, il sommait le pilote de l'hélicoptère de l'Institut de décoller au plus vite. Lui-même serait au hangar dans trois minutes.

Parvenue dans la salle où était parqués les prisonniers Francine comprit aussitôt ce qu'il se passait. On était en train d'enlever les quatre indigènes tout comme ils avaient été kidnappés dans leur jungle. Mais par qui? Delambert? Il ne lui en avait pas touché un mot. Ils étaient rentrés la veille, simulant une dispute pour donner le change, mais ils n'avaient pas évoqué le moindre début d'une stratégie. Et là, pourtant...

Ne pouvant voir visuellement ce rapt, elle n'en percevait que les différents sons : explosions généralisées, détonations en série, déflagrations et crépitements des tirs de mitrailleuse, fracas dans tous les recoins de l'Institut. Et c'était impressionnant. Des explosions en chaîne, des murs qui s'affaissaient. On aurait cru à la fin du monde. Le tintamarre de l'enlèvement était bien plus impressionnant que sa seule vue. Instinctivement, elle courut au parking. Choisit la première Lexus garée. Par chance, les clés étaient pendues au rétroviseur. La totale sécurité qui enveloppait les murs de l'Institut provoquait des relâchements confinés à la faute professionnelle. Sans se poser de questions, elle sortit du parking

souterrain. Sa carte magnétique déverrouilla le portique d'entrée. Dehors, les deux guérites avaient été pulvérisées et l'immense portail donnant sur une charmante petite route de campagne gisait sur les plates-bandes. Elle actionna les phares. La nuit était d'une noirceur totale. Elle devina plus qu'elle ne vit une paire de traces de pneus et vira à gauche. Elle n'avait pas parcouru deux kilomètres que son cellulaire bipa.

- Delambert. Vous m'avez laissé un message. Que se passe-t-il?

- On vient d'enlever les spécimens. Je tente de suivre les voleurs sur l'Highway 33, en direction d'Elkins.

Il y eut un silence qui parut étonnement long à Francine. Elle ajouta :

- C'est vous qui avez décidé d'envoyer un vrai commando ici?

Delambert se contenta de répondre laconiquement :

- Je vous rejoins à l'embranchement de Richmountain Road.

Elle venait de couper la communication lorsqu'elle repéra un faisceau lumineux dans le ciel. Surement l'hélicoptère de l'institut en chasse des fuyards. Elle était donc dans la bonne direction. Qu'allait-il se passer maintenant? Elle avait réagi sur un coup de sang, sans réfléchir. L'hélicoptère intercepterait le blindé bien avant elle et les agents de sécurité seraient sûrement armés. Il y aurait certainement des échanges de coups de feu. Ne valait-il pas mieux rester en retrait? Et les prisonniers?

Plus elle réfléchissait à tout ça, plus elle reconnaissait qu'elle s'enfonçait dans une impasse.

La route serpentait entre les collines dans de larges courbes. Le projecteur de l'hélicoptère balayait la route juste devant elle. Alors elle le vit. Le camion blindé était

juste là, à deux cents mètres à peine.

Soudain, il bifurqua dans une allée terreuse à droite, s'enfonçant au milieu des arbres. Il roulait dorénavant tous feux éteints et Francine coupa les siens. C'était la seule solution pour échapper à l'hélicoptère. Mais par une nuit sans lune, il était quasiment impossible de se repérer et Delambert devait la retrouver au croisement situé au moins à trois miles de là. Enfin, où donnait ce chemin parsemé de nids de poule? Elle ne sut pas combien de temps elle poursuivit ainsi le fourgon dans le noir total, faisant parfois des embardées, l'habitacle secoué par les soubresauts de la Lexus. Au moins l'hélicoptère avait, semblait-il, abandonné la partie. Pour avertir les troupes au sol?

Plongée dans le noir, ses yeux commençaient à s'habituer aux ténèbres. Après une ultime secousse qui faillit l'assommer, elle devina une forme au loin et une agitation de mouvements. Elle coupa le moteur et se rangea en écornant un arbre. A moins de trois cents mètres, le fourgon semblait stationner et une effervescence se déployait autour. Elle sortit de la voiture. On ne l'avait pas repérée. Les ravisseurs transféraient les prisonniers vers un hangar dissimulé sous le couvert des arbres. Elle s'approcha à pas feutrés. Elle vit des lampes torches éclairer furtivement les abords immédiats de l'entrepôt. Elle gagna encore quelques mètres. Que se passait-il? A qui appartenait cette remise? Pourquoi...

Elle fut brusquement empoignée fermement par deux bras solides. Elle tenta de se libérer mais l'homme était robuste, ses deux mains serrant comme des mâchoires d'acier. Elle fut trainée jusqu'au hangar où, effectivement, trois autres sbires transportaient les quatre

prisonniers à l'air ahuri et apeuré. Un cinquième homme, vêtu d'un costume et aux épaules moins proéminentes que les déménageurs se retourna. Elle le reconnut aussitôt.

- Tiens! Mademoiselle Delacourt. Enchanté de votre présence. Votre... conscience professionnelle, nous la nommerons ainsi, vous honore.

- Professeur McArthur...

- Allons, allons, pas de chichis entre nous. Laissez tomber les titres honorifiques. Professeur... Appelez-moi tout simplement James.

- Mais, comment... qu'est-ce que... pourquoi?

- Venez. Je vais tout vous expliquer.

Il l'entraîna dans un recoin du hangar tandis que les hommes de main plaçaient soigneusement les quatre primitifs dans la carlingue d'un petit avion.

Alors elle l'aperçut. Delambert était assis, prostré plus exactement, à côté des quatre marches qui menaient à la porte de l'appareil. McArthur l'enjoignit à avancer vers le petit jet.

- Monsieur Delambert nous a fait l'honneur de sa visite. Nous n'allons pas le laisser là, vous êtes d'accord.

Le sourire de McArthur se fit un instant carnassier.

- Nous allons faire un petit voyage, si vous le voulez bien. Mais nous sommes un peu... pressés, si vous me permettez l'expression. Nos amis (il désigna d'un vague geste de la main les quatre captifs) semblent être l'objet d'une attention toute particulière de la part de l'Institut; devrais-je dire de la part du gouvernement américain?

Il lui intima de grimper dans le petit jet et ferma la marche en bouclant la porte hermétique de la carlingue.

- Vous n'imaginez pas pouvoir décoller d'ici avec cet appareil tout de même?

- Ceci est un avion un peu spécial, ma chère. Mais installez vous confortablement et n'oubliez pas de bien boucler votre ceinture de sécurité. Ce petit engin peut avoir des performances assez surprenantes, spécialement au décollage.

Francine s'exécuta en remarquant qu'à la place de simples fauteuils, elle était assise dans un véritable réceptacle ergonomique et qu'en guise de ceinture, celle-ci n'avait rien à voir avec la petite boucle qu'on proposait sur les lignes officielles. Deux sangles maintenaient les épaules plaquées au dossier et une large bande fixait les hanches au fauteuil.

L'appareil émit un petit sifflement à la manière qu'ont les fauteuils de dentistes lorsqu'ils se redressent. Et c'est effectivement ce qu'il se passa. L'appareil se redressa, passant d'une position horizontale à la verticale tandis que les fauteuils basculaient à l'unisson pour garder au corps une position assise. Les ailes de l'avion, déjà profilés comme celles d'un mirage, s'affinèrent davantage. C'était maintenant un triangle aigu qui pointait vers le ciel, enfin vers le plafond de la grange... qui s'ouvrit dans un bruit de tôles qu'on frôle.

La mise à feu des moteurs produisit une petite secousse puis tout l'habitacle trembla. Les quatre captifs n'étaient nullement rassurés. Le reste du personnel semblait à son aise. Le professeur McArthur, James se rappela mentalement Francine, esquissa même un sourire qui se voulait rassurant.

- Ne vous inquiétez pas. Le mécanisme est parfaitement au point. Le pentagone en possède un exemplaire mais, chut!, c'est un secret.

Il avait murmuré la dernière partie de la phrase en posa un index sur ses lèvres. Francine n'y comprenait plus

rien. McArthur supervisait les avancées dans les recherches du groupe auquel appartenait Francine. C'était son chef en quelque sorte, le seul représentant de la hiérarchie avec laquelle elle était en contact direct, celui à qui elle devait rendre les nombreux comptes-rendus qui concluait ses expériences. Un homme simple, presque effacé, toujours affable et d'une grande douceur dans son regard. Un de ces hommes qui allaient faire de merveilleux grands pères. Il cachait bien son jeu. Visiblement il ne travaillait pas pour l'Institut. C'était un espion d'une certaine manière. Mais à la solde de qui?

La cabine fut à nouveau secouée comme un panier à salade puis le jet s'éleva à la verticale, d'abord lentement, puis gagnant de la vitesse.

James McArthur conservait son sourire.

- Il faudra corriger ces petites... imperfections au décollage. C'est un peu agaçant.

Agaçant! Le professeur McArthur avait le sens de la formule pensa Francine. On était brinquebalé en tous sens. Les vibrations se répercutaient jusqu'au cœur des os. Puis tout se calma et une formidable poussée colla tous les passagers à leur siège. A ce moment, des hélicoptères apparurent de partout, encerclant le jet, projetant leurs puissants rayons de lumière comme autant de poursuites au théâtre, s'entremêlant dans une chorégraphie qui semblait mal orchestrée. Plus grave, une demi douzaine d'avions de chasse tournaient maintenant au-dessus du site. Elle pensa qu'ils allaient tous périr sous le feu des appareils de l'armée. Même si la cargaison représentait une valeur sans précédent (la possibilité de sauver l'humanité), les militaires n'hésiteraient pas, invoquant le principe de précaution, la légitime défense, la raison d'état ou n'importe quoi

d'autre. Tout pour ne pas les laisser s'échapper. Il en allait de leur fierté.

Alors, basculant à l'horizontale, l'avion-fusée fut aussitôt propulsé à une vitesse vertigineuse. Il sembla à la généticienne que son dos allait traverser le siège. Son corps était écrasé, comme si tous ses atomes étaient comprimés vers l'arrière. Cela dura moins de dix secondes.

- Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, je vous assure. L'accélération se stabilise maintenant. Je vous conseille toutefois de garder votre ceinture fermement bouclée. Nous pouvons être à nouveau pris en chasse.

Francine donna un coup d'œil par le hublot. La nuit était redevenue noire.

- L'accélération de ce petit bijou laisse sur place les meilleurs avions de chasse du monde. L'impulsion peut atteindre quinze G. Naturellement, nous ne pourrions pas résister à une telle force. Avez-vous remarqué les triples parois de notre cabine? En fait, nous flottons dans deux épaisseurs séparées par un savant mélange d'huile et de mélasse qui absorbe l'accélération, comme des amortisseurs. En réalité nos corps n'ont subi que quatre ou cinq G au maximum.

Il reprit, avec un sourire de connivence.

- C'est déjà pas si mal.

Francine croisa le regard de Delambert. Quelque chose d'apaisant traversait ses yeux bleus clairs, un sentiment de réconfort. Elle avait davantage confiance en lui qu'en McArthur.

Le spécialiste des espèces hominidés disparues se tourna vers les quatre captifs. Il rencontra le regard de la jeune femme. Il lui tendit le bras. Elle prit sa main et, aussitôt, sembla rassérénée. Sans savoir pourquoi, il avait un

pouvoir déstressant sur elle et, par ricochet, sur les autres captifs. Ils n'avaient pas besoin de se toucher pour échanger des émotions, comme si l'humeur de l'un d'entre eux pouvait se répandre dans l'air et toucher le système nerveux des autres. Il faudrait étudier cette capacité à recevoir l'empathie et, d'une façon plus générale, cette aptitude à ressentir les émotions des autres. Nul doute que cette peuplade avait beaucoup à apprendre à notre civilisation désormais coupée de tout ressenti par une trop grande dépendance aux objets, à la technologie, à la science. Il se remémora une conférence sur la place de l'homme moderne dans un monde gouverné par la technologie et les machines. Un intervenant l'avait particulièrement captivé. Il prétendait que l'espèce humaine n'avait peut-être pas changé d'un point de vue génétique - nous ressemblions peu ou prou à l'homme des cavernes que nous fûmes - mais, sa conscience avait été profondément modifiée depuis l'avènement de la société industrielle.

- Nos modes de vie actuels nous coupent de tout rapport direct à notre environnement naturel. Nous ne savons plus d'où viennent et comment sont fabriqués les objets qui nous entourent. Nous sommes donc incapables de les réparer. Nous devenons esclaves de la technologie et, chaque année, nous devons intégrer un nouveau savoir pour simplement pouvoir vivre en utilisant toutes ces manettes, commandes à distance. Nous perdons ainsi le savoir ancestral, presque des réflexes, qui nous permettaient de nous débrouiller seuls dans la nature. Faites le test : lâchez cent personnes au milieu de nulle part. Seule une infime part d'entre elles pourra survivre une semaine, et encore, en invoquant la chance. Nos sociétés perfectionnées font écran : nous ne savons plus

comment la nourriture qui est dans notre assiette a été transformée. La mort de l'animal a été gommé. On ne tue plus le cochon en invitant le village entier à cette fête. On cache nos propres morts dans des funérariums. Nous n'en voulons plus chez nous. Finies les veillées funéraires. Nous nous laissons porter par une science qui interdit de connaître d'où viennent les choses et où vont-elles. Ainsi nous ne nous préoccupons absolument pas ni de l'impact que peut avoir sur l'environnement notre train de vie, ni de la pollution et des dégradations commises, autant en amont qu'en aval. Les transports, trop rapides, nous coupent d'autant de notre environnement. Nous ne faisons plus le lien entre les lieux, les choses. Nous sommes hors du monde, protégés dans une bulle qui ressemble de plus en plus à une prison. Nous sommes nous devenus des animaux sur-naturels.

Les mots prononcés par Francine le tirèrent de ses réflexions.

- Nous sommes dans un appareil de Dimitri Tchenkyo?
Francine avait repéré le logo de la société du célèbre milliardaire russe, une fleur s'épanouissant sur un globe miniature. Et ces couleurs vertes...

James McArthur fixa intensément le regard de la généticienne.

- On ne peut rien vous cacher.

- Mais alors, vous...

- ... Je suis un espion, c'est ce que vous suggérez, n'est-ce pas? Vous savez, Nature Rescue est présent partout où la recherche progresse.

- Pour entraver ses avancées...

- Hum, je crois que je ne suis pas à même de vous répondre sur ce terrain, monsieur Tchenkyo saura mieux vous convaincre.

Delambert coupa l'échange.

- Nous allons rencontrer Dimitri Tchenkyo?

McArthur consulta sa montre avant de lâcher :

- Dans exactement vingt trois minutes, en effet.

Le vol se poursuivit dans un silence de monastère. Delambert observait les quatre captifs, en particulier la jeune femme très réceptive à ses « ondes ». Leur espèce avait-elle des prédispositions à capter des signaux que l'homo sapiens ne percevait pas... ou plus. Finalement tout s'arrangeait plutôt bien. Les primitifs avaient été soustraits aux expériences menées par l'Institut. N'est-ce pas ce qu'il voulait, ce qu'il avait projeté avec Francine? Maintenant, Dimitri Tchenkyo lui permettrait peut-être de travailler sur ces spécimens, plus exactement *avec* ces primitifs. Il jeta un regard sur la généticienne. Elle se tenait prostrée, sûrement perdue dans ses réflexions. Était-ce le fait de partager ces moments pour le moins insolites, voire rocambolesques, il lui trouvait du charme. Beaucoup de charme.

Francine considérait la situation avec son esprit scientifique, rationnel, logique.

Les captifs avaient été délivrés des griffes de l'Institut. C'est précisément ce qu'elle avait souhaité. Mais étaient-ils pour autant libres? Dimitri Tchenkyo allait-il les rendre à leur île? Quelles étaient ses motivations? Elle savait par les nombreux articles publiés sur Nature Rescue qu'il se battait pour la planète... mais n'hésitant pas à s'attaquer aux hommes. Elle réalisait qu'il était le plus formidable misanthrope que la Terre eut porté. Il défendait la nature... contre l'homme. Cela le plaçait dans une toute nouvelle catégorie, au-delà des éco-terroristes les plus acharnés. Les écologistes luttèrent pour la nature en y incluant l'homme, c'était même la

définition du concept. Dimitri ne désirait qu'une chose au fond : que l'humanité disparaisse. Lui revint en mémoire des bribes du fameux procès où on l'avait accusé d'avoir déclenché le rayonnement qui avait rendu l'humanité stérile. Il y avait eu non lieu. La puissance de Rebirth Industries était immense mais pas au point de maîtriser une technologie qui n'a d'égale que les lois physiques de l'univers. Qu'il profite de cette situation, d'accord. Qu'il exploite cette fin programmée de l'humanité, ça ne faisait aucun doute. Qu'il la précipite, c'était encore certain. Qu'allait-il advenir des quatre captifs? Francine redoutait le pire. Elle releva la tête et son regard croisa celui de Delambert. Il lui sourit. Depuis le soir où elle était allée le voir, il l'avait écoutée, l'avait épaulée, il était même à ses côtés dans cet avion-fusée qui devait les conduire vers leur destin. A cet instant, elle sut qu'il allait beaucoup compter pour elle dans les années à venir. Ce n'était pas un coup de foudre, juste une constatation.

L'atterrissage fut moins physique que le départ en catastrophe pour échapper aux griffes de l'armée américaine. La porte de la cabine s'ouvrit. McArthur pria Francine et Delambert de descendre de l'appareil tandis que les trois hommes de main s'occupaient des primitifs. On les conduisit, après un bref séjour dans un sas, vers une salle où régnait une odeur d'ozone. L'atmosphère semblait étrange. On semblait y étouffer comme dans la jungle la plus tropicale et en même temps, il y régnait une température polaire. Devant les regards interrogateurs de Delambert et Francine, se tenant l'un à côté de l'autre, McArthur expliqua.

- Monsieur Tchenkyo souffre d'une maladie sérieuse du sang. Il est en permanence soumis à des pressions

importantes. Ici, l'air est condensé et sa pression équivaut à se tenir cent mètres sous la surface de la mer, ce qui explique le palier de décompression par lequel on vous a fait patienter. De plus, afin de régénérer ses cellules sanguines, la température ne doit pas excéder douze degrés centigrades...

- Bel exposé mon cher James.

Dimitri s'approcha du couple en leur tendant une main gantée.

- Il a simplement oublié de vous dire que je ne supporte qu'exceptionnellement la gravité terrestre. Mais, pour rencontrer des sommités telles que vous, cela valait bien un petit sacrifice de ma part.

Delambert examinait leur hôte. De taille moyenne, son corps paraissait élancé. Il ne devait pas dépasser les soixante kilos tout habillé. Ses manières étaient d'une politesse exagérée et il se déplaçait comme s'il marchait sur des sables mouvants. L'habitude d'évoluer en apesanteur sans doute. Bien entendu, son visage était dissimulé par un masque emprunté à la Divine Comédie.

- Je suis très honoré de faire votre connaissance. Vous, professeur Delambert, dont la science des différentes espèces humaines ne peut être prise en défaut et surtout vous, mademoiselle Delacourt, dont les prouesses en génétique n'ont d'égales que votre beauté.

Francine ne put s'empêcher de rougir. Dimitri Tchenkyo appartenait décidément à un autre monde. Elle songea à ses lectures préférées dont l'action se déroulait systématiquement au XIXème siècle. Ce n'est pas en orbite qu'il aurait dû vivre, mais bien il y a deux siècles.

- J'ai particulièrement suivi vos travaux, miss Delacourt. Et je dois reconnaître votre talent, même si à terme, il va contre mes propres intérêts.

- Voir l'humanité disparaître, c'est ça?

- Parfaitement. Je vous choque? Pourtant... N'êtes vous pas choquée par toutes ces guerres qui ont toujours décimé les plus pauvres et enrichi les nantis, cette pollution qui étouffe la planète et ses propres compatriotes, cette prétention qui le place d'instinct au-dessus de toute autre espèce, y compris ses frères hominidés...

Dimitri avait adressé à Delambert cette dernière pique. Le professeur baissa la tête, reconnaissant la pertinence du pamphlet. Dimitri poursuivait.

- ... cette ignorance élevée en obscurantisme par le biais de leurs religions, de leurs dogmes, de leurs dictatures? L'humanité est le cancer de la planète et ce ne sont pas ses belles idées partagées par si peu, sa culture et son art qui peuvent la racheter à mes yeux. L'homme a proliféré à la surface du monde comme une tumeur incontrôlable. Il était largement temps d'éradiquer ce kyste une bonne fois pour toute. La nature s'est chargée de le faire à ma place.

- Vous parlez de l'humanité en oubliant que vous aussi, vous êtes un homme.

Dimitri se tourna vers Francine. Dissimulé par le masque, elle ne vit pas l'éclat de ses yeux qui la fustigea.

- La beauté est sans concession reprit-il sans faire d'autres commentaires. Durant quelque sept millions d'années l'homme a largement eu le temps de faire ses preuves. Il a échoué. Lamentablement. Entraînant dans sa chute la plupart des autres espèces. Pour la première fois dans l'histoire de notre bonne vieille planète, une espèce est responsable d'une extinction majeure. Nous pouvons nous enorgueillir d'avoir fait autant de dégâts qu'une météorite percutant le globe. Il y a 65 millions d'années,

les dinosaures disparaissaient au cours d'un long hiver résultant des suites de l'impact, créant un nuage de poussière qui enveloppa la terre pendant des mois, des années. Il y a 200 millions d'années, la moitié de la biodiversité est rayée de la carte par des éruptions en chaîne de volcans. 50 millions d'années auparavant c'est carrément 90% de la vie qui disparaît à cause d'un virus, laissant la Terre stérile pendant 20 millions d'années et clôturant l'ère primaire. Il y a 365 millions d'années, la baisse du niveau des océans anéantit 70% de la vie aquatique tout comme la première extinction massive l'avait déjà produit il y a 444 millions d'années, à cause d'une glaciation générale. Si nous continuons sur notre belle lancée, les deux tiers des animaux et la moitié des plantes disparaîtront à terme et ce, en très peu de temps. La sixième extinction massive est en route et rien ne pourra la stopper, à part éradiquer l'auteur principal de cet holocauste écologique. Sans même parler des conséquences du réchauffement climatique qui, nous le savons tous ici parfaitement, est l'œuvre de la mégalomanie humaine, l'homme a spolié, saccagé, opprimé, exploité et pillé la planète. A commencer par sa propre espèce après avoir éliminé ses concurrents et asservi le monde du vivant. Je veux donner une nouvelle chance à la Vie. En fait, je suis un bienfaiteur, non pas de l'humanité qui n'a que mon dégoût, mais de la Terre.

- Vous n'êtes qu'un sinistre mégalomane doublé d'un dangereux prédateur. En fait, vous incarnez parfaitement ce que vous prétendez combattre. Vous me faites pitié.

- Bien chère, votre beauté s'épanouit dans le fiel que vous répandez par vos paroles sans cœur.

- Arrêtez de me parler de *ma* beauté. Dans votre bouche, même les plus beaux compliments se transforment en

souillures. Du reste, je ne suis pas plus belle qu'une autre.

- Oh que si, ma chère. Nous pourrions faire de grandes choses, vous et moi.

Il s'approcha d'elle et caressa sa joue de la pointe de son index. En réponse, elle lui cracha à la figure, au masque plus précisément. Ce qui lui déclencha un rire sardonique. Puis il s'avança vers les quatre captifs qui se tenaient immobiles, entourés de plusieurs gardes.

- Très chère miss Delacourt, rassurez-vous, l'humanité perdurera. Et voici nos survivants. Ne sont-ils pas formidables? J'avoue m'être documenté sur eux, leur île perdue au milieu de l'océan Indien. Contrairement aux peuplades d'Amazonie ou d'Indonésie, chassées de leurs terres par une déforestation abjecte, toutes les populations vivant sur des terres opulentes ou des sous-sols riches qui subirent génocides, déplacements et esclavagisme, leur isolement et la pauvreté de leur île les a protégé de l'envahisseur qu'est homo sapiens. En fait, ils ont eu de la chance. Surtout la chance d'avoir ce petit pour cent de gènes différents. Un pour cent qui fait, actuellement, toute la différence.

Dimitri fut stoppé par les échos d'un remue-ménage à l'extérieur.

- Qu'est-ce qu'il se passe encore?

Deux hommes de main firent irruption dans la salle surpressurisée. L'un d'eux vint chuchoter quelques mots à l'oreille de Dimitri.

- Je suis désolé de devoir abrégé mon exposé, Mesdames, Messieurs. Mais le gouvernement américain jouit, lui aussi, d'un service de renseignement efficace. Ils sont là, juste derrière cette porte.

Il s'avança vers Francine et, prenant une voix plus douce,

lui annonça sur le ton de la supplique :

- Il est encore temps, mademoiselle Delacourt. Vous me feriez un bonheur immense en m'accompagnant. Je ne suis pas sûr que vos anciens patrons soient aussi généreux que moi. Il marqua un temps, puis conclut :

- N'avez-vous jamais observé la Terre depuis l'espace? Elle se campa fermement et rétorqua d'une voix coupante :

- Je préfère jouir du spectacle que la planète m'offre depuis le sol, merci. Et je suis sujette au vertige.

- Comme vous le voudrez... Simplement dommage.

Il tourna aussitôt les talons et disparut par un sas que personne n'avait jusqu'alors remarqué.

Il s'écoula une minute où chacun évalua la situation sans dire un mot. Francine regarda Delambert puis les quatre captifs qui semblaient stresser à nouveau. Ils avaient parfaitement senti un danger proche, du moins la jeune femme qui partageait ses craintes avec ses compagnons sans prononcer une parole. Six hommes de Tchenkyo étaient restés dans la salle. Trois d'entre eux surveillaient toujours les quatre primitifs, les deux nouveaux arrivants s'étaient postés à l'entrée du sas où avait disparu Dimitri et McArthur se tenait devant la porte d'entrée, ne sachant que faire.

Il y eut une déflagration à l'extérieur, comme une bombe qui explose. Surement une grenade pour venir à bout du premier sas. McArthur murmura quelques mots que personne ne put deviner. Était-ce une prière? Une pensée quelconque? Plus justement une constatation : si l'on faisait irruption dans la salle sur-pressurisée sans passer quelques minutes dans le sas de décompression, on allait subir de graves lésions. Comme un plongeur qui remonterait des profondeurs à la surface sans respecter

les différents paliers.

A partir de là, tout alla très vite. La porte d'entrée fut happée sous l'effet de l'appel d'air. Les assaillants crurent qu'ils étaient bombardés par une résistance active et ouvrirent le feu par réflexe. James McArthur et les quatre primitifs, situés le plus près de la porte et ayant subi la décompression soudaine qui les déséquilibra en avant furent fauchés comme une gerbe d'épis. Avant que les militaires ne comprennent ce qui venait de se passer, ils gisaient dans une mare de sang. Le silence retomba aussi sec. Francine et Delambert se précipitèrent vers les corps agonisants. Leurs tympanes avaient explosé sous l'effet de la dépressurisation. Ils seraient quasiment sourds pendant 48 heures. Le spécialiste des espèces d'hominidés disparues saisit la main de la jeune femme captive. Celle-ci était si chaude. Elle tourna ses yeux vers le scientifique et il vit dans son regard une tendresse infinie, une magnanimité universelle, une mansuétude pour l'ensemble de l'espèce humaine et une compassion mêlée d'une once de pitié pour ceux qui l'avaient mortellement touchée. Tant d'humanité au seuil du trépas bouleversèrent Delambert. Il sentait également qu'elle essayait de lui communiquer quelque chose. Un ultime message. Alors il eut le sentiment de redevenir le petit garçon qui, au lendemain de la perte de ses deux parents dans un accident de voiture, avait été consolé par une vague tante qui l'avait élevé par la suite. Il y avait cette même douceur dans le regard de la primitive, comme si elle comprenait la folie des hommes et leur pardonnait. Quelque chose de mystique. Elle redressa péniblement la tête et prononça quelques mots.

- Appalo munti cassal atou.

La pression de la main se fit soudain plus intense.

Delambert eut la très nette impression que ces mots se gravèrent dans sa tête et que leur sens s'imposait clairement. Sans qu'il connaisse leur langage le moins du monde, il en comprit instinctivement le sens.

- Quittez vos semblables, éloignez-vous le plus possible de ceux de votre espèce. Ce ne sont que des loups.

Il lui rendit la pression de ses cinq doigts. Elle eut un sourire qui le terrassa. Sans aucun sanglot, des larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent sur le visage de Delambert. De simples larmes. Mais qui avaient le pouvoir de le laver de toute souillure, une corruption de l'espèce qui remontait aux premiers hommes des cavernes. Ceux-là même qui avaient exterminé toutes les autres espèces d'hominidés, dominant alors la Terre comme s'ils en étaient les propriétaires, les Dieux.

La frêle main de la jeune femme desserra son étreinte. Sa tête retomba lourdement et ses paupières s'abaissèrent doucement sur ce regard tellement empli d'humanité. C'était fini.

Alors l'homme policé, pétri de bonnes manières, englué dans une politesse longuement apprise, dont la civilité et la courtoisie étaient une seconde nature, cet homme convenable hurla de tout ses poumons. Les soldats du commando furent pétrifiés. Francine le contempla sans réagir. Elle le comprenait. Elle se jura d'être à ses côtés à l'avenir. De le soutenir autant qu'il l'épaulerait.

On tenta de ranimer les deux blessés, sans succès. Les primitifs, gravement touchés, ne s'accrochaient plus à la vie. Ils savaient que dans leur milieu, lorsqu'on est tellement diminué physiquement, à deux pas de la mort, il ne sert à rien de vouloir continuer à vivre et trainer une infirmité qui handicaperait la tribu toute entière.

Les jours suivants s'additionnèrent comme dans un

brouillard. Francine et Delambert ne se quittaient plus. Ce n'était pas franchement le coup de foudre, juste l'évidence d'être ensemble. Le fait d'avoir vécu des moments si intenses les avaient réunis, soudés. Ils devenaient inséparables comme deux membres d'une même fratrie, deux jumeaux qui se retrouvaient après tant d'années de séparation. Ils étaient deux âmes désenchantées qui erraient parmi leurs contemporains sans plus les comprendre. Ils se sentaient exclu des préoccupations générales. Ils n'avaient plus leur place. Alors ils remplirent le coffre d'un Range Rover de l'essentiel et roulèrent vers le nord de l'Angleterre. Ils atteignirent les landes Ecossaises au petit matin. Ils s'assoupirent quelques dizaines de minutes, à peine une heure.

Les clochettes d'un troupeau de moutons les réveilla. Le soleil traversait des bancs de brumes qui s'échappaient d'une multitude de petits étangs. C'était beau comme l'aube de l'humanité.

Ils s'extirpèrent du lourd 4x4 et détendirent leurs muscles courbaturés en effectuant quelques pas dans la fraîcheur matinale. Aucun bruit ne leur parvenait si ce n'est que le tintement du troupeau qui s'éloignait. L'herbe rase retenait l'humidité de la nuit. Ils s'allongèrent côte à côte. Ils savouraient ce calme de bout du monde. Ils allaient vivre loin des hommes. Retrouver des valeurs ancestrales. Leurs corps se joignirent sous les rayons du soleil qui faisaient palpiter leur épiderme. Ils roulèrent sur l'herbe dans une étreinte charnelle. Ils firent l'amour comme s'ils étaient les deux premiers humains. Ou les deux derniers.

Ils reposaient maintenant, se tenant la main, le souffle court de s'être donné si intensément. Francine parla la

première.

- Je ne connais même pas ton prénom, Delambert.

- Romain. Je m'appelle Romain et je souhaiterais que tu oublies Delambert. A tout jamais.

Francine sourit à l'évocation de leur premier enlacement. Allongés sur le lit défait, ils se tenaient encore par la main, comme lors de ce premier matin. Les volets s'ouvrirent délicatement. Ils relevèrent leurs têtes. Alors apparut entre les deux battants maladroitement écartés le museau d'un âne. Les deux amants furent pris d'un fou rire.

- Voyons, Edgar, n'as tu pas honte de jouer les voyeurs!

15. Mugumani.

Le monde avait trouvé son équilibre. La lente extinction de l'espèce humaine permettait une adaptation, pas toujours très facile, pas toujours très simple. On avait du temps pour affronter les problèmes qui ne tardaient pas à survenir. Une catastrophe naturelle aurait anéanti toute préparation possible, fait naître l'urgence, à la manière d'un accident qui broyait les os et faisait jaillir le sang. Cette fin programmée relevait davantage du cancer. On sait qu'il existe. On le ressent. On en souffre. Mais on a du temps pour y faire face, préparer une riposte, lutter efficacement. Là encore, certains sont plus motivés que d'autres, ont davantage de volonté, de ressources. Les pays les plus pauvres, dont les enfants étaient la seule richesse, ne se relevèrent jamais vraiment de la baisse constante de la natalité. Même si on venait de mettre au point un vaccin efficace contre le virus HIV, l'Afrique mourrait peu à peu. La diminution de la population n'avait en rien réglé le problème de l'alimentation ni des guerres intra états. Perdu pour perdu, on faisait preuve d'un jusqu'aboutisme exacerbé. Privé de descendance, la vie ne valait plus grand-chose. Tout un peuple se déchirait, se massacrait dans des guerres qui n'avaient ni queue ni tête, si bien qu'on ne savait plus contre qui et surtout pourquoi on se battait. On s'entretenait par habitude. Le continent originel baignait dans son propre sang. Les instances internationales étaient totalement impuissantes devant l'importance du phénomène, profondément enraciné dans la culture. L'Afrique précipitait sa chute dans l'affliction générale.

L'Asie n'avait jamais été autant productive. Dès qu'un pan de l'économie vacillait ou s'éteignait, on embrayait sur un palliatif, un substitut. Les maternités se vidaient? On proposait des bébés en celluloïd. Les cours d'écoles étaient désertes? On fabriquait des jouets pour adultes. Pendant un temps, le coloriage, les briquettes, les perles, la pâte à modeler eurent un succès colossal. On avait pris soin d'améliorer, de sophistication, de compliquer ces occupations enfantines mais le principe restait le même. L'occident régressait dans ses mœurs. Le port du pyjama, élevé au rang de mode vestimentaire de haute volée par un grand couturier lors d'un mémorable défilé haute couture, fut pendant quelques années la référence absolue en matière d'élégance. Les matériaux rappelaient l'enfance : coton, tulle. On consuma des sucreries en masse : bonbons, réglisses, sucettes, diverses douceurs. Un grand restaurant proposa son menu « dessert » dans lequel le sucré avait une place prépondérante.

Puis, on se tourna vers le mysticisme. Le bouddhisme connu un regain d'intérêt. Les réincarnations ultérieures auraient lieu dans de nouvelles espèces. Une période « new-age » fut à nouveau à la mode. On n'hésitait plus à se « connecter » à la planète-mère.

Bref, on se cherchait une nouvelle raison de continuer à vivre et les pays asiatiques permettaient le développement de ces lubies. L'occident consommait, l'orient produisait, l'Afrique se mourrait. Rien de plus normal après tout.

Dans les pays d'Europe de l'ouest et aux Etats-Unis, déjà habitués à se passer d'enfants, la transition fut moins pénible, moins éprouvante et, au final, moins visible que dans le reste du monde.

On poursuivait les recherches pour tenter de sauver

l'espèce qui avait dominé le monde pendant 40 000 ans. Mais l'acharnement avait pâli. Les coups terribles portés par Dimitri Tchenkyo aux avancées en matière de clonage et de recherche en génétique avaient laissé les différents centres d'étude sans force. La résignation n'était pas loin.

On butait systématiquement sur le même problème de protéine instable. Tous savaient que là était la clé du problème, mais impossible de le contourner d'une manière ou d'une autre. Lorsque la reproduction inter-espèces était possible, elle ne donnait qu'une génération stérile. Les quelques fœtus issus de la fécondation d'homo sapiens avec les primitifs prélevés sur l'île avaient grandi convenablement, quoique un peu plus fragiles. Ils avaient atteint l'âge de procréer à leur tour. Mais on savait déjà qu'ils seraient stériles, tout comme les clones ne pouvaient se reproduire entre eux. On avait tout tenté, utilisé des millions d'ordinateurs pour des calculs monstres. Mais la solution, si elle existait, était infime et demanderait trop de temps. Autant vider l'océan avec une cuillère à café. Ainsi, même les équipes de chercheurs devenaient résignés. L'immense complexe sibérien avait été la cible principale des actions terroristes menées par Nature Rescue. Le gouvernement chinois refusait dès lors d'envoyer capitaux et grands chercheurs dans cette poudrière. La piste du clonage avait fini par être totalement abandonnée pas tant à cause des attaques répétées par les éco terroristes mais parce qu'elle avait mauvaise presse et que tous les sondages répétaient à l'envi que la population mondiale y était hostile. Quant aux avancées sur l'immortalité, le décès d'Elodie à l'âge de 28 ans avait donné un coup d'arrêt aux recherches sur les télomères. Elle avait fini par

succomber à une attaque cardiaque bénigne. Elle n'avait jamais pu articuler un seul mot intelligible, continuait d'être nourrie par un tube plongeant directement dans son estomac et sa physiologie était restée celle d'un bébé de deux ans. Elodie emportait dans sa tombe de nombreux secrets.

L'économie mondiale avait connu plusieurs soubresauts. Elle s'était toujours relevée, laissant sur le carreau quelques victimes, comme à son habitude. Les crises financières surtout se multipliaient, cependant le système libéral semblait perdurer et accompagner les derniers jours de l'espèce humaine. On n'avait pas trouvé mieux. Puis vint un jour où les états refusèrent de cautionner les banques. Plusieurs d'entre elles firent faillite. On enregistra une nouvelle vague de suicides de banquiers, de traders. Alors que la technologie se substituait à une main d'œuvre devenue rare (les plus jeunes habitants avaient maintenant quarante ans), il y eut quelques réactions populaires dans une poignée de pays. Au Vénézuéla et au Chili, on manifesta contre le pouvoir des banques, on brula de faux dollars en guise de protestation. Parallèlement, les contestataires s'organisaient. De nouvelles coopératives virent le jour un peu partout sur la planète, on mutualisa les outils de travail dans une majorité de pays, on échappa à l'emprise de la finance en s'autogérant. Plusieurs villages, petites villes et quartiers se décrétèrent « libres », capables de s'auto-suffire. On commença à brandir le drapeau de cette révolution pacifique, l'étendard d'une nouvelle forme de société : deux flèches se poursuivant dans un cercle, l'emblème du recyclage. On érigeait une nouvelle autarcie tout en multipliant les échanges avec d'autres unités (on ne parlait plus de « communes »). Leur

slogan : par l'homme et pour l'homme. Para el hombre y por el hombre. Face à la toute puissante technologie alliée à la finance la plus déshumanisée, des gens simples se révoltaient. Mais, pour la première fois dans l'histoire de l'homme, pas en saccageant et massacrant mais bien en construisant quelque chose de nouveau.

En Italie et en Espagne, des soulèvements engendrèrent des quartiers et des villages « libres ». On prônait une existence plus humble, moins vorace envers l'environnement et l'homme lui-même. Il régnait un air baba-cool dans ces unités autogérées. Puisque la fin de l'humanité était proche, à quoi bon continuer cette frénésie sans fond?

En Allemagne et aux Pays-Bas, on rejeta la technologie qui s'était accaparé toute la vie domestique, monopolisant chaque geste. On n'aspirait qu'à se libérer des machines. Les Ludites firent leur retour en Angleterre. On n'hésita pas à détruire outils et appareils. Dans les pays scandinaves et en Europe de l'est, cette prise de conscience se doublait d'un nationalisme retrouvé. Une vague de xénophobie envahit la Suède, la Norvège puis la Pologne, l'Ukraine, la Roumanie et les Balkans où, à nouveau, des conflits armés refirent surface.

Ce replis sur soi était la conséquence paradoxale d'un retour de valeurs humaines longtemps oubliées, effacées par une société fondée sur une technologie prédominante et des productions de masse au détriment de l'individu. On vantait la liberté de s'affranchir de son voisin, de pouvoir se reposer sur les machines, les robots, la science. Mais cette fausse autonomie cachait des liens plus solides encore que des relations humaines. Les habitants des pays riches étaient devenus, au fil des

années, prisonniers des machines et du tout technologique. Ainsi des spécialistes avaient réponse à tout. La conséquence de cette société totalement délitée était un nombre croissant de dépressions, d'états mélancoliques, de nouvelles maladies psychosomatiques, renforcés d'autant par l'abatement de ne plus bénéficier de descendance. La fin de la natalité avait plombé l'espoir et affermi ces désordres psychiques. Les médicaments, antidépresseurs en tête, ne suffisaient plus. Un peu partout dans les pays riches une prise de conscience eut lieu. On se rassembla davantage. On tissa de nouveaux liens sociaux. On jeta les téléphones portables. On s'entraida. On s'impliqua davantage dans la vie des quartiers, des villages. On préféra les circuits de production plus courts. On se serra les coudes. Le communautarisme revint à grandes enjambées. La conséquence fut une baisse sensible des états dépressionnaires. Les gens allaient mieux, purifiés d'une technologie qu'une majorité rejetait lors de grandes manifestations. Les populations des pays occidentaux étaient dorénavant plus soudés, plus impliqués dans leur propre vie. Ils ne faisaient plus confiance aux gouvernements, aux décideurs, aux spécialistes de tout poil. Le revers de la médaille était ce récent protectionnisme né de liens plus forts entre les membres d'une même communauté au détriment d'idées plus larges sur le monde alentour. On se pelotonnait entre soi et on regardait d'un mauvais œil l'étranger.

Seuls les pays du moyen orient semblaient stables. Un équilibre feint, maintenu par ce qu'il convenait d'appeler des dictatures. L'Etat Islamique régnait de la Syrie jusqu'en Irak et au Pakistan, maintenant les femmes dans un assouvissement total, écartées des postes

décisionnaires et d'un enseignement même élémentaire. Les hommes étaient embrigadés dans les Armées d'Allah : de vastes écoles islamiques où on les endoctrinaient à la guerre sainte. Ces pays réduits à une armée islamique marchant d'un même pas ne semblait pas avoir d'états d'âme. Le Coran ne promettait-il pas le paradis éternel?

Krishna avait réussi à s'évader du palais où on le maintenait comme l'icône de tout un peuple, divinité vivante. En réalité, on le retenait prisonnier. Une nuit, aidé de deux de ses amis, il réussit à s'enfuir, déjouant l'imposante garde qui veillait sur ses allées et venues. S'en suivit une course poursuite dans les rues de Bombay. Grâce à quelques complicités, il put rejoindre une île située à quelques heures de mer du Sri Lanka. Là, il entreprit de s'échapper définitivement du monde qui l'encensait tout en le séquestrant : il acheta un petit voilier et, en compagnie de son plus proche ami, il mit le cap vers le large.

Pendant douze ans, il sillonna l'océan Indien, abordant quantités d'îles, parfois dénuées de toute présence humaine. Mais s'il gardait un fort ressentiment vis-à-vis des hommes qui l'avaient emprisonné, il ne pouvait vivre seul, avec pour seule compagnie son fidèle ami. Il aborda les Maldives au début de son périple. Puis il fit voile plein ouest vers les Seychelles, les Comores, Mayotte, débarqua sans le savoir à Madagascar, revint vers l'île Maurice et la Réunion avant de s'échapper au cœur de l'océan indien, réputé pour ses formidables houles et tempêtes. Il finit même par aborder les côtes occidentales de l'Australie. Alors il repartit en pleine mer, comme s'il cherchait quelque chose, ne sachant pas exactement quoi au juste. Un peu d'authenticité, de vérité, de rapports

simples.

Durant toutes ses années de navigation, il s'était endurci, à la fois physiquement et moralement. Il était devenu un marin accompli, sachant esquiver les tempêtes, et manier son voilier de main de maître. Il savait exécuter tous les gestes avec la précision d'un vieux loup des mers et quand il fallait les accomplir. Il sentait, mieux : il pressentait les tourmentes et les dangers d'une navigation dans des eaux trop chaudes. Son esprit s'était également affirmé, modelé par toutes ces nouvelles responsabilités, les premières dont il dû faire face depuis qu'il était de ce monde. Il s'était aguerrí, affermi, fortifié. Il était devenu un homme.

Il advint cependant qu'une tempête pas plus dévastatrice qu'une autre fit chavirer irrémédiablement le bateau. Les deux naufragés ne durent leur salut qu'à une planche de bois sur laquelle ils dérivèrent durant trois jours entiers, portés par les courants. Ils échouèrent sur une mince plage, à demi évanouis. Les vagues venaient juste de les abandonner sur la rive comme de vulgaires détritiques que, déjà, six hommes s'avançaient vers leurs corps meurtris. L'existence de l'île où vivaient la tribu des Mugumani avait toujours été cachée au reste du monde. Les américains ne voulaient pas que d'autres puissances viennent saisir à leur tour des échantillons d'une espèce humaine qui, d'après les connaissances en cours, était la seule à perdurer. Affligé par son échec, l'Institut n'avait pas organisé d'autres captures sur l'île. On avait finalement abandonné cette piste qui était, une nouvelle fois, une voie sans issue. Ainsi la tribu avait pu reprendre une existence normale, après s'être cachée au cœur de l'île, dans des cavernes où Thibault fit une découverte stupéfiante. Les Mugumani étaient de véritables artistes,

tout comme l'avait été homo sapiens dès lors qu'il s'agissait de raconter son histoire. Les murs des cavernes étaient recouverts de différentes peintures, certaines dans un état de délabrement indiquant qu'elles étaient sûrement millénaires, d'autres plus récentes. Thibault reconnaissait bien là la délicatesse dont faisait preuve la tribu au quotidien : aucune fresque, même quasiment effacée, n'avait été dégradée ou surchargée de nouveaux dessins. Au contraire, on s'ingéniait à restaurer les anciennes représentations. Il passa ainsi la plupart de son temps à admirer la finesse du trait, la précision quant aux détails et même une certaine mise en scène non dénuée d'humour. Une authentique bande dessinée qui s'étalait sur plusieurs siècles, peut-être quelques millénaires.

Thibault apprit ainsi plusieurs choses sur ses hôtes, la communication se faisant toujours par gestes et mimiques. Leur langage était trop éloigné d'une quelconque langue connue pour qu'il puisse en saisir parfaitement le mode de fonctionnement. Il était parvenu à se faire comprendre au quotidien, mais de là à interroger les plus anciens sur leur mémoire de tribu...

Il ressortait de ces peintures que les premiers occupants de l'île vinrent ici en bateau. Une scène, en cours de restauration, montrait bien qu'ils avaient été chassés de leur lieu natal, l'Afrique semblait-il, par d'autres hominidés, sûrement mes ancêtres pensa-t-il. Une petite colonie s'était donc réfugiée ici, au centre de l'océan Indien, lieu imprenable, quasiment introuvable. Dès lors, ils s'étaient appropriés l'île selon leurs principes de vie. Les règles morales étaient partagées par tous et pouvaient se résumer de cette façon : nous ne sommes que locataires de cette Terre juste pour le temps d'une vie humaine. Rien de plus, rien de moins. Les Mugumani

prélevaient leur subsistance avec une humilité et une modestie remarquable, faisant preuve de sobriété autant dans leur mode de vie que dans leurs rapports entre eux. Chaque être avait sa place au sein de la tribu et c'est pour cette raison que Thibault mit tellement de temps à trouver la sienne. A vrai dire, il ne fut jamais totalement intégré à la tribu, comme ne l'étaient pas davantage les animaux qui, pourtant, se laissaient approcher sans appréhension. Thibault comprit que c'était là le paradis terrestre dont évoquait la Bible. Les Mugumani n'avaient pas croqué le fruit de l'arbre de la connaissance. S'ils utilisaient quelques outils rudimentaires, ils n'avaient pas conçu d'objets nécessitant un savoir, autant pour les fabriquer que pour les utiliser. Ils privilégiaient toujours les rapports humains à une technologie, même rudimentaire. Ils travaillaient rarement en solitaires, toujours par petits groupes pour mener à bien les différentes tâches du village. Ils vivaient dans l'instant présent et ces fresques murales n'étaient pour eux qu'une sorte d'art, en aucun cas leur histoire. D'ailleurs ces représentations racontant leur histoire, une sorte d'album-photo souvenir, n'étaient qu'une infime partie des œuvres picturales qui ornaient les murs des cavernes. La grande majorité des peintures et des dessins étaient bien plus abstraits, moins terre à terre. Du vrai art.

Ils n'utilisaient jamais le feu. Ils avaient fait ce choix. La nourriture était à base de fruits, de racines que l'on faisait macérer dans une mixture de plantes décomposées pour les attendrir. Ils ne connaissaient pas l'agriculture et n'avaient asservi aucun animal domestique. S'ils chassaient, c'était occasionnellement et, Thibault s'en rendit compte assez vite, davantage pour réguler un équilibre entre les différentes espèces que pour se nourrir.

Du reste, ils n'étaient pas des amateurs de chair animale. Il en résultait que les animaux venaient se joindre à eux, sans crainte. Ils se laissaient caresser, ils jouaient avec les enfants et, les nuits les plus froides, se pelotonnaient contre les humains.

Thibault allait de découverte en découverte et ne regrettait pas le moins du monde la civilisation qu'il avait laissé derrière lui. Pour lui, la vraie civilisation c'était ici. Les liens entre les personnes étaient très denses, le tissu social riche. Il avait remarqué qu'à l'instar des bonobos, nos cousins les plus proches dans le règne animal, les Mugumani réglait les désaccords et les tensions par le sexe. Les hommes et les femmes se caressaient beaucoup, s'embrassaient souvent, sans distinction de sexe. Nos conventions n'avaient, ici, plus aucun sens. C'était un monde nouveau, débarrassé du stress et de comportements névrotiques. Thibault mit un certain temps à s'acclimater mais surtout, il ne fut jamais réellement inclus dans la tribu. On le tolérait comme on permettait à un primate ou un rongeur de venir partager un moment de la vie du groupe. Il ne fut jamais considéré comme l'un des leurs à part entière, bien qu'il partagea leur quotidien, leurs rites, leur nourriture et leurs étreintes et caresses. Même après bien des années de présence et son implication entière dans la tribu, il subsistait une barrière invisible.

Au fil des années, Thibault avait fini par conclure que les Mugumani étaient une *autre* espèce humaine. Sans pouvoir réaliser le moindre examen scientifique, il en était persuadé. Eux semblaient sentir également qu'il n'était pas de la même espèce.

Le plus remarquable était le cycle des femmes pour concevoir. Leurs grossesses étaient extrêmement

espacées, bien davantage que celles des bonobos. Il avait compté au moins sept ou huit ans entre deux gestations. Cette régulation naturelle leur permettait de ne pas proliférer sur une île aux dimensions certes spacieuses mais pas infinie. Tout comme l'était la planète. Les Mugumani étaient un solide exemple de cette fameuse stratégie K qui régit les sociétés peu voraces envers leur environnement. Thibault en déduit que l'absence de prédateurs, des maladies quasiment inexistantes et un taux de mortalité infantile presque nul, avait permis ces délais qui, dans tout autre milieu, aurait condamné l'espèce à sa disparition pure et simple. Surement ce qui avait dû arriver sur d'autres continents.

Sans même effectuer des prélèvements, Thibault comprit que leur système immunitaire était bien supérieur au sien propre. Que de fois, on dû le soigner pour des infections qui n'affectaient même pas les autres membres du clan. Ainsi on le surnomma Toubibamana, l'homme sujet aux maladies.

Il est bien connu que la première médecine (la seule?) est celle qui concerne l'alimentation. Thibault avait dû se libérer de ses mauvaises habitudes alimentaires. Ayant atteint le respectable âge de soixante ans, il s'accoutumait mieux des contagions, mais il lui aurait fallu plusieurs générations pour que son système immunitaire parvienne à la résistance incomparable de celui des Mugumani. Leur hygiène de vie était exemplaire. Ils savaient traiter les désordres physiques qui auraient induit des maladies ultérieures par l'examen régulier de leurs selles. Cela n'avait pas tant dérouté Thibault puisque bon nombre de tribus primitives usaient de cette pratique simple en guise de prise de sang. Cette prévention était efficace et les Mugumani ne

connaissaient pas ce genre de pudeur. En règle générale, leur délicatesse se situait davantage dans leur comportement. Ils avaient une élégance morale qui avait totalement disparu de nos sociétés trop policées pour être honnêtes. Ce qui avait, en revanche, un peu étonné Thibault, c'était ce rituel matinal qui consistait à relater ses rêves nocturnes à un vieux sage, sorte de chaman, qui savait mieux que quiconque décrypter les névroses en gestation. Si les Mugumani étaient parfaitement équilibrés, autant physiquement que psychiquement, c'est qu'ils prenaient soin de détecter les dysfonctionnements éventuels à la source. Thibault avait beau chercher, il ne trouvait pas de trace de ces séances de psychanalyse onirique chez les autres peuplades qu'il avait été amené à étudier. Tout au plus on entrait dans son monde psychique, spirituel, par le biais de drogues. On effectuait des voyages mentaux. Mais rien d'aussi clinique, d'aussi cartésien d'une certaine façon. Simplement raconter ses songes. D'autre part, la manière de les relater importait autant que leur contenu. Thibault médita que ce vieux chaman aurait des leçons à donner à bon nombre de psychanalystes occidentaux.

Un régime alimentaire équilibré, une médecine préventive, autant psychique que physique, aucun tabou ni refoulement, avaient pour résultat que les Mugumani ne connaissaient aucune pathologie grave.

L'organisation de la tribu reposait sur un principe simple. Chacun oeuvrait pour les autres sans chercher un gain personnel direct. On donnait de sa personne sans chercher de retour sur investissement. Ce don de soi reposait à la fois sur la confiance en l'autre et une altérité de chacun. Thibault s'était rapidement rendu compte que chacun et chacune cultivait sa propre différence, une

diversité humaine qui permettait une parfaite égalité. On n'enviait, on ne jalousait jamais personne. Chacun était fier de ce qu'il possédait, parce que justement, ce trésor personnel n'était pas matériel. L'ethnologue constatait un peu plus chaque jour que les Mugumani avaient réussi là où les communistes avaient échoué. Il y avait très peu de possessions personnelles chez les Mugumani, à commencer par les bébés qui étaient élevés par l'ensemble de la tribu. Une fois sevré, le bébé n'appartenait plus à la mère. On l'encourageait, dès l'âge de raison, à devenir lui-même. Ainsi les bébés ne portaient pas de nom. Il leur était attribué lors d'une cérémonie où chacun avait droit au chapitre : selon son comportement, ses caractéristiques physiques, son humeur générale, on proposait un nom qui ressemblait le plus à l'enfant. Ce nom pouvait être modifié au cours de son existence si la personne changeait suffisamment pour que son ancien patronyme ne suffise plus à le décrire précisément. Mais, d'une manière générale, on usait très peu des appellations vu qu'on ne parlait jamais de quelqu'un en son absence. De part la multiplication des rapports amoureux, la notion de père biologique n'existait pas ici, juste l'idée de père spirituel, de guide et cela pouvait être aussi bien un homme qu'une femme, un jeune qu'un ancien.

Les Mugumani vivaient dans le concret, au jour le jour, profitant de l'instant présent. La seule incartade qu'ils s'octroyaient était cet épanchement matinal autour des rêves. Thibault n'avait constaté aucune religiosité ni dans leurs comportements ni dans leurs rites. D'ailleurs, leurs coutumes et leurs mœurs ne devaient rien à quelque chose de surnaturel. Ils étaient en prise directe avec leur environnement. S'ils *parlaient* à la Terre, c'était comme

on parle à un chien : on sait qu'il ne peut comprendre le langage mais qu'il saisit néanmoins les intonations.

Toutes ces années passées au sein de la tribu avaient davantage radicalisé ses positions. Il s'était fondu dans leurs coutumes comme on enfile un nouveau vêtement : on ressent cette nouvelle peau dans les premiers temps bien qu'elle vous réchauffe et vous protège. Le petit homme et le Maori avaient, eux, refusé de le suivre dans cette nouvelle existence. Il leur avait fallu juste quelques semaines pour fabriquer un radeau de fortune. Ils avaient alors quitté ce monde perdu, porté par des courants favorables, les mêmes qui préservaient l'île d'éventuels intrus. Si Krishna avait été rejeté sur cette petite plage, il ne le devait qu'à son naufrage et à un concours de circonstances rarissime de courants favorables pour une fois.

Les six Mugumani entouraient les deux corps rejetés sur le sable. Leur aspect correspondait davantage au blanc qui partageait leur quotidien depuis tant d'années. Ils transportèrent les deux corps au centre du village. Thibault connaissait Krishna pour avoir vu sa frimousse de bébé sur tous les écrans, à la une de tous les journaux. Bien évidemment, une trentaine d'années avait modifié son aspect, les douze dernières l'ayant davantage changé. Nul doute que s'il était rentré au pays, personne ne l'aurait reconnu.

Il reprit connaissance après qu'on lui eut fait respirer un mélange composé de sèves de différents arbres aux vertus apaisantes et régénératrices. En revanche, son compagnon ne sortait pas de son évanouissement. Trop affaibli par les trois jours de dérive et le manque cruel d'eau, sa constitution moins robuste que celle du dernier homme l'empêchait de se réveiller. Le vieux sage

chaman marmonna que l'esprit de cet homme s'était déjà envolé et que son corps n'était plus qu'une enveloppe vide. Un cœur qui continue de battre tout comme la pierre a besoin du soleil pour se réchauffer. Il mourut dans la nuit.

Thibault savait le français, l'anglais et quelques rudiments d'espagnol. Trois langues qui ne lui servaient en rien ici depuis bientôt trente ans. Il s'en rappelait comme de vagues souvenirs et aurait été quasiment incapable de formuler une phrase dans sa langue natale.

Krishna ne parlait que l'Indou et savait quelques brides de mandarin et d'anglais. Davantage par gestes qu'en employant les mots chers à Shakespeare, ils purent communiquer. Thibault comprit qu'il était en présence du dernier né des hommes.

16. Déchéance.

Shanghai, New-York, Londres et New Dehli étaient envahies. Désertées depuis longtemps par les humains, elles étaient en proie au plus terrible conquérant de tous les temps. Une armée impossible à repousser. Qui s'immisçait dans les moindres recoins, s'appropriait le plus petit interstice, faisait éclater le béton, s'écrouler les plus hauts édifices, ravageait l'asphalte.

Les plantes et les arbres étaient de retour dans les mégapoles. Mais cette fois, ils ne se contentaient pas de demeurer sagement dans des parcs délicieusement entretenus ou de petites parcelles de verdure aménagées. Non. Cette fois, c'était la jungle qui prenait le pouvoir. Et rien ne lui résistait. Cette marée verte s'accompagna de son cortège d'insectes dans un premier temps. Puis s'installèrent de nouveaux prédateurs. Des oiseaux, des rongeurs. Les rats avaient régné en maîtres absolus après que l'homme eut abandonné une infrastructure devenue inhumaine malgré tous ses efforts pour mécaniser sa vie. Les rongeurs étaient à leur tour chassés par plus voraces qu'eux. Des rapaces les inscrivait à leurs menus quotidiens. Quelques fauves firent leur apparition. L'humanité, vieillissante et devenue rarissime, laissait la place à un nouveau super prédateur. Et les candidats étaient nombreux. Quel serait le gagnant? Y aurait-il seulement une espèce capable de dominer le monde?

La population mondiale était tombée à moins de cinq pour cent de son effectif maximal, juste au moment où naissait Krishna. Les quelques trois cent millions d'habitants s'étaient regroupés (l'homme est avant tout un animal social), mais ils avaient quitté les mégapoles devenues trop gigantesques et ingérables malgré le

développement incessant de la technologie.

Les fabriques tournaient grâce aux robots, commandant eux-mêmes les machines. Mais on n'avait plus besoin de tant de choses manufacturées. Au tournant du cinquantième anniversaire de la naissance de Krishna, qui n'avait jamais reparu, si bien que tout le monde le croyait définitivement disparu au centre du périlleux océan Indien, naquit un large mouvement, né sur la côte ouest des Etats-Unis et qui s'amplifia jusqu'à compter des adeptes partout dans les pays du nord.

Ce n'était même pas une réponse au problème énergétique, pas davantage une solution face au changement climatique. La population mondiale avait radicalement chuté, déjà divisée de moitié à cette époque. On aurait suffisamment de pétrole pour subvenir aux besoins d'une société énergivore, mais terriblement réduite. Une prise de conscience était née quelque part en Californie. Une ultime préoccupation, à la manière dont les croyants veulent se racheter une conduite lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs jours sont comptés. Une rédemption de la dernière chance. Une réponse au tout technologique. On désirait plus de simplicité, un retour à l'authentique. Les mégapoles étaient alors devenues de véritables prisons pour leurs habitants. On assista alors au plus vaste déplacement de population qu'on ait pu imaginer. Nulle guerre, nul conflit, pas la moindre famine ou la plus maigre catastrophe naturelle en était la cause. On quittait le béton et l'acier pour retrouver l'herbe et les arbres. On fuyait les mégapoles pour se réfugier dans de simples villages, au maximum des petites villes tranquilles. On se mit à cultiver un petit lopin de terre, un jardinet où l'on était sûr de manger de bons produits. Des villages abandonnés revécurent à nouveau. De nouvelles

communautés naquirent. Tous étaient venus là pour les mêmes raisons. Cette migration vers les campagnes s'ajoutait à un désir de simplicité. Les vélos reparurent; ils étaient tous à assistance électrique. On voulait bien se rapprocher de la nature mais, en même temps, conserver son petit confort. Cet exode ne concernait finalement qu'une tranche aisée de la population. Le reste demeurait dans des villes fantômes, devenues des bidons-villes d'un genre nouveau. Cette rupture, davantage entre deux niveaux sociaux qu'entre deux modes de vies avait toujours existé, mais elle était devenue soudainement plus visible. Géographiquement parlant. On assista à certaines dérives, spécialement sur le territoire des Etats-Unis. Les nantis, devenus campagnards, se regroupaient dans des villages protégés de l'extérieur par de hautes grilles et un système de protection digne des meilleures installations militaires. En Europe, cette séparation était moins perceptible, le mélange des genres se faisait plus aisément.

Melanie affichait désormais 75 ans. Mais elle travaillait toujours. La raréfaction de la population ne permettait plus de rémunérer des seniors à ne rien faire. Seuls les tranches socialement les plus privilégiées pouvaient profiter d'une retraite qu'elles s'étaient construites elles-mêmes.

Elle avait pu décrocher un poste de conseiller financier dans une grande banque. Elle avait gravi un à un les échelons. Parvenue là où elle désirait être, elle s'était rendue compte qu'elle avait imaginé autre chose. Vouloir mordre le monde à pleines dents. Mais pas de cette façon. La haute finance n'était pas ce dont elle avait rêvé finalement. Son ambition s'était vite émoussée et

entièrement reporté sur son fils, John. Elle vouait un véritable culte à JFK et sa doctrine de battant. Même si elle habitait Londres, elle se sentait davantage proche de ces américains qui, à la seule force de leur travail et d'une volonté de fer, réussissaient.

Les premières années, elle se débattit comme un pauvre diable pour allier une carrière dans Le monde des affaires et son rôle de mère. Seulement sa vie professionnelle ne ressemblait pas à ce qu'elle désirait. Elle végétait dorénavant, comme si elle avait atteint ses propres limites. Elle n'arrivait plus à progresser dans sa hiérarchie. Tout simplement parce que, à ce niveau là, la hiérarchie n'existait plus. Elle comprit soudain que le travail et la motivation ne suffisaient pas. Le rêve américain ne fonctionnait pas. Il manquait quelque chose. Il ne suffisait pas de se retrousser les manches et vouloir mordre la vie à belles dents. Que cela était réservé à de plus chanceux qu'elle, et surtout à ceux (ou celles) qui savaient intriguer et se constituer un joli carnet d'adresses. Elle en avait conçu un dégoût pour le monde de la banque, de la finance. C'était donc cela, la clé de la réussite? Savoir nouer des relations (pas toujours très honorables, spécialement pour une jeune et jolie femme), se faire obséquieux ou cinglant selon l'interlocuteur, savoir reconnaître les bonnes personnes, celle qui pouvaient permettre de s'élever, et savoir les utiliser à bon escient. En un mot : comploter. Dégoûtée par une ambiance où l'amabilité n'était que façade, où la politesse cachait de sombres desseins et des manigances non avouées, où le maquillage de ses consœurs et la coupe idéale du costume de ses collègues masquait une ambition démesurée, elle avait subi une dépression qui l'avait éloignée du monde de l'argent. Dans ce système

inhumain, on ne voulait pas s'encombrer des états d'âme des employés.

Avait alors débuté une période sombre où les périodes de chômage alternaient avec une série de petits boulots interchangeables. Au moins, dans ces tâches subalternes, on ne lui demandait pas d'écraser les autres mais juste d'assurer le service avec un sourire de cinéma (elle avait renoué avec ses emplois de serveuse), de répondre d'une voix enjouée aux récriminations de clients agacés et déboussolés par les incidents et les pannes liés à l'informatique ou la téléphonie, de nettoyer des bureaux le plus rapidement possible, ces mêmes locaux où elle avait cru pouvoir se faire une place au soleil. Cette précarité ressemblait davantage à un jour de pluie à Glasgow qu'à un bel après midi sur la Riviera. Elle aurait pu s'accommoder de cette déchéance si John lui rendait son amour maternel. Mais le garçonnet était difficile. Ou bien Melanie ne savait pas le prendre, pensant qu'elle n'était pas une bonne mère. Turbulent et nerveux, il ne se pliait à aucune discipline. Elle était allée consulter à plusieurs reprises différents docteurs spécialisés dans le comportement de l'enfant. Elle n'en avait retiré que cette simple constatation : son fils était hyperactif, moyennant une facture de plusieurs centaines de livres non remboursées par les services sociaux. En grandissant, l'enfant, loin de se calmer le moins du monde, terrorisait ses camarades. Il fut exclu de trois établissements scolaires avant que Melanie ne se résolve à le placer dans un centre pour enfants difficiles. Ce fut le signe d'une rupture définitive. Dès lors, John voua une haine sans limites à une mère qu'il n'avait jamais estimé. Aimait-il quelqu'un ou quelque chose dans ce monde? Son grand plaisir était de détruire tout ce qu'il touchait. Un jouet ne

restait pas entier une semaine, les ours en peluche devenaient borgnes et démembrés en quelques jours. Melanie ne comptait plus les déprédations dans l'appartement. C'était le diable en personne.

Il ne s'écoula pas un mois avant qu'on ne l'informe que John s'était enfui de l'institution spécialisée. Melanie le récupéra dans un commissariat de la banlieue Londonienne. A son actif, tentative de vol avec effraction. Lorsqu'elle fut confronté au gamin d'à peine huit ans dans le bureau exigü d'un inspecteur de la police, John lui cracha à la figure. L'officier eut une moue désabusée.

- Il n'y a qu'une solution pour ce genre de démon, soupira-t-il, l'armée...

- Mais, il n'a que huit ans, souffla Melanie comme si le monde s'abattait sur ses épaules, et c'était effectivement le cas depuis longtemps.

- Croyez-moi, madame, lorsqu'on débute dans cette voie aussi jeune, il n'y a aucune issue.

Elle sortit du bureau de police. John la suivait, trois mètres derrière. Avant de monter dans la petite Ford, il donna un grand coup de pied qui déforma la portière arrière. Le soir même, il quittait l'appartement après une nouvelle scène. Il ne rentra qu'au petit matin. Où avait-il passé la nuit? Qu'avait-il fait? Avait-il commis de nouvelles exactions?

Les jours s'enchainèrent. Puis les semaines. Toute communication était désormais impossible entre le fils et la mère. Melanie sombrait à nouveau dans un état dépressif qui avait pour résultat d'enrager davantage John. Ce matin-là, il était rentré après l'aube. Une altercation ne fut pas longue à venir. Le gamin s'en prenait aux ustensiles de cuisine, ravageant l'appartement

avant de claquer la porte. Melanie s'effondra sur le canapé, en pleurs. Une bouteille de bourbon, posée sur la table basse, épargnée, était une tendre invitation à l'oubli. On sonna. Peut-être John était-il pris d'un soudain remords? Elle se leva, tituba jusqu'à la porte d'entrée. Ce n'était pas l'alcool qui rendait sa démarche incertaine, mais l'immense abattement qui l'entravait comme un lourd manteau poisseux.

Deux personnes des services sociaux se tenaient sur le pas de porte. Melanie n'avait fait appel à aucun organisme pour la seconder. Elle avait sa fierté de mère. Elle voulait se débrouiller seule, ne rien demander à quiconque. Elle savait que tout cela ne menait à rien. Mais c'était la procédure courante lorsqu'un mineur avait à faire aux services de police. On lui posa diverses questions, on remarqua le désordre de l'appartement, on flaira des remugles d'alcool. Melanie ne se défendit pas de fausses constatations. Elle était déconnectée du réel ce matin-là. Mais la réalité allait se charger de lui ouvrir les yeux. D'autres agents des services sociaux revinrent une semaine plus tard. Elle fut convoquée dans les instances sociales du quartier. On lui posa de nouvelles questions. Elle vit un psychologue. Il y eut une confrontation entre elle et son fils sous les yeux tranchants de quatre personnes. Qui étaient-elles? On ne prit pas la peine de se présenter.

Puis il y eut ce terrible matin. Pour la première fois, John leva la main sur elle. Ses huit ans ne lui permettaient pas de porter un coup majeur sur le corps d'une femme de trente ans. Mais elle conserva des ecchymoses pendant une bonne semaine. Un palier était franchi. Un second allait l'être dans la quinzaine.

Une fois de plus convoqués ensemble, John ne se rendit

pas au rendez-vous. Eut-il été présent que cela n'aurait rien changé. Cette fois, c'est devant un juge que Melanie était assise, ne comprenant pas davantage ce qu'il lui arrivait. On lui tendit une feuille qu'elle signa. La réalité ne lui revint en pleine face que sur le chemin du retour. Prostrée plutôt qu'assise sur une banquette du métro, elle se rendit compte qu'elle venait de signer sa résignation en tant que tuteur de son propre fils. Par une simple signature sur une vague feuille de papier, elle abandonnait son enfant. Qu'allait-il devenir? Qu'allait-elle devenir?

Elle n'eut jamais plus de nouvelles de son fils. Elle se rendit plusieurs fois dans ce bureau où on lui avait arraché son fils. Mais la loi était telle qu'elle protégeait davantage le mauvais fils que la mère éplorée. Lui pouvait venir la voir. Pas elle.

La chute fut rapide. Les bouteilles d'alcool se firent de plus en plus fortes et nombreuses puis cédèrent la place à des drogues plus radicales. Elle sombra dans ces ruelles obscures d'un Londres où le touriste ne met jamais les pieds. Les petits boulots se raréfiaient en devenant de plus en plus glauques. Bientôt elle n'eut plus que son corps à vendre. L'action combinée de la misère et de la drogue la vieillirent d'un demi siècle en l'espace de cinq ans.

Un Dimanche après midi baigné des rayons d'un soleil qu'elle ne remarquait même plus, il lui sembla apercevoir son fils au bras d'une belle jeune fille. Il devait avoir à peine une quinzaine d'années. Elle l'observa s'asseoir sur un banc. Il flirtait avec la demoiselle. Il semblait heureux. Cela la rassura quelque part. Il avait donc changé. Rien n'était absolument tout noir en ce monde. Certains pouvaient échapper à la cruauté de la vie, peut-

être pas les plus méritant mais qu'importe. Elle inspira une longue bouffée d'air. Ses jambes flageolaient tandis qu'elle s'approchait du banc où son fils, radieux, contait fleurette à la jolie brunette. Elle s'arrêta à deux pas du jeune couple. Ils levèrent les yeux dans un même mouvement vers cette pocharde qui allait surement leur demander l'aumône.

- John? C'est bien toi?

Ils la regardèrent sans comprendre.

Le jeune homme se leva et, avec la plus grande politesse, prononça une phrase qui la marqua au fer rouge.

- Madame, je crois que vous faites erreur. Mon nom est Roald, Roald McTierney, élève au collège St Margueritte, Leicester.

Elle ne put que balbutier de vagues excuses entremêlées de relents de mauvais whisky. Ce n'était pas la voix de son fils. L'adolescent sourit à demi d'un air de commisération puis il énonça cette phrase tellement courtoise qu'elle en était cruelle.

- Ne vous excusez pas, Madame (il insista sur ce mot). Tout le monde peut se tromper, il n'y a pas d'offense.

Il fouilla dans sa poche et en retira un billet de cinq qu'il glissa dans sa main tremblante. Elle fut sonnée. Ce faux espoir, cette trop grande délicatesse dans les manières d'un fils qu'elle aurait rêvé d'avoir, puis cette pitié comme une offense, comme un crachat en pleine face.

Elle le repoussa et lui jeta le billet à la figure.

- Espèce de petit con!

Elle s'enfuit à toutes jambes. La honte et le désespoir lui coupaient la respiration mieux que sa course.

Le corps humain est bien plus résistant qu'on ne le pense. Pour témoignage ces sauvetages en montagne où l'on ressort, encore vivant, des hommes coincés dans des

crevasses durant des jours. L'homme est capable de résister à des tempêtes en haute mer, de suppléer à l'aridité des déserts les plus stériles, de combattre le plus insidieux des cancers. Il peut survivre à la torture, traverser les guerres les plus sanglantes. Melanie, au corps meurtri, à l'esprit supplicié, au cœur déchiré, demeurait vivante. Pour son plus grand malheur. Elle ne revit jamais John. Personne ne sut ce qu'il lui était advenu. Seul fait indubitable : il ne chercha jamais à revoir sa mère. Elle finit par en mourir de chagrin. Une simple pneumonie qui dégénéra alors qu'elle avait enduré les pires atrocités de la vie. Elle n'atteindrait jamais son soixante seizième anniversaire.

Les services administratifs purent sans difficulté retrouver John. Melanie n'avait pu obtenir son adresse lorsqu'elle était vivante. Il lui suffisait de passer de vie à trépas pour qu'on daigne prévenir son fils.

Il vint un triste matin au crématorium. Il était seul parmi les employés funéraires. Une larme coula le long de sa joue. Mais ce n'était peut-être, après tout, qu'une goutte de pluie qui s'échappait de sa tignasse.

17. Simplicité.

Si l'Europe et les Etats Unis supportaient plutôt bien cette transition totalement inédite dans l'histoire du monde, il en allait tout autrement sur le continent asiatique.

Le moyen orient s'était embrasé au fur et à mesure que les enfants grandissaient et n'étaient pas remplacés. Les religions avaient été prises de court par cette catastrophe annoncée. Nulle part dans leurs écrits séculaires, de la Thora au Coran en passant par la Bible, il n'était fait état d'une quelconque fin par simple stérilité de l'espèce. On évoquait la fin du monde par divers cataclysmes, une apocalypse fatale. A la place, l'humanité s'éteignait à petit feu. Il fallait s'adapter. L'état Islamique misa sur la terreur en prophétisant une autre vie atroce à tous les mécréants ainsi qu'aux fidèles qui ne suivraient pas les recommandations du Coran à la lettre. Ce que les dirigeants taisaient, c'est leur propre interprétation des textes sacrés. D'un recueil de tolérance et d'amour, ils avaient fait un réquisitoire implacable contre toutes mœurs qui ne s'accordaient pas avec leur propre vision du monde. La condition de la femme était réduite à celle d'esclave, et ceux qui osaient se révolter étaient condamnés. Pour qui avait eu le malheur de vivre en URSS au temps des pires heures de Staline, cela avait un goût de déjà vu. Sauf que les intégristes n'érigeaient point l'autocritique comme contrition et le goulag comme purgatoire. Leurs manières étaient plus radicales. Ils ne s'encombraient d'endoctrinement qu'envers les plus jeunes. Mais les écoles coraniques étaient désormais vides. Les imams fondamentalistes affermissaient leurs croyances et leurs prérogatives jusqu'au délire comme

les officiers nazis lorsqu'ils comprirent, un peu tard, qu'il n'y avait plus d'issue. La panique et l'affolement sont de piètres conseillers, spécialement lorsqu'on tient un fusil. Ainsi le berceau de la civilisation connaissait un recul au temps des cavernes et bien au-delà puisque l'homme primitif avait mieux à faire de lutter contre les éléments et les bêtes sauvages qu'à s'entre-tuer.

L'Inde avait perdu son guide. Krishna n'était jamais reparu et la nation entière se laissait doucement mourir, renoncement naturel pour des bouddhistes convaincus que ce que doit arriver finit toujours par survenir un jour ou l'autre.

En Chine, la situation était complexe. La modernité des villes s'opposait à la ruralité des campagnes. La société chinoise avançait à deux vitesses. D'une part, les plus aisés aspiraient à un train de vie semblable aux européens, faisant de la consommation leur nouveau graal, tandis que les laissés pour compte, qui sont le lot de toute société dite moderne, auraient aspirés à une vie meilleure pour leurs enfants en courbant le dos et travaillant dur. Cette ambition était réduite à néant et les plus indigents voulaient leur part du gâteau, ici et maintenant. Cela créait des tensions. Dans les campagnes, la misère poussait encore les gens à venir en ville. Ainsi, on constatait une migration parfaitement inverse au processus de retour à la nature que vivait l'occident. Deux cultures s'opposaient. Deux mondes s'affrontaient. Malgré la démocratisation de la société, la Chine avait conservé un pouvoir politique et militaire puissant. Des manifestations furent durement réprimées. Xin Tao continuait d'officier dans un petit dispensaire de la banlieue populaire de Shanghai. Il s'était naturellement rangé du côté des insurgés qui luttèrent

contre un pouvoir aux ordres des puissances économiques du pays. Il avait fini par être arrêté, se trouvant au mauvais endroit au mauvais moment. L'administration ne plaisantant pas, il fut déchu de ses droits de médecin. Il ne pouvait plus pratiquer. Mais les blessés et les malades ne pouvant s'offrir de véritables soins ne lui demandaient pas de certificat. Chaque émeute provoquait de nombreux blessés. Même s'il condamnait cette violence par laquelle on ne parvenait à rien, ou pas grand-chose, il reconnaissait le bien fondé des revendications des plus démunis.

Davantage de sobriété et moins d'égoïsme de la part des nantis et plus de justice pour tous. L'humanité serait rayée de la carte d'ici une bonne cinquantaine d'années. Pourquoi ne pas apprendre à vivre heureux, ensemble, créer un monde sinon parfait du moins vivable pour tous? Un petit paradis avant de disparaître totalement. Le jeu en valait la chandelle. On n'avait rien à perdre de toute manière.

Ce discours ne trouvait pas d'oreille compatissante de la part de ceux et celles qui jouissaient pour la première fois de leur existence d'un confort de vie semblable aux occidentaux. Ils profitaient de cette société de consommation, miroir aux alouettes devenu réalité pour une minorité qui détenait le pouvoir. On réitérait, on reproduisait encore et encore le même schéma depuis que l'homo sapiens avait créé la civilisation : une poignée de nantis asservissait le reste du peuple.

Au fil des années, la population vieillissante, les manifestations s'espacèrent. On se résignait avec l'âge. Un quartier populaire de Shanghai avait été l'objet, dès les premières années suivant la catastrophe, d'une tentative de société autogérée. Puisque le pouvoir et

l'administration chinoise ne daignaient pas s'occuper des plus dépourvus, on allait s'organiser ensemble. Très vite, les habitants l'avaient surnommé la Ville dans la Ville (chèng shì zhǐ jiān chèng shì). C'était une enclave en marge des conflits qui s'envenimaient, qui dégénéraient dangereusement. Ici, on luttait pour et non contre. On tentait de construire quelque chose de positif en se regroupant autour d'un objectif commun. Xin Tao finit par rejoindre ce projet d'une société plus égalitaire qui respectait les différences et tentait d'en faire un atout. Ses années passées dans le dispensaire lui pesaient. Même s'il oeuvrait pour davantage d'égalité, s'il soignait les plus démunis, une certaine violence demeurait latente tant de la part des manifestants que des forces censées maintenir l'ordre. Ici, dans cette oasis au cœur de la ville, s'étaient retrouvés des artistes, des penseurs, des fonctionnaires destitués, de hauts responsables qui étaient dégoûtés par la tournure que prenaient les événements, des décisionnaires qui avaient retrouvé une morale mais aussi les ouvriers qu'on avait jeté sans ménagement hors des unités de production des nombreuses usines de jouets, les premières entreprises à être touchées par cette crise inédite. Un seul point commun unissait toute cette société disparate : on désirait créer quelque chose, pas l'anéantir. Construire pas détruire. Le célèbre gynécologue avait conservé un joli carnet d'adresses, tout comme quelques-unes des personnes influentes qui faisaient partie du projet. Ils purent convaincre quelques gros entrepreneurs et une poignée de banques de jouer le jeu. Dans ce monde basé sur la consommation, il était impensable de penser pouvoir tenir un rôle en dehors d'un système commercial. Puisque l'économie classique ne voulait plus d'eux, ils allaient devoir se passer d'elle

et inventer un label qui leur permettrait simplement de vivre et de vivre simplement. L'idée n'était pas d'écraser ses concurrents, de prendre une sorte de revanche mais bien de proposer quelque chose de nouveau, avec une éthique qui plairait forcément aux occidentaux. On mit en place un système de production basé sur les compétences de tous, où chacun avait sa place. Il était primordial que l'ouvrier se sente bien dans son travail. Pour la plupart, il fallait qu'ils retrouvent une dignité dans leur activité, certains étant sans emploi depuis des années. Ensuite, il fallait organiser un service commercial, seule concession au système en vigueur, qui leur permettrait d'écouler leur production dans le monde entier. L'ambition était louable. Mais il fallait trouver un produit ou une ligne de produits censée être à la fois abordable et originale. On surfait encore à cette époque sur le besoin de remplacer des bébés et des enfants qu'on n'avait plus. Ainsi était née la société My Baby qui proposait des jouets pour adultes autour du bébé. Le savoir faire des ouvriers qui fabriquaient, hier encore, dans les grandes entreprises d'état des jouets pour les enfants allait servir à fabriquer des gadgets et des babioles pour les grands.

En quelques reportages ingénieusement diffusés sur les plus grands network du monde, la population aisée occidentale avait eu vent de cette initiative. Ce fut un succès immédiat. L'entreprise My Baby avait bénéficié des relations et du savoir-faire de quelques champions de la communication et du marketing planétaire.

Le danger aurait pu résider dans le fait de devenir une simple entreprise comme les autres, se fondant dans le monde marchand. Mais Xin Tao et ses pairs veillaient. On avait eu besoin d'experts en communication, de

spécialistes en marketing, de banquiers et de relations publiques au niveau mondial. Maintenant, l'entreprise tournait et faisait rentrer des devises. Il importait de ne pas s'écarter du but principal, initial, primordial. Ne pas céder à la folie des grandeurs.

Xin Tao avait ouvert un dispensaire au cœur du quartier nouvellement formé et y passait les trois quarts de son temps. Il accueillait ceux et celles qui étaient rejetés par les infrastructures régulières ainsi que les blessés des manifestations qu'il ne condamnait pas. Lui avait choisi une autre voie, moins radicale, moins destructrice, mais il comprenait leurs revendications : c'étaient les mêmes que les siennes. Il comprenait mais n'excusait pas tout. Son métier était de soigner, pas de faire de la politique. Pourtant, d'une certaine façon, il était un homme politique. Il avait participé à la création et au développement de ce quartier qui prenait maintenant de l'ampleur. Il s'investissait corps et âme dans ce projet de dispensaire. Il luttait avec ses propres armes. Il était dans le mouvement.

Les années passaient et la situation dans le pays le plus peuplé du monde s'enlisait. Au milieu du marasme qui engloutissait toutes les bonnes volontés, de la faillite d'un système qui avait vécu, l'exemple de la Ville dans la Ville faisait des émules, une tâche d'huile qui gagnait de l'ampleur. Ce n'était plus un simple quartier dans Shanghai, mais dorénavant une société dans une mégapole. Malgré cette expansion, cette croissance, la Ville dans la Ville avait gardé ses idées généreuses, son éthique sociale impartiale. Ce n'était plus une ville dans la ville mais bien un état dans un état.

60 ans après la naissance de Krishna, Xin Tao devenu un vieil homme vénéré, le système de la Ville dans la Ville

avait gagné presque toutes les cités de Chine. Mais on avait toujours gardé le principe de départ : des petites structures, comme autant de cellules. Lorsqu'elles devenaient trop importantes, elles se scindaient. Cet épanouissement gagnait du terrain tout en restant à taille humaine. C'était son succès. Mais il fallait toujours être attentif à toute dérive. Combattre la concentration. Refuser le pouvoir pour le pouvoir. Demeurer humbles et sobres. Rester des hommes et des femmes, tout simplement.

Dimitri Tchenkyo prolongeait ses croisières dans l'espace, en orbite autour de cette planète qu'il défendait si bien contre son vorace occupant, qu'il protégeait à sa manière. Le milliardaire russe était recherché par toutes les polices occidentales. Les chefs d'accusation étaient infinis. Il était devenu le terroriste numéro un. Mais un criminel qui ne s'attaquait qu'aux programmes de recherche pour suppléer à la disparition de l'espèce humaine. Dimitri entendait protéger le monde de son plus grand prédateur : l'homme. Mais, au-delà de cette vision naturaliste, se posait un problème majeur : Dimitri était un homme. Qu'il le veuille ou non, il appartenait à cette espèce qu'il s'efforçait d'éliminer.

Dimitri Tchenkyo n'était atteint d'aucune forme de cancer. Il avait laissé courir cette rumeur pour justifier ses nombreux traitements. Transfusion sanguine, séjours en apesanteur, injection de produits ralentissant le vieillissement. Son grand projet visait la cryogénisation. Le chantre de l'écologie, le champion de la défense du monde naturel, l'apôtre d'un monde sans hommes était, en fin de compte, le plus fabuleux égoïste que la terre ait jamais portée. Dimitri désirait plus que tout l'éradication

de l'espèce humaine pour être le seul à pouvoir contempler et jouir d'un monde sans hommes. Il savait fort bien qu'il ne vivrait jamais assez longtemps pour accomplir ce dessein tellement fou. Il avait déjà trente cinq ans lorsque Krishna vit le jour. Quarante ans plus tard, et malgré des soins apportés à un corps robuste, il ne pouvait plus reculer. Même s'il existait un risque lié à la cryogénisation, un risque bien réel, il était temps de mettre son plan à exécution. S'il tardait trop, ses cellules dépériraient, il ne serait plus assez résistant pour espérer vivre ne serait-ce que quelques mois après avoir été réveillé de son long sommeil.

Tout avait été prévu. Il savait qu'il serait seul à son réveil. Une armée de robots, de machines et d'appareils sauraient le soutenir dans ses déplacements, dans un monde privé de congénères mais pas des autres espèces. Il aurait enfin le monde pour lui seul.

Le projet était tenu ultra secret. Un programme informatique de la dernière génération, capable de se corriger et de s'améliorer par lui-même en fonction des données extérieures reçues, en réalité une intelligence robotique, devait se suppléer à ses décisions une fois qu'il serait endormi dans son caisson.

Il avait nommé cette infrastructure « la Pyramide » en référence aux pharaons égyptiens. Il reposerait exactement deux cent cinquante ans. D'après les projections des meilleurs spécialistes en matière d'évolution, il ne faudrait pas un siècle pour que la nature reprenne ses droits. Bien davantage cependant pour que toute trace de l'activité humaine disparaisse. Mais la haute technologie en matière de cryogénie ne permettait pas d'assurer le plein succès de l'opération au-delà de trois ou quatre siècles. Dimitri avait pris le risque de ne

pas se réveiller. Il ne fallait pas le pousser trop loin. Tout était prêt. Un abri anti-atomique (on ne sait jamais) servait de sépulture. Des rations de nourriture étaient stockées pour plus d'un an. Cela lui laisserait le temps de s'organiser en revenant aux fondamentaux de l'espèce, à son commencement, son origine. Il allait, longtemps après que le dernier homme ait foulé le sol terrestre, vivre comme les premiers hominidés. Voilà une aventure! Cette tribu perdue dans l'océan indien ne l'inquiétait pas outre mesure. S'ils s'étaient cantonnés sur cette île pendant toute l'évolution humaine, ils allaient sûrement y demeurer pendant les trois siècles à venir. La Pyramide était située en Sibérie. Il disposait d'un petit jet équipé d'une pile nucléaire et capable de transformer l'énergie solaire en plein vol. Ce petit bijou allait lui permettre de parcourir le monde comme s'il se promenait dans un parc. Son parc. Sa planète. L'idée même le faisait sourire. Un monde entier pour lui tout seul! La dernière technologie allait l'épauler jusqu'à ce qu'il trouve son équilibre. Pêcher et chasser ne devait pas poser de problème insurmontable avec une batterie d'armes. D'autant plus que, d'ici là, les animaux sauvages auraient certainement désappris cette méfiance ancestrale envers l'homme. Eux seraient les premiers surpris. Il allait mettre au point les derniers réglages de son programme informatique censé lui succéder puis faire le grand saut, aidé en cela par deux pontes en matière de basses températures. L'idéal aurait été d'avoir un médecin lors du réveil. Tout pouvait arriver alors. Il fallait accepter ce risque. Du reste, Dimitri avait profité de ces derniers mois pour étudier ardemment la médecine. Il saurait déceler les symptômes et les résoudre comme le meilleur généraliste. Il avait même pensé à tout. Un robot

chirurgien de la dernière génération serait disponible. Les divers espions dont il avait truffé les instituts de recherche avaient fait du bon travail. Non seulement, ils avaient permis de neutraliser les avancées par d'audacieux complots, des sabotages en règle, voire des actions commandos, mais ils avaient surtout pu collecter des informations cruciales sur une technique qui mettrait des décennies avant de toucher le grand public, autant dire jamais.

Le milliardaire russe était fin prêt. Il allait s'endormir dans son tombeau comme la belle au bois dormant, à cette nuance près que ce ne serait pas un prince charmant qui le réveillerait mais la minuterie d'ordinateurs dernier cri. Au moment de l'injection qu'il tint absolument à réaliser lui-même, il se sentait parfaitement détendu, apaisé. Il quittait le monde des hommes dans l'espoir de ressusciter dans le monde des bêtes.

Les années s'étaient écoulées comme une rivière qui chante. Dans leur demeure isolée, au milieu des landes écossaises, Francine et Romain filaient le parfait amour. La clé du bonheur était peut-être là, loin de la civilisation, loin du tapage que toute société engendre forcément. Pour vivre heureux, vivons cachés prétend l'adage proverbial. Pas loin. Le couple commerçait avec quelques représentants du genre humain. Ils se rendaient chaque Samedi au plus proche village, une soixantaine de kilomètres au sud, empruntant des routes défoncés et des chemins mal entretenus. On les prenait pour des doux rêveurs, des citadins que la ville avait définitivement rendus dingues, ce qui confortait cette méfiance vis-à-vis des grands ensembles qu'on trouve encore dans les campagnes. Mais on les aimait bien. Ils débarquaient

dans leur Range Rover et faisaient le plein pour la semaine. Peu de nourriture, à part un sachet d'agrumes et quelques épices. Ils remplissaient le 4x4 de tout un barda hétéroclite : planches, mortier, plâtre, tuiles, ponceuse, produits décupants, bref de quoi ouvrir un vrai chantier. Francine dévalisait la boutique spécialisée dans les arts picturaux : gouache, toiles vierges, feuilles Canson, tubes de couleurs, palettes, différentes tailles de pinceaux. Pendant ce temps, Romain transportait une nouvelle cargaison de matériel apparemment destiné à la réfection d'un taudis qui devait s'effondrer selon la rumeur publique. Cela n'intriguait pas davantage. Monsieur devait retaper une vieille bicoque située au bout du monde pendant que madame barbouillait dans son atelier exposé aux quatre vents.

Parfois, ils poussaient jusqu'à la côte et faisaient leur marché sur le port. Des produits sains et iodés. Cela suffisait à leur bonheur.

Rentrés chez eux, ils menaient une vie simple. D'une certaine façon, ils avaient mis en pratique ce que Dimitri tentait d'obtenir avec force technologie. Ils vivaient au milieu d'une vraie arche de Noé. Deux percherons, l'un noir comme une cave mal éclairée, l'autre aussi blond qu'un champ de blé, accompagnés d'un mouton et deux brebis, un couple de chèvres qui ne se quittaient jamais et un âne facétieux. La basse cour était libre de tout mouvement. Aucune grille, aucune barrière. A quoi bon? Ici, aucun loup ni ours ne rôdait et les renards n'osaient s'aventurer parmi une telle ménagerie en plein jour. La nuit, poules, dindons, canards, oies, faisans, lapins se blottissaient sagement sous un auvent disposé pour les abriter de la pluie, gardés par un border collie d'une gentillesse absolue, sauf lorsqu'il flairait l'approche d'un

prédateur. Il lui suffisait de montrer les crocs et gronder en direction de l'intrus. On appelle ça de l'autorité, tout simplement.

Francine s'occupait des animaux. Ce n'était pas bien difficile : ils s'auto-suffisaient eux-mêmes. Ils picoraienent leur nourriture comme en pleine nature. Seuls les chevaux nécessitaient une plus grande attention. Trop longtemps dépendants de l'homme, ils avaient perdu cette liberté, cette autonomie que possèdent en eux tous les animaux et que le couple avait retrouvé. Romain officiait dans le potager. Il avait même planté quelques arbres fruitiers qui, chaque printemps, embellissaient le paysage de leurs nombreuses fleurs mais qui ne donnaient jamais aucun fruit. Même les variétés anciennes de pommes s'accommodaient mal d'un climat austère. Importantes gelées durant l'hiver, averses constantes au printemps et vent toute l'année. Cette rudesse des éléments leur convenait à tous les deux. Ils avaient appris à s'intégrer dans ce paysage âpre, ils en faisaient partie dorénavant.

Lorsqu'ils ne chevauchaient pas la lande ou qu'ils n'arpentaient pas les douces collines battues par les bourrasques, ils s'adonnaient à leur passion qu'ils avaient découvert ici même, dans ce monde coupé du monde, cette lande reculée, éloigné de tout, un monastère qui révélait la vraie nature de chacun.

Elle badigeonnait, barbouillait, enduisait plus qu'elle ne peignait. Peu importe la technique ni le support. Ça pouvait être une toile, une planche, une ardoise, une vitre. Son imagination n'avait pas de limite.

Lui sculptait. Après avoir mis la main à la pâte pour la réfection de certaines parties de la maison, il s'était pris au jeu et continuait maintenant pour son propre plaisir à

manier truelle, marteau et scie. Ses compositions étaient tout aussi hétéroclites que les tableaux de Francine. Tous les matériaux étaient mélangés selon une logique et un principe connus de lui seul dans l'étranges assemblages. Tandis que le monde se dépeuplait lentement, inexorablement, définitivement, ils coulaient leurs dernières années ensemble.

Aucun cri d'enfant n'avait raisonné sur Terre depuis presque soixante ans. Même les bébés Neobabies s'étaient tus. La première génération qui avait grandi dans ce constat qu'elle serait la dernière sur Terre, qu'elle ne pourrait plus donner la vie, s'était adaptée et ne souhaitait pas de substitut à un manque qui n'en était pas un pour elle. Tous les produits régressifs avaient disparus. On ne s'habillait plus bébé, on ne mangeait plus gamin, on ne se comportait plus enfant. On avait assimilé, digéré cette nouvelle extinction. On ne luttait plus. Depuis les échecs successifs de la recherche, l'incapacité de la science à trouver une solution et le fiasco de la génétique à venir en aide à l'humain, on en avait pris son parti. On allait profiter de sa courte vie sans plus penser à l'avenir.

Les actions menées par Dimitri contre les centres de production de clones leur avaient donné un coup d'arrêt, non par les dégâts qu'ils occasionnèrent mais par le débat international qui s'en suivit. Les grandes démocraties, les seules qui possédaient cette technologie, durent effectuer des référendums. Il y eut un rejet quasi unanime.

On avait poursuivi, dans le plus grand secret, des travaux sur le téléchargement du cerveau humain, mais là encore, les entraves menées par Dimitri avaient fini par y faire renoncer les plus audacieux. De toute manière, on

manquait de temps. Cette course était celle de plusieurs générations.

Quelques laboratoires prolongeaient des protocoles de recherche en génétique mais toute la science était désormais tournée vers le bien-être des derniers habitants. On ne pensait plus au futur, on ne se souciait plus que du quotidien. Le confort domestique avait atteint de nouveaux sommets, déculpabilisé par des rejets de CO_2 moindres puisque la population diminuait et que, égoïstement, il n'y avait plus cette responsabilité vis-à-vis des générations futures.

Le monde s'éteignait lentement comme autant de bougies qui s'évanouissaient sans bruit.

Pourtant, perdu au milieu du plus redoutable océan de la Terre, sur une île isolée, quasiment inabordable, la vie continuait. Mais on ne faisait pas de projets pour autant. Les Mugumani avaient toujours vécu sans se soucier du lendemain ni penser à la veille.

Thibault était devenu un patriarche au sein de la tribu. Il avait fallu deux générations pour qu'il soit définitivement accepté en dépit de ses différences dont la principale, qu'il était d'une autre espèce qu'eux, n'était pas la plus ostensible. La tribu entière sentait qu'il était différent. Par sa culture, son vécu, son comportement, son attitude, ses habitudes. On l'avait longtemps juste toléré. Seule la jeune femme qu'il avait aidée à s'enfuir au contact du commando chargé de prélever des primitifs à des fins d'expérimentation génétiques lui avait accordé toute sa confiance. Mais, malgré leur complicité qui grandissait, elle ne lui avait jamais offert son corps. Instinctivement elle pensait, comme l'ensemble des femmes de la tribu, que rien de fécond ne jaillirait d'une union fatalement stérile. Il n'en avait pas souffert outre mesure. Ses

plaisirs étaient ailleurs. Il avait découvert là une société sinon parfaite du moins s'en approchant au plus près. Ici, l'homme demeurait au centre tout en respectant l'environnement. Thibault avait eu le loisir d'observer l'éducation que les Mugumani donnaient à leurs enfants. C'était prodigieux. Ils ne les éduquaient pas, ils les accompagnaient dans leur apprentissage de la vie. Ils ne leur inculquaient que des principes moraux de base et même, ça, on remarquait que c'étaient les enfants qui en étaient demandeurs. Thibault n'avait plus jamais souhaité rejoindre le monde dit civilisé.

Lorsque la petite troupe qu'on surnommait les explorateurs parce qu'ils sillonnaient l'île régulièrement, amena Krishna, porté à bout de bras, vaguement étourdi, Thibault fut interloqué.

Ils parvinrent à se comprendre et vécurent le reste de leur vie parmi les Mugumani pour de bien différentes raisons. Thibault ne songeait pas à revenir à son ancienne vie et Krishna avait erré pendant douze ans pour y échapper. Des motivations différentes les avaient amenés à se retrouver ici, au bout du monde, perdu au milieu de l'océan indien, vivant parmi une tribu primitive qui n'avait pas évolué depuis au moins 50 000 ans. De notre point de vue anthropocentrique, nous pensons que toute espèce doit forcément évoluer, se perfectionner, s'améliorer. L'évolution nous est forcément un progrès. En réalité, l'évolution n'est que l'adaptation d'une espèce à de nouvelles conditions de vie. Certains caractères seront mis en avant car s'accordant mieux à l'environnement. L'ours blanc doit son pelage immaculé au fait qu'il évolue constamment sur la banquise. Une livrée plus sombre le ferait immédiatement repérer par ses proies. Les os des oiseaux sont creux, plus légers,

pour leur permettre le vol. D'autres stratégies mettent en avant des comportements devenus, au fil des générations, instinctifs. Ce qui fonctionne perdure. Les erreurs se payent comptant par l'élimination pure et simple d'une lignée, d'une espèce.

Ce n'est ni un progrès, ni une régression. Une espèce bien adaptée dans un milieu constant n'a pas besoin d'évoluer, c'est-à-dire que les mutations qui surviennent n'apportent pas un plus et, de ce fait, ne deviennent pas la norme. Les fourmis n'ont pas évolué depuis des millions d'années, cela ne les empêche pas de continuer à sillonner les sous-bois du monde entier.

Krishna avait été surpris de rencontrer des êtres plus jeunes que lui. Thibault lui avait donc expliqué la particularité de la tribu, supputant que ces hommes étaient d'une autre espèce. Il ne disposait que des moyens qu'avaient les ethnologues du XIXème siècle pour définir l'appartenance à une espèce ou à une autre. Il ne pouvait même pas effectuer une prise de sang. La morphologie seule pouvait permettre un classement aléatoire. L'instinct faisait le reste. Thibault *savait* que ces femmes et ces hommes n'étaient pas des homo sapiens. Que ce fut une autre espèce rescapée car isolée sur cette île ou une évolution d'homo sapiens dans un milieu endémique, il était certain que la culture seule ne pouvait expliquer ce grand écart de civilisation.

Krishna, dégoûté de ses semblables lorsqu'il était considéré comme un Dieu chez lui, en Inde, puis recherchant finalement la compagnie des hommes après douze ans d'errance et de solitude, même si celle-ci était partagée, voyait dans cette tribu un soulagement moral. Il partageait à nouveau la vie d'autres personnes mais celles-ci n'avaient rien en commun avec ce qu'il avait

quitté à tout jamais. Les autochtones durent le sentir car il fut accepté, adopté plus rapidement que Thibault. N'ayant jamais rencontré de plus jeunes que lui, n'ayant jamais croisé d'enfants, il se prit de passion pour ses puînés. Naturellement, il devint en quelque sorte leur premier professeur. L'éducation était le fait de l'ensemble de la communauté et les enfants n'appartenaient pas à leurs parents biologiques, d'autant qu'il était quasiment impossible de reconnaître les pères. Avec l'arrivée de Krishna et son implication dans l'apprentissage des gestes de la tribu, l'instruction des règles de vie, l'enseignement de la culture Mugumani que le dernier des hommes avait rapidement assimilé, tout changea dans le village. Bientôt, Krishna devint un sage, aussi écouté que le patriarche de la tribu.

Du statut de Dieu vivant dans son pays, mais qui n'était en réalité qu'un objet de culte, une image, une icône, comme peuvent l'être les objets de la religion qu'on encense, qu'on glorifie, qu'on célèbre et qu'on bénit mais qui n'a, au final, aucun pouvoir et se rapproche davantage d'un reclus dans une prison dorée, il était ici devenu un prophète, apportant son savoir et transmettant celui des Mugumani aux plus jeunes.

Krishna vieillit. D'une constitution robuste et partageant une vie simple et saine, il finit par dépasser le siècle. Ses anciens compatriotes se raréfiant sur tous les continents, n'avaient plus personne pour les aider, les soigner, les accompagner. A croire qu'on vieillit mieux lorsqu'on est entouré de jeunesse, Krishna inspira une dernière fois sur un lit de bambous, allongé sur une paille faite de larges feuilles de bananiers tressées. Autour de son corps, une multitude d'hommes et de femmes qui avaient, tous sans exception, reçu son enseignement tout au long de

ses années de bonheur sur cette île coupée du monde des hommes. Il émit un dernier sourire. Ferma les yeux. Il avait été le dernier homme à naître. Il serait le dernier homme à mourir. Il avait cent douze ans.

18. This is the end.

La horde de cerfs déboucha dans une vaste clairière. Le grand mâle dominant stoppa, flaira l'air. Cet endroit recelait quelque chose de bizarre. De superbes sapins étendaient leurs bras sombres parmi une forêt de hêtres et d'aulnes. En plein hiver, la température pouvait descendre jusqu'à des moins vingt-cinq mais au cœur de l'été il y faisait agréablement doux pour une telle latitude. Ce n'était pas encore la saison du brame mais les grands cervidés sentaient au plus profond d'eux que cela n'allait pas tarder. Leur horloge biologique dictait leur comportement, ils n'avaient pas besoin d'y réfléchir. Leurs journées étaient rythmées quasiment de la même manière. Trouver de la nourriture, se réunir à la fin du jour pour dénicher un endroit où dormir. Même les espèces migratoires connaissaient pareille routine, simplement ils voyaient plus de pays. Du reste, à quoi pense un cerf? S'est on déjà posé la question? Un mammifère ne peut réagir uniquement mu par ses seuls instincts. S'il n'utilise pas d'outil, il doit faire preuve d'inventivité pour s'adapter. Il doit faire des choix. Calculer des stratégies afin de survivre. Apporter quelque chose à sa descendance. Une forme de culture.

Dans cette clairière, une multitude d'insectes invisibles bruissait. On ne les percevait que par leur nombre. Une seule fourmi n'attirait pas l'attention. Et même ces milliers d'individus rendaient un son diffus : on ne savait pas où ils étaient, simplement qu'ils étaient là, quelque part sous nos pieds, partout en réalité, nous encerclant. Des entités constituées de millions d'individus comme

autant de cellules qui forment un corps.

Les cerfs avaient-ils ces pensées? Ils savaient repérer les essaims bourdonnant d'une façon spéciale lorsqu'ils étaient excités et qu'il ne fallait surtout pas déranger. Ils devinaient ces colonies de rampants qui tapissaient les sous-bois et qui constituaient l'alimentation d'autres espèces, elles-mêmes inscrites au déjeuner de nouveaux prédateurs. Un cycle, un équilibre, qu'il fallait respecter sinon tout s'effondrait. Ils réagissaient face aux piqûres de tiques, élaboraient des procédés pour s'en débarrasser à la façon qu'ont les sangliers de se rouler dans la boue pour se soulager.

Les sangliers. Une horde trotta non loin de là. Quatre adultes suivis des petits de l'année. Les marçassins talonnaient leurs parents sans chercher à comprendre. Ils reproduisaient un schéma répété déjà par leurs parents quand ils avaient leur âge. La force de l'imitation, la puissance de la constance. Il en serait ainsi pendant des millénaires encore. Jusqu'à ce que l'espèce meurt ou s'adapte.

Le sanglier ne représentait aucun danger pour le cervidé. Il le savait. Il le sentait plus précisément. Ses gènes en portaient l'information. En revanche, qu'un loup hurle à la nuit tombante et toute la meute frissonnait. Pas de sommeil possible cette nuit-là. Il fallait protéger les plus jeunes, quitte à sacrifier parfois les plus âgés, les plus faibles, ceux qui, d'une manière ou d'une autre, handicapaient la horde. La meute avant tout. Pas d'individualité qui tienne. Lors du brame, des personnalités, des tempéraments avaient tout le loisir de s'exprimer. Une compétition s'exerçait à grand coup de testostérone. Le plus fort, le plus robuste, le plus vigoureux ou encore le plus malin avait les faveurs des

femelles. C'était comme ça. Ils n'avaient pas trouvé mieux pour faire perdurer l'espèce : sélectionner les meilleurs reproducteurs pour éviter une dégénérescence possible. Mais qu'un danger vienne troubler la horde, une sorte de solidarité se mettait en place comme pour tous les troupeaux un tant soit peu grégaires. Toujours privilégier la survie du groupe, comme une entité singulière.

D'autres animaux mettaient en place d'autres stratégies. Celles du nombre, du mimétisme, de l'association avec d'autres espèces, de la fuite, de l'enfouissement, de l'envol. Au final, tout fonctionnait. Un équilibre demeurait. Et c'était le principal. Chacun trouvait sa place, sans empiéter plus que de raison sur le territoire du voisin. On prélevait son dû. Les cerfs s'alimentaient de feuilles, rognait quelquefois des racines, broutaient quelques plantes choisies. Les acariens se nourrissaient du sang des cervidés en restant bien au chaud dans le pelage. Les insectes étaient les éboueurs de la forêt. Les aptérygotes, collemboles, protoures, diploures, myriapodes éliminaient tout ce que les prédateurs laissaient pourrir. Coléoptères, hémiptères, dermoptères, plécoptères, paléoptères, éphémères, hyménoptères, thysanoptères, termites se régalaient de tout ce qui paraissait quasiment invisible à l'œil nu. Le cycle de la vie (un être vivant devant mourir pour nourrir les autres) perdurait sans anicroche. Cela avait toujours été le cas et cela demeurerait encore pour des siècles. Cependant tous les grands animaux gardaient quelque part au fond de leur mémoire un avertissement, presque une peur. Longtemps avant un animal avait été leur supérieur. Leur supérieur à tous. Pas un maître, non. Un maître possède des droits mais doit faire preuve de devoirs également.

Celui-là ne s'encombrait pas d'une telle déontologie. Il saccageait tout. Il pillait, ravageait, détruisait, ruinait, dépouillait, dévastait, massacrait, anéantissait tout, y compris sa propre espèce. De mémoire d'animal on n'avait jamais vu ça. Il avait été présent pendant une paire de millions d'années. De quoi imprimer durablement l'inconscient de toutes les créatures sur terre, sauf ceux des insectes qui avaient la mémoire courte tout simplement parce qu'ils se renouvelaient plus rapidement et de par leur nombre. Avaient-ils seulement une conscience?

Pourtant depuis quelques dizaines de générations de cerfs, on n'avait plus croisé ce terrifiant spécimen. Tant mieux. Mais il fallait rester vigilant. S'il avait pu apparaître une fois, il pourrait revenir.

Le grand mâle de la horde grattait le sol de ses deux sabots antérieurs à la recherche de quelque racine parfumée. Au printemps, il s'était régalé de bourgeons, de jeunes pousses bien tendres. Parfois, il ajoutait quelques fleurs tendrement colorées à son menu, des feuilles de ronce, de lierre. L'été finissant, il se délectait des nombreux fruits qui parsemaient la forêt mais il avait toujours eu un faible pour les racines bien tendres de petits arbustes. En cela il était unique dans la horde. Qui a prétendu que les cervidés n'avaient pas de personnalité?

A cet endroit, une fine couche de terre bien noire laissait un sol plus dur. Cela avait la consistance de la roche mais l'animal savait que c'en n'était pas. C'était trop lisse, trop uniforme. La nature avait horreur des lignes droites. Un tronc rectiligne ne l'est pas totalement, l'horizon est légèrement incurvé, même les faisceaux de l'averse sont déviés par le vent. Cette clairière avait un côté surnaturel.

Le grand cerf était méfiant. Cet endroit ne lui inspirait pas confiance. Il le sentait. Quelque chose le troublait, sans savoir quoi exactement. Le sol, par endroit, était aussi lisse que la glace du lac au milieu de l'hiver. L'odeur qui régnait ici était différente. Au-delà de la forte fragrance d'humus en décomposition se mêlait des senteurs plus subtiles et en même temps plus fortes, une sorte de charbon qui n'était pas seulement dû à une désagrégation chimique naturelle. Ca et là des abris de tôle offraient de jolies couchettes à quelques sangliers, des terriers s'enfonçaient profondément sous terre, et surtout des murs s'élevaient parmi les arbres. Véritables montagnes rectilignes, ils succombaient à une autre érosion : les végétaux effectuaient leur lent travail de sappe année après année. Parfois un haut pan de mur cédait et s'effondrait dans un fracas d'apocalypse. Malheur à la horde qui s'était abrité au creux de cette construction éphémère. Le nuage de poussière engendré étant retombé, tout redevenait calme. La nature poursuivait son inexorable domination. Rien ne lui résistait. Tous les animaux le savaient parfaitement. On ne luttait pas plus contre ses accès de colère que face à son irrémédiable avancée vers le chaos. Il fallait alors toute la pugnacité des végétaux et des insectes pour que la vie reprenne le dessus. Equilibre fragile mais solennel. Le grand mâle perçut un bruit inédit. Instinctivement il stoppa. Huma davantage. Dans son dos, la meute s'était immobilisée. Il y eut alors un claquement sec qui le fit détalé. Mieux valait ne pas trop rester dans ce secteur bien curieux. Surement encore un éboulement meurtrier. Toute la horde s'était enfuie à grands sabots. Des petits rongeurs suivaient tandis que les oiseaux piaillaient de mécontentement dans les branchages.

Alors, il apparut.

Une forme humaine. Un visage dissimulé derrière un imposant engin de chantier qui défonçait tout sur son passage. Une taupe d'acier émergeait du sous-sol dans un vacarme absolu, comme on n'en avait plus entendu depuis des siècles. Une épaisse fumée noire polluait un air pur.

Dimitri Tchenkyo avait pensé à tout. Il savait que la nature ne laisserait pas les cités en l'état, effacerait fatalement toute trace de l'homme. Il avait aménagé un abri où son caisson demeurerait alimenté par de vigoureuses batteries nucléaires. Elles avaient une longévité étonnante, plusieurs siècles, et bénéficiaient de systèmes de secours. Le réveil était programmé précisément. Le 4 septembre 2270 à 7h30 du matin, fuseau horaire de Kiev. Mais tout cela ne voulait plus rien dire à présent. Peu importe la date. Dimitri se réveillait dans un monde débarrassé de toute présence humaine.

Toutes les sécurités avaient été prises, régies par un puissant réseau d'ordinateurs : si un microprocesseur tombait en panne, il était aussitôt relayé par son voisin. A 7h30 précises, à la seconde près, le processus de décongélation débuta. Tout était dûment contrôlé. Les constantes physiologiques de Dimitri analysées et, si besoin est, rectifiées par un robot médecin. Mais tout se passa parfaitement. Dimitri avait un corps robuste malgré son âge. S'il s'était fait cryogéniser à 72 ans, il devait en avoir 322 actuellement. Le mécanisme de cryogénisation préservait parfaitement du vieillissement. Le réveil dura presque 24 heures. A chaque palier de cette réanimation inédite, un imposant système de contrôle des constantes était régi par un ordinateur. Si le moindre problème

surgissait, une nanotechnologie intervenait immédiatement. Dimitri s'était fait implanter ces minuscules robots sous la peau, injecter même des molécules capables de réguler son sang. Dans un sens, il était devenu un homme bionique. Mais toute cette technologie n'avait servi à rien puisqu'aucun souci n'était venu entraver le lent réveil du milliardaire russe.

Lorsqu'il fut enfin conscient, comme s'il émergeait d'un long sommeil, Dimitri ne devait pas se lever immédiatement. Il devait attendre le bip qui l'autoriserait à se mouvoir, à reprendre une vie normale. Pourtant il savait très bien que sa vie ne pourrait plus jamais être qualifiée de normale.

Un clic déclencha l'arrêt de l'assistance respiratoire. Dimitri crut alors mourir. La première bouffée d'air qu'il fut obligé d'aspirer par la bouche lui brûla les poumons. Si tous ses tissus étaient intacts, les alvéoles de ses poumons n'avaient pas fonctionné d'une façon normale depuis 250 ans. Il fut secoué de spasmes pendant une bonne demie heure, ne vomissant que de la bile, se tordant comme sous la torture. Et c'en était une. Bien pire que de naître simplement. Sa peau le picotait comme si un acuponcteur en plein délire se déchainait sur tout ses pores. Enfin les contractions et les convulsions cessèrent. Dimitri en demeurait tout essoufflé. Son excellente condition physique jouait pour lui. Nul doute qu'un homme plus frêle n'aurait pas survécu à ce supplice du réveil. Une renaissance. Une résurrection.

Il put se mettre debout, un peu hésitant. Il se cramponnait à l'armature en acier et plastique de son caisson. Sa main droite tremblait. D'appréhension. Il lâcha sa prise. Et s'effondra. Il le savait, du reste. Durant deux jours entiers, il effectua des mouvements visant à redonner du

tonus à ses muscles, principalement ceux des jambes. Sa seule nourriture était pour le moment des injections de produits vitaminés. Il essaya d'ingurgiter quelques aliments liquides qu'il vomit aussitôt. Cela lui prit quatre jours avant de pouvoir entamer enfin un vrai repas. Etre le seul homme sur la planète ne devait pas sacrifier à un certain luxe. Dimitri était un gourmet. Il avait préparé quelques-uns des plus prestigieux plats du monde, préparés par les meilleurs chefs. Apparemment, leur congélation ne leur avait pas aussi bien réussi qu'à lui-même. Il leur trouvait un goût étrange. Son palais devait se réhabituer à une alimentation orale. Tout était à recommencer.

Ce n'est qu'au bout de huit jours, qu'il déverrouilla le sas extérieur. Il avait vécu cette semaine dans son abri antiradiations, protégé d'un éventuel monde hostile à l'extérieur. Les données collectées par différentes sondes annonçaient une atmosphère saine, respirable. Le taux en oxygène était même supérieur à celui enregistré au XXIème siècle. La présence accrue de la végétation sans doute et surtout, l'absence presque totale de rejet de gaz carbonique. Cette fois Dimitri en était convaincu : la Terre avait retrouvé sa pleine santé, débarrassée de cet intrus, ce cancer qui la rongait jusqu'à la roche : l'homme. Et lui serait le seul, l'unique témoin de cette prouesse.

L'air était plus frais que prévu. Autour de huit degrés centigrades. On était fin Août dans cette partie occidentale de la Sibérie. Une telle fraîcheur était tout à fait normale. Dimitri regarda d'abord le ciel. Il était d'un bleu éclatant, comme avant. Il se dit qu'il avait la chance de bénéficier d'une météo exceptionnelle pour sa première sortie. Dans la semaine passée, on avait

enregistré quelques passages nuageux, provoquant à peine une bruine éparse. Les caméras de contrôle fonctionnaient très bien mais avaient dû être submergées par le feuillage des arbres : on n'y voyait rien du dehors. Puis son regard redescendit sur l'horizon. Une forêt hétéroclite, faite de résineux mêlés à d'autres essences, dominait la petite clairière. Il crut discerner quelques bruits caractéristiques de grands cervidés s'éloignant à grands sabots. Il sourit. C'était un rêve. L'ambition de toute sa vie qui parvenait, ici, à son terme. Puis il fut pris d'un fou rire exaltant. Il avait réussi ! Il était dans une forme excellente après cette semaine de purgatoire. Le monde était là, devant lui, avec sa végétation, ses plantes, ses arbres et tout un cortège d'animaux, mammifères, rongeurs, oiseaux, insectes qui grouillaient comme au commencement. Dimitri vivait dorénavant dans le paradis terrestre perdu par l'outrecuidance de l'homme. Les oiseaux. Il les entendait parfaitement maintenant. Tout s'était tu lorsqu'il avait ouvert le sas, sûrement surpris par l'étrange bruit et le détalage des cerfs. A présent, les chants reprenaient avec davantage de vigueur. Il tendit l'oreille afin de pouvoir distinguer chaque note, chaque trille. Il n'avait jamais pris le temps d'écouter ce concert si riche et gratuit qu'offrait les volatiles. S'il l'avait fait, il se serait rendu compte que rien n'avait changé, finalement.

Dimitri fit quelques pas, s'avança dans cette clairière où la main de l'homme était désormais invisible. Il se souvenait parfaitement de l'endroit au moment de la cryogénéisation. Une place d'une surface équivalente à un demi terrain de football, entourée par des bâtiments à un ou deux étages qui formaient le siège social de sa société. Ces infrastructures étaient situées à l'Est de la chaîne

montagneuse de l'Oural, à quelque 1500km de la capitale Russe, perdues au milieu de nulle part. Un petit aérodrome jouxtait les bâtiments, seul moyen rapide et efficace de déplacement. Seule une équipe restreinte travaillait ici. Une douzaine de personnes tout au plus mais qui bénéficiaient du meilleur confort, le même dont lui jouissait : piscine olympique couverte, cours de tennis, mini golf en salle, salles de sports, grands living où se délasser. Si cette équipe triée sur le volet travaillait dur, jamais moins de onze heures par jour, ils avaient de belles compensations.

Et maintenant tout cela était enfoui sous une luxuriante végétation. On se serait cru en pleine jungle, excepté les espèces qui croissaient ici. C'étaient bien des plantes adaptées aux rigoureux hivers russes. Mais elles semblaient avoir pris possession des lieux, s'étaient répandues partout.

Il passa une journée entière à inspecter les lieux en essayant de les confronter avec ce qu'il lui restait de mémoire de l'agencement d'avant. Incroyable! En un quart de millénaire, la nature avait fait table rase : les immeubles étaient à terre, on devinait encore quelques blocs de béton noyés sous la végétation qui se faufilait partout, dans les moindres interstices. Des ruines. Rien que des ruines déjà en cours de totale désintégration. De la pierre à la poussière.

Au soir de cette première vraie expédition, Dimitri ressentit un léger raclement derrière sa gorge. Il toussota. Il prit sa température. A peine 38,5. Un petit rhume. Rien qu'un rhume. Normal. Son corps allait se fortifier au contact de l'air et de la nature ambiante.

Le lendemain, il inspecta son antre. La salle de cryogénéisation n'occupait qu'une infime part des grands

sous-sols. Là reposaient son armada pour la découverte d'un monde sans humains. Tout avait été préparé, prévu dans les moindres détails. Rangé, classé, aménagé. Et en ordre de fonctionnement optimal. Les gigantesques batteries n'avaient pas encore épuisé 80% de leur capacité. Mais il était temps d'enclencher le processus visant à lui donner toute l'énergie nécessaire à ses découvertes. Au soir de ce second jour, la toux perdurait et Dimitri avait le nez qui coulait. Il se soigna convenablement. Sa température restait stable.

De gigantesques bulldozers commandés informatiquement commencèrent par déblayer une bonne partie de la clairière. Cela prit deux jours. Une belle esplanade permettait de déployer ces grands panneaux solaires qui allaient prendre le relais des batteries enterrées. En bon écologiste, Dimitri ne voulait pas dépendre totalement d'une pile atomique. Il y a des limites, tout de même.

Tout se déroulait à la perfection, selon le schéma prévu. Il ne prenait pas de retard. Et quand bien même? Le temps n'avait plus cours ici, dans ce nouveau monde sans les hommes. Seule ombre au tableau, ce rhume qui ne passait pas, malgré toute l'armada de médicaments qu'ingurgitait maintenant Dimitri. Sa gorge l'irritait moins mais cela descendait dans ses bronches à présent. Pourtant sa température, après deux jours à 38,5 était redevenue normale.

Enfin, il sorti son petit bijou. Un aéronef de poche. Extrêmement maniable et sobre, capable de voler vingt quatre heures avec deux recharges atomiques. De quoi faire le tour du globe sans escale, ou juste pour le plaisir. Sa caravelle à lui. Il serait le Christophe Colomb du XXIIIème siècle. Tant de choses à découvrir, à

redécouvrir sans la présence de l'homme. Le monde grandeur Nature. Son monde.

Il avait d'abord prévu un petit vol de reconnaissance jusqu'aux frontières de la Russie. Survoler Moscou ou ce qu'il en restait. Son rhume commençait à devenir gênant. Il repoussa son voyage au lendemain.

Il passa une nuit épouvantable. Toujours pas la moindre fièvre mais ses bronches l'irritaient et il commençait à avoir du mal à respirer. Tout cela était prévu. Il n'avait rien laissé au hasard. Il disposait même d'un appareil radiographique. Il fit un prélèvement sanguin qu'une machine analysa. Il entra ses constantes dans l'ordinateur, installa différents capteurs sur son torse, ses bras, sous l'aîne, aux hanches et aux tempes. L'ordinateur était un véritable médecin, capable de diagnostiquer tout type de désordre médical.

Dans la matinée, il obtenait les résultats tandis que son état empirait. L'analyse sanguine indiquait un trouble au niveau respiratoire, conforté par les données épidermiques. A ce stade, en toute logique, une importante fièvre aurait dû le terrasser tout comme elle aurait anéanti cette agression virale. Car il était clair qu'une bactérie s'était développée sur ses muqueuses, puis avait gagné le larynx et enfin s'était installée sur les bronches. Le logiciel spécialisé diagnostiquait un emphysème pulmonaire, autrement dit un gonflement des alvéoles qui ne pouvaient plus jouer leur rôle optimal. Dimitri avait l'impression d'étouffer par moments. A ce stade, une enzyme, l'élastase, produite par le foie, devait être produite en plus grande quantité pour lutter naturellement contre cette dilatation. Ce qui était incompréhensible, c'est que le taux d'élastase était très élevé. Son corps réagissait convenablement, du moins au

niveau des substances générées. En revanche, Dimitri aurait dû être, à ce stade, terrassé par une importante fièvre. Rien de tel. Comme si ses défenses immunitaires n'avaient décelé rien de grave avec pour résultat un banal rhume qui était en train de dégénérer en une plus sérieuse pneumonie.

C'était invraisemblable. Comment son corps, parfaitement entretenu, au top de sa forme, pouvait rester passif face à un simple virus?

Il employa les grands moyens. A coups d'antibiotiques et d'injections fortifiantes, il entendait tordre le coup à ce maudit virus. Il nota un léger mieux le lendemain. Pour se donner du courage, il entreprit de faire décoller son mini jet. Pas besoin de piste d'envol, l'engin était équipé d'un petit rotor amovible situé en queue de l'appareil : en position horizontale, il pouvait supporter une élévation d'une trentaine de mètres, ensuite il suffisait de basculer en position vol, l'hélice basculait à la verticale avant de se ranger dans la carlingue comme un vulgaire train d'atterrissage.

Au moment même du décollage, les manettes poussées à fond, une toux à arracher les poumons contraignit Dimitri à tout stopper. Plié en deux, il gémissait sur l'unique siège du cockpit. Il s'essuya les lèvres avec un mouchoir en papier. Cette fois, les glaires étaient mâtinés de tâches rouges.

Son pouls avoisinait 120 battements par minute. Une barre douloureuse lui enserrait les tempes et martyrisait son front alors que ses cervicales lui interdisait maintenant toute souplesse de la nuque. Il ne dormit pas davantage au cours de la nuit suivante. Et toujours pas de fièvre. Les dernières analyses effectuées n'indiquaient aucun désordre. Pourtant le virus gagnait du terrain,

c'était évident.

Au petit matin, il réussit à avaler quelque remède accompagné d'un grand verre de jus d'orange... qu'il régurgita aussitôt. Son estomac n'acceptait plus de nourriture, fut-elle seulement liquide. Quelque chose ne tournait pas rond. Il lui semblait qu'il était victime d'une attaque en règle, comme si tous les virus de la terre s'acharnaient sur son corps. Peut-être s'agissait-il d'un nouveau type de germes, une bactérie inédite qui s'était développé après la disparition de l'homme et que ses antigènes ne reconnaissaient pas.

De nouvelles analyses confirmèrent la première : il s'agissait tout simplement du germe responsable d'un simple rhume, bien identifiable, au demeurant inoffensif, pas même un état grippal. Dimitri pensa alors que ce virus, anodin au XXIème siècle avait dû muter et que ses anticorps ne le reconnaissaient pas.

Ses anticorps.

Dimitri Tchenkyo réfléchit un moment. Une profonde migraine lui interdisait d'échafauder toute nouvelle théorie. Il ne se levait plus, semblait d'une fragilité de vieillard. Oui, les anticorps. Tout était là. Cela expliquait l'absence de fièvre et cette démission du corps devant un simple microbe. Ce virus nouvelle génération s'attaquait aux défenses immunitaires, tout comme en son temps le virus HIV abattait les protections biologiques. Mais quel était le remède?

Au bout d'une semaine, il était à bout. Il n'avait même plus la force de se lever. Il avait du mal à déglutir. Le moindre liquide était systématiquement rejeté par son estomac. Il ne tenait qu'avec ses injections deux fois par jour. Mais déjà il n'avait plus la précision de se les administrer correctement. Dimitri rageait. Était-il

parvenu à son rêve pour échouer maintenant? C'était trop bête. Et profondément injuste. Tant de moyens mis en œuvre, l'ambition de toute une vie réduits à néant par un simple rhume.

Ses périodes de lucidité ne lui permettaient plus de se rendre compte de son environnement. Deux cerfs, plus hardis que la moyenne, pénétrèrent dans son antre par une porte laissée entrouverte. Ils découvrirent le corps agonisant d'un bipède dont ils n'avaient jamais croisé nulle part l'existence. Comment cet animal si particulier était-il parvenu jusqu'ici? Était-il une proie ou un prédateur? Fallait-il s'en méfier ou était-il simplement un concurrent? Il s'approchèrent. Dimitri tourna instinctivement la tête vers eux.

A présent il délirait. Des paroles sans but, dénuées de consistance. Dans ses hallucinations, il se voyait voler au-dessus d'un monde sans hommes, survolant des océans dépollués, planant sur des contrées où la vie animale vivait (enfin) en paix. Il s'imaginait marchant dans une végétation luxuriante, des colonnes d'insectes rampants produisaient ce frémissement que l'on n'entend uniquement lorsqu'on y prête attention. Des fourmis rousses d'une taille respectable escaladaient ses chaussures de randonnée, nullement surprises de devoir gravir un obstacle inédit. Un léger vent faisait dandiner de larges feuilles aux rameaux souples. Une chorale d'oiseaux répétaient inlassablement la même partition. Un glissement furtif attira son attention mais il ne put apercevoir son auteur, sûrement un serpent en quête de chaleur. Et tous ces mammifères qui régnaient en maîtres absolus sur ce coin de paradis. Des chasseurs et des proies, le rythme naturel d'un milieu rendu à la nature où la seule règle était de parvenir à manger sans être

manger. A grandir juste pour pouvoir se reproduire, poursuivre l'Histoire de l'espèce à laquelle on appartenait. Rien d'autre. Pas de conscience réelle. Ou bien une supra-conscience, ayant assimilé que pour vivre en paix il ne fallait pas trop savoir, trop chercher. Dimitri pensa aux textes religieux qui faisaient allusion à ce fameux arbre de la connaissance. L'erreur fondamentale de l'Homme fut de se croire l'égal des Dieux. Il fallait rester à sa place de grand mammifère, un point c'est tout. Rien de plus simple.

Dans un bosquet deux jeunes lynx se poursuivaient, se mordillaient. Le jeu. Vertu essentiel que l'humanité avait perdue. A deux pas, un couple de cerfs broutaient nonchalamment. Ils savaient instinctivement que les jeunes lynx ne s'attaqueraient pas à eux.

Une quinte de toux l'arracha à ces rêveries. Seuls les deux cerfs demeuraient là, tout près. Il vit leurs yeux braqués sur lui, remplis d'une commisération infinie. Il leur adressa la parole mais aucun son ne s'échappa de sa gorge. Il avait à présent la langue toute gonflée par le manque cruel d'eau. L'une des bêtes tendit le cou, vint le renifler à quelques millimètres de ses lèvres. Il sentit le souffle chaud, apaisant, de l'animal. Et ce regard si profond. Il lui faisait sentir la démesure de son entreprise, son ambition incommensurable. Il était puni de s'être, lui aussi, pris pour un Dieu. Vouloir être le seul, l'unique humain restant sur cette terre revenue à une nature simple et sans équivoque.

Il ferma les yeux. Il ne pouvait plus soutenir le regard du cerf qui l'accusait.

Alors, il comprit. Au moment même où son cœur effectuait son ultime battement. Le sang allait irriguer pendant quelques minutes encore son cerveau avant que

celui-ci, privé de carburant, ne sombre dans le néant de la mort définitive.

Il décela l'erreur. Il avait pensé à tout, absolument. Mais pas à l'essentiel. En s'attachant aux moindres détails, on ne distingue pas le problème principal. Enorme comme une maison. Le même effet qui avait rendu les humains stériles du jour au lendemain.

Le rayonnement cosmique.

Ses nombreux et réguliers séjours en orbite l'avaient davantage exposé aux particules dont l'épaisse couche d'atmosphère protégeait la surface du globe. Des rayons différents des ions qui avaient bombardés la Terre et étaient responsables de la fin de l'humanité. Des rayons qui traversaient le système solaire constamment. Une routine. Comme l'air qu'on respire sans se douter que l'oxygène lui-même est un poison. Il avait pensé à tout sauf au principal. Ces semaines, ces mois qu'il pensait le renforcer l'avaient, en réalité, affaibli en anéantissant ces défenses immunitaires, du moins les avaient réduit au maximum. Dès lors, son corps allait être contaminé par n'importe quel virus, même celui en apparence inoffensif d'un simple rhume. Il sourit à cette erreur qui lui coûtait la vie, qui lui ôtait sa plus belle ambition. Un rire secoua sa poitrine une dernière fois.

Autour du lit, les deux cerfs regardaient cette étrange créature venue d'ailleurs qui expirait dans un contentement total. Dans leur cerveau étrié, une nouvelle connexion s'établissait. Une impulsion électrique reliant quelques dizaines de neurones en réseau. Cela n'avait jamais eu lieu. Une pensée naquit.

Et si la mort n'était qu'une porte vers un autre monde?

A douze mille kilomètres de là, sur une île isolée au

milieu de l'océan indien, une tribu continuait de vivre, de grandir, de jouer, de se reproduire, de mourir.

Ils ne savaient pas qu'un jour ou l'autre, eux aussi disparaîtraient. Comme pratiquement toutes les espèces encore en exubérance. De violentes secousses sismiques. Des éruptions en chaîne. L'impact d'une météorite. Un virus radical. Une espèce plus intrépide qui viendrait les anéantir tout comme l'avait fait homo sapiens sur d'autres continents il y a quelques milliers d'années.

Elles seraient remplacées par d'autres. Puis par d'autres encore. Jusqu'à ce que le soleil, l'étoile nourricière, gonfle à tout brûler. L'aventure finirait. Mais elle se poursuivrait sans doute ailleurs, dans d'autres galaxies plus jeunes. Des super novae exploseraient en semant leurs poussières d'étoiles dans l'univers, créant de nouveaux systèmes. Il se passerait alors des éternités avant que tout ne se refroidisse définitivement. Et tout cela n'était pas absolument certain. La gravité n'inverserait-elle pas le processus d'expansion? Quel était réellement le pouvoir et le fonctionnement des trous noirs? Pourquoi ne pas imaginer un Big Crunch déclenchant un nouveau Big Bang? Ou autre chose.

La vie n'avait pas dit son dernier mot.